



4489.





9.

Leitzkau

diese Rang. 005.

I - VI n 735 - 40

DL 4624 - 80

[Antoine François  
Prévost l'Exiles]



# LE DOYEN

DE

## KILLERINE, HISTOIRE MORALE

Composée sur les Mémoires d'une  
Illustre Famille d'Irlande, &  
ornée de tout ce qui peut rendre  
une lecture utile & agréable.

*Par l'Auteur des Mémoires d'un  
Homme de Qualité.*

TOME CINQUIEME.



A AMSTERDAM,  
Chez Z. CHÂTELAIN.

MDCCLXII.





D  
 D  
 CIN  
 LL  
 M  
 beau  
 qui,  
 leur  
 moi  
 l'amit  
 me je  
 trouv  
 dans  
 qu'à  
 Paris  
 prise  
 Ton

LE


DOYEN

DE KILLERINE.

CINQUIÈME PARTIE.



LIVRE NEUVIÈME.

 Les craintes furent bientôt dissipées par la rencontre de Mylord Tenermill, qui s'agitoit dans la maison avec beaucoup d'empressement, & qui, loin de marquer de la froideur à ma vûe, s'avança vers moi d'un air qui m'annonçoit de l'amitié & de la satisfaction. Comme je m'attendois aussi peu à lui trouver une apparence de joye dans des circonstances si tristes, qu'à le voir si-tôt de retour à Paris, le mouvement de ma surprise me fixa dans le lieu où je

Tome V.

A

601.

commençai à l'appercevoir. Il n'en parut pas moins ardent à s'approcher de moi, & m'embrassant avec tendresse, ses premières expressions furent des remerciemens de mes soins, & des témoignages du contentement qu'il ressentoit de sa situation. Son Escadre avoit été repoussée sur nos Côtes par un orage si violent, que plusieurs Vaisseaux ayant perdu leurs Mats, on avoit été forcé de les faire rentrer dans le Port de Dunkerque, pour les mettre en état de recommencer leur route. Il avoit profité de cet intervalle pour faire le voyage de Paris, & sans s'arrêter chez le Comte de S. . . il étoit venu descendre à la maison de Fincer, qu'il avoit trouvée facilement sur les lumieres que je lui avois communiquées dans ma dernière lettre.

Ce récit ne me faisoit comprendre encore que le sujet de son voyage; & sa joye m'apprenoit  
noit



noit tout au plus le renouvellement de ses espérances. Mais loin de faire languir ma curiosité sur ce qui étoit capable de la rendre beaucoup plus vive, il continua de me raconter, sans me laisser le tems de l'interrompre, qu'ayant appris la mort de Fincer à sa porte, il avoit été averti en même tems de l'évasion de Patrice, & du ménagement qu'on se croyoit obligé de garder avec Sara. Il avoit été touché du malheur de Fincer, mais convenant qu'il l'avoit regardé comme un coup trop favorable à ses espérances pour en être fort affligé, il avoit recueilli de toutes les circonstances qu'il s'étoit fait raconter, que cet accident ne le délivroit pas de moins de la concurrence toujours redoutable de Patrice, que de tous les autres obstacles qu'il appréhendoit d'un Père furieux. M'apprenant ensuite que ma sœur se trouvoit auprès de Sara, il s'étoit ménagé un entretien avec elle, pour

A 2

con-

concerter les moyens de faire agréer sa visite ; & dans les préventions flatteuses où la fille de Fincer étoit encore, il avoit eu peu de peine à tourner son compliment d'une manière propre à le lui faire goûter. Il avoit aidé lui-même à tranquilliser son imagination sur la retraite subite de Patrice ; & se regardant déjà comme intéressé au bon ordre d'une maison dont il ne doutoit plus qu'il ne se vît bientôt le maître, il commençoit à prendre un air d'autorité auquel les Domestiques ne marquoient point de résistance.

Il n'y avoit rien dans ce détail qui fût capable d'augmenter mes inquiétudes ; & si je n'eusse senti quelque honte de former successivement tant de desirs opposés, j'aurois souhaité au contraire que les nouvelles espérances de Ternemill eussent tout le succès qui pouvoit remplir les siens. Je m'expliquai avec lui dans ces termes, & ne jugeant plus ma pré-

présence fort nécessaire au repos de Sara, je me dispensai de monter dans son Appartement.

Le retour du Valet de chambre de Patrice fut assez prompt pour me garantir de l'impatience avec laquelle je l'aurois attendu. Le partage de sentimens qui m'avoit fait tourner mes premiers pas vers la maison de Fincer avoit diminué quelque chose de l'ardeur naturelle que je me sentoits toujours pour l'intérêt de Patrice; mais ne retrouvant plus rien dans mon cœur de si pressant que ce soin, je me précipitai vers son Valet aussi-tôt que je le vis paroître. Il m'avoit semblé si important de sçavoir ce que Mademoiselle L. . . étoit devenue, que ne lui demandant point d'autre explication, je me fis répéter deux fois celle qu'il m'apportoit sur cet article. Il avoit appris au Couvent qu'elle en étoit sortie depuis deux heures, & qu'en prenant congé de la Supérieure, elle avoit donné des marques



d'inquiétude & de précipitation qui avoient causé de l'étonnement à tout le monde. Elle n'avoit pris cette résolution qu'après avoir eu quelques momens d'entretien avec son Homme d'Affaires, mais l'on n'avoit pu pénétrer si c'étoit de la douleur ou de la joye qui l'avoit déterminée si brusquement à partir.

Je m'arrétois à ce seul point, qui me fit naître mille idées terribles par le pressentiment de toutes les suites qu'il pouvoit entraîner. Partie avec tant d'empressement & si peu de réflexions! Et où pouvoit-elle être allée, si ce n'étoit chez Patrice, qui avoit découvert sans doute qu'elle étoit encore à Paris, & qui l'avoit fait assurer qu'elle le retrouveroit tendre & fidelle? Quelle apparence que dans la résolution où ils étoient de passer en Allemagne, ils eussent différé un moment à l'exécuter après leur réconciliation? Je me les figurai déjà bien éloignés, & je regrettai amèrement

ment le tems que j'avois perdu dans un entretien inutile avec Tenermill.

Cependant tout pénétré de cette crainte, je me hâtai de gagner leur maison, pour apprendre du moins les circonstances de leur départ. Le Valet à qui j'avois communiqué ma pensée, & qu'elle avoit allarmé autant que moi pour son propre intérêt, prévint encore ma diligence, & se trouva à la porte pour me recevoir avec les éclaircissemens qu'il avoit déjà tirés d'un autre Domestique. Ils étoient plus funestes que tout ce que j'avois redouté, quoiqu'ils n'eussent pas fait cette impression sur lui. Assez satisfait d'apprendre que son Maître n'étoit pas parti, & comptant le reste pour rien, il me déclara d'un œil riant, que loin de s'être mis en chemin pour l'Allemagne, il étoit dans le sein des délices à Paris; en un mot, qu'il étoit au lit avec Mademoiselle de L . . . , & qu'ayant publié

A 4 leur

leur mariage, toute la maison se préparoit à le célébrer par des réjouissances à leur réveil.

Cette nouvelle me frappa d'un mélange si extraordinaire de surprise & de douleur, que ne me trouvant pas assez de force pour ouvrir la bouche, je demeurai quelque tems appuyé contre la porte, sans pouvoir me rendre compte à moi-même des divers mouvemens qui m'agitoient. Quoi! si près de l'infortunée Sara, & presque à la vûe du cadavre de Fincer, à qui il vient d'ôter la vie comme s'il l'avoit tué de ses propres mains? Eh que ne parloient-ils sur le champ pour l'Allemagne? Que ne s'éloignoient-ils des témoins dont la présence doit les couvrir de confusion, & les accabler de remords? Horrible emportement d'une imprudente passion, qui ne connoît plus ni bienséance pour les vivans, ni respect pour les morts. C'étoit intérieurement que je m'abandonnois à ces plain-

tes



tes ; car j'étois environné de plusieurs Domestiques , qui sembloit attendre mes ordres , & devant lesquels ma propre honte ne me permettoit pas de faire éclater mes sentimens. Il me vint néanmoins à l'esprit de leur demander s'ils avoient quitté depuis long-tems leurs Maîtres ? Ils me répondirent qu'ils ne faisoient que sortir de l'appartement , & que les Femmes de Mademoiselle de L... y étoient encore. L'espérance me revint ; je me flattai qu'en me hâtant de paroître , j'arriverois assez tôt pour arrêter deux téméraires qui pouvoient être encore sur le bord du précipice.

Le Valet de chambre consentit à m'introduire , sans pénétrer mes vûes. Il entra le premier , & m'ayant annoncé , j'entendis mon frere qui lui répondoit d'un ton libre , & sans avoir paru balancer : Qu'il entre , sans doute , il sera le premier témoin de mon bonheur. Cette facilité acheva

de me persuader que je n'étois pas arrivé trop tard. La porte me fut ouverte ; mais avec quelle amertume reconnus-je aussi-tôt que je m'étois flatté d'une fausse espérance ? Je vis les deux Amans tranquillement couchés dans un assez mauvais lit qu'ils s'étoient fait faire à la hâte. Le chagrin qui me reste encore de cette scene , ne peut me faire déguiser l'éclat qui sembloit les environner dans leur situation. Il me conviendrait peu d'entreprendre une description de cette nature ; mais je n'ai jamais vû de plus parfaite image de la joye & du bonheur.

Cependant ce qui m'auroit pû causer de la satisfaction dans d'autres circonstances , ne servit qu'à redoubler les tristes sentimens dont j'étois pénétré. Je m'approchai du siège de leurs plaisirs , & marquant peu d'attention pour le badinage de Patrice , qui vouloit paroître persuadé que j'étois venu pour le féliciter

du

du succès de ses désirs, & qui m'en remercioit avec affectation ; je le forçai de changer de ton & de langage, en lui adressant un discours plus sérieux que le sien. Je laisse au Ciel, lui dis-je, à juger de l'innocence de votre conduite, & dans un moment où mes reproches seroient aussi inutiles que mes conseils, je ne vous fatiguerai point par une morale, qui n'est plus de saison ; mais quel tems & quel lieu choisirez-vous pour vous abandonner aux plaisirs ? Ah ! que n'êtes-vous au fond de l'Allemagne, repris-je, en donnant plus de force à ma voix & à mes regards, que n'avez-vous pris tout autre parti que celui d'insulter à une femme infortunée dont vous connoissez le désespoir, & à la mémoire de Fincer, dont on prépare à ce moment les funérailles ? Vous ne sçauriez vous déguiser que la mort du Pere est votre ouvrage ; & dans l'état où vous avez laissé sa triste fille, vous imaginez-vous

A 6

qu'elle



qu'elle puisse être long-tems à le suivre? Partez. Que vous restet-il à prétendre dans un lieu que vous remplissez d'horreur? Puisque le mal est au comble, ajoutai-je, en versant des larmes qu'une si chagrinante idée m'arrachoit, nous examinerons quelque jour si votre nouvel engagement peut être ramené aux règles de la Religion & de l'honneur; mais partez, & n'attirez pas sur vous la vengeance du Ciel & des Hommes, par tous les maux que peut encore ici causer votre présence.

Cette menace fut une espece de prédiction. Patrice s'y arrêta peu, & j'étois fort éloigné moi-même de prévoir qu'elle dût se vérifier par des événemens qui devoient la suivre de si près. Mais paroissant frappé néanmoins de la mort de Fincer, & des nouvelles douleurs de Sara, dont je lui remettoit si vivement l'image devant les yeux, il me demanda l'explication d'un accident qu'il

igno-

ignoroit encore. Je lui en appris toutes les circonstances. Il convint que la bienséance auroit pû lui faire choisir un autre tems pour se livrer au plaisir, & m'ayant protesté qu'il avoit bien moins pensé à satisfaire sa passion qu'à la sceller d'une maniere ir-révocable ; il parut disposé à quitter le lit aussi-tôt, pour délibérer avec moi sur tout ce qu'il venoit d'entendre. Mademoiselle de L... à qui mon discours avoit causé quelque effroi, le pressoit de ne pas perdre un moment. Je passai dans l'anti-chambre, pour leur donner la liberté de s'habiller. Ils n'avoient besoin, me dirent ils, que d'un instant. Cependant à peine m'eurent-ils perdu de vûe, que retombant dans toutes leurs foiblesses, il parurent oublier que j'étois à les attendre. Ma patience se soutint plus d'une heure. Enfin gémissant pour eux de leur yvresse, & pour moi-même d'un excès de complaisance qui me faisoit per-

dre un tems nécessaire à d'autres  
 soins ; je demandai une plume  
 dont je me servis pour leur ex-  
 pliquer mes dernières pensées.  
 Après leur avoir reproché l'em-  
 portement d'une imprudente pas-  
 sion, qui ne me faisoit rien at-  
 tendre de plus sage & de plus  
 modéré pour l'avenir ; je répétois  
 le conseil que je leur avois don-  
 né de partir, & je leur recom-  
 mandois sur tout de s'opposer au  
 dessein de leurs Domestiques, qui  
 pensoient à célébrer leur joye par  
 des réjouissances éclatantes. E-  
 loignez-vous, leur disois-je, pour  
 votre propre sûreté, qui n'est pas  
 aussi exempte de danger à Paris  
 que vous vous le figurez ; & si dans  
 le transport où vous êtes, il vous  
 reste quelque sentiment d'humani-  
 té, éloignez-vous par compas-  
 sion pour Sara, qui n'apprendra  
 point ce qui s'est passé si près  
 d'elle, sans une mortelle augmen-  
 tation de douleur. Et qui sçait,  
 ajoûtois-je, de quoi l'amour la  
 rendra capable, lorsqu'elle n'aura  
 plus

plu  
 Je  
 des  
 dre  
 effe  
 ven  
 an  
 me  
 à  
 lon  
 me  
 éga  
 leur  
 J  
 for  
 tiq  
 fair  
 Ma  
 fes  
 for  
 Va  
 po  
 lui  
 me  
 re,  
 tac  
 fan  
 em



plus que le désespoir à consulter? Je les priois de me laisser le nom des lieux où je pouvois leur adresser mes lettres, & faisant un effort pour réveiller en leur faveur quelques sentimens de mon ancienne tendresse, je leur promettois d'employer tous mes soins à confirmer leur union, aussi long-tems du moins, qu'ils ne me forceroient point par d'autres égaremens, de les abandonner à leur propre imprudence.

Je ne sortis point de leur maison sans avoir averti les Domes-  
tiques, qu'ils ne pouvoient rien faire de plus désagréable à leur Maître, & de plus contraire à ses intentions, que de publier son mariage & leur joye. Le Valet de chambre s'étant présenté pour recevoir mes ordres, je lui renouvelai celui de m'informer des résolutions de mon frere, & de le suivre avec son attachement ordinaire. On attend sans doute la raison qui m'avoit empêché d'apprendre à Patrice  
l'in

l'intention que le Roi m'avoit marquée de prendre soin de sa fortune ; mais si l'on considère quelle différence je mettois entre l'intérêt de son salut & celui de son établissement , on sera peu surpris que dans l'ardeur que j'avois de voir finir les difficultés de son mariage , je sacrifiasse toutes les idées de grandeur & d'opulence à la nécessité pressante de son départ. Je ne voyois plus que cette voie pour guérir Sara d'un malheureux reste d'espérance qui auroit nourri éternellement son obstination ; & ma pensée étant toujours que sans son consentement , nous n'avions rien d'honnête ni de légitime à prétendre , autant pour la solidité du mariage de Patrice , que pour le succès de celui de Tenermill , je ne m'attachois plus qu'à ce qui pouvoit nous conduire promptement à l'un & l'autre but.

Le moment d'après me donna de nouveaux sujets de me confirmer dans ce raisonnement , lorsqu'étant

qu'étant retourné chez Fincer, les gens m'eurent remis les lettres qui étoient arrivées pour lui par la Poste. Je les ouvris de concert avec Tenermill. L'une étoit de Dilnick, qui sur les plaintes que Fincer lui avoit faites de notre famille, s'étoit déterminé à faire le voyage de France pour y soutenir les intérêts de la sienne. Il écrivoit de Calais, en sortant du Vaisseau qui l'avoit apporté; & sortant de prendre la Poste, après quelques heures de repos, il pouvoit arriver à Paris presqu'aussi vite que sa lettre. Quelle allarme imprévue pour moi, qui connoissois l'humeur bouillante de Dilnick. Il n'avoit pas fait difficulté de tourner son épée contre Patrice, dans une occasion où la délicatesse de son honneur avoit été bien moins blessée; & quel frein pouvoit être capable de l'arrêter, lorsqu'il auroit à venger la mort de Fincer, & l'honneur de Sara.

Comme je n'espérois rien néanmoins

moins



moins d'un motif de cette nature pour faire impression sur Patrice par la crainte, je ne pensai point à le faire valoir, & la seule résolution que je formai sur cette lecture, fut de retourner aussitôt chez lui, pour le presser par les mêmes raisons que je lui avois apportées, de ne pas remettre son départ au lendemain. Mais ce jour fatal étoit marqué pour l'épreuve de toutes mes vertus. En quittant Tenermill, après un entretien fort court, je rencontre à la porte Dilnick, qui s'informoit de la demeure de Fincer. Il me reconnut trop facilement pour appréhender de s'y méprendre; & ses préventions ne l'empêchant point de penser que je pouvois avoir pris parti pour sa nièce, contre les injustices de mon frere, il marqua peu d'étonnement de me voir sortir de chez elle avec un air de liberté qui ne supposoit point de querelle ni de haine.

Après m'avoir embrassé néanmoins,

moins, la chaleur de son ressentiment ne lui permit pas de porter plus loin ses plaintes, & les termes qu'il employa pour les exprimer, m'annoncerent dans quelles dispositions il avoit quitté l'Irlande. Patrice étoit un homme sans honneur & sans foi, à qui il étoit résolu d'inspirer malgré lui d'autres maximes, & je pouvois lui déclarer d'avance qu'il se trouvoit dans la maison de Fincer, d'autres défenseurs que des femmes & des vieillards. C'étoit nous menacer ouvertement de toutes les violences que je redoutois. Mais que n'avois-je point à craindre de sa fureur, aussitôt qu'il auroit appris la sanglante aventure de Sara, & la mort tragique de son pere? Par quel charme pouvois-je espérer d'adoucir ce cœur farouche, & de quel art n'avois-je pas besoin pour entrer dans l'explication de mille choses qu'il m'étoit impossible de justifier? Cependant ce n'étoit point au récit d'un Domestique  
que

que je devois l'abandonner, & je devois permettre encore moins qu'il fût conduit dans l'appartement de sa nièce, sans l'avoir préparé aux ménagemens qui étoient plus nécessaires que jamais avec elle. Situation d'une difficulté accablante, & de laquelle je compris que tous les secours humains ne me feroient pas sortir heureusement.

Je lui ferai tendrement la main, pour commencer à le toucher par mes caresses; & tandis que je le conduisois dans un cabinet écarté sans avoir eu la force de répondre encore un seul mot à ses menaces, j'adrellois au Ciel, du fond du cœur, une priere enflammée, pour en obtenir le secours, que je n'attendois ni de mon éloquence, ni de mes lumières. Enfin, plus interdit encore lorsque je fus au moment d'ouvrir la bouche, je ne crus pas m'humilier trop, en me jetant à ses pieds, pour le conjurer de se rendre maître de ses premiers  
mou-



mouvemens à chaque partie du discours que je le suppliois d'écouter.

Ce ne fut, comme il est aisé de se l'imaginer, ni par la mort de Fincer, ni par la blessure de Sara, ni même par la confession du nouveau mariage de Patrice, que je commençai cette touchante Apologie. Ma droiture m'obligeoit de ne rien altérer à la vérité ; mais il m'étoit permis de mettre dans les événemens, l'ordre qui pouvoit les présenter sous une couleur plus douce & plus favorable. En lui faisant l'aveu de l'infidélité ouverte de Patrice, je me hâtai de faire succéder les desirs & les intentions de Tenermill. Pour un frere foible & inconstant, dont je ne cherchai point à excuser les caprices, j'en offris un d'un caractère plus ferme, qui brûloit de réparer l'injure que l'autre faisoit à Sara. Je rapellai toutes les démarches que Tenermill avoit faites pour s'insinuer dans l'estime de Fincer

&c

& de sa fille. C'étoit elle-même qui avoit mis un obstacle continuél à son bonheur, & Fincer nous avoit si bien rendu cette justice qu'il n'avoit fait tomber son ressentiment que sur elle. Tenermill, moi, Patrice même, nous ne nous étions jamais échappés à rien qui fût capable de le blesser; & reconnoissant toujours que le mal venoit dans sa source, nous n'avions cherché qu'à le réparer par nos soumissions & par nos offres? Notre famille d'ailleurs commençoit à s'établir en France d'une manière assez brillante, pour en faire regarder l'aîné comme un parti distingué; & s'il étoit vrai que le dégoût de Patrice fût un outrage pour Sara, la satisfaction qu'elle pouvoit recevoir de Tenermill, étoit capable effectivement de le réparer avec beaucoup d'avantage. Enfin, n'ayant rien épargné pour faire valoir du moins la sincérité de nos intentions, je crus avoir amené Dilnick au point de

de ce  
qui r  
ne d  
fortu

Il  
avec  
ne m  
posit  
avoir  
si sen  
étoie  
te ef  
relev  
tages  
évén  
mon  
que r  
tout  
faiso  
& m  
geai  
terril  
que d  
Pinno  
l'imp  
& de  
reper  
ble à

de comprendre que les malheurs qui me restoient à lui raconter, ne devoient être imputés qu'à la fortune.

Il paroissoit m'écouter en effet avec plus de tranquillité que je ne m'y étois attendu, & la proposition du mariage de Tenermill avoit fait sur lui une impression si sensible, que ses regards s'en étoient adoucis; c'étoit aussi cette espérance qui m'en avoit fait relever avec tant de soin les avantages. Mais il falloit passer à des événemens moins favorables; mon embarras redoubloit à chaque mot. Je me sentoais le front tout humide de l'effort que je faisois, pour arranger mes idées & mes expressions. Je m'engageai néanmoins dans cette relation terrible, sans autre précaution que de représenter constamment l'innocence du cœur à côté de l'imprudence ou de la foiblesse, & de faire valoir la douleur & le repentir d'un frere trop coupable à mesure que je faisois l'aveu

de



de ses excès. Ainsi le mariage de Patrice, la blessure de Sara & la mort de Fincer, trouverent place successivement dans mon récit. Je vis plus d'une fois le front de Dilnick couvert de ténèbres, & ses yeux enflammés par les mouvemens qui s'élevoient sans doute dans son cœur. Mais c'étoit alors que je redoublois les marques de ma propre douleur, & que je m'efforçois de rendre mon discours plus touchant par de nouvelles humiliations. Enfin pour dernier motif sur le cœur du redoutable Dilnick, j'apportai les soins & les empressemens de toute ma famille depuis le malheur de Sara, ceux de Patrice même, qui avoient été pendant trois jours jusqu'à lui faire oublier sa nouvelle épouse, & perdre le goût du sommeil & de la nourriture. Vous allez voir Mylord Tenermill, lui dis-je, attaché au lit de votre nièce avec toutes les ardeurs du respect & de l'amour. Vous y verrez ma

sœur,

scœur  
me  
ra  
qu'  
rep  
ne  
ler  
& d  
pou  
le C  
d'am  
que  
Il é  
j'aur  
dre  
de ré  
effor  
causo  
m'aur  
j'atte  
porte  
mens  
lai en  
que p  
visage  
se hât  
lever  
percev  
Tom

seur, qui ne la quitte pas un moment ; votre tendresse n'ajoutera rien à tous les ménagemens qu'on a pour sa santé & pour son repos. Et moi, ajoutai-je, qui ne crains point de vous rappeler mille preuves de ma sincérité & de mon honneur, que vous ne pouvez avoir oubliées, j'atteste le Ciel que votre famille n'a point d'amis plus zélés & plus tendres que la mienne.

Il étoit tems de m'arrêter. Quand j'aurois eu quelque chose à joindre aux raisons que j'avois tâché de réunir dans mon discours, les efforts qu'il m'avoit coutés, me causoient un épuisement qui ne m'auroit pas permis de continuer. J'attendis en tremblant à quoi se porteroient les premiers mouvemens de Dilnick ; & si je travaillai encore à le fléchir, ce ne fut que par la consternation de mon visage & par mon silence. Il ne se hâta point de répondre. Sans lever les yeux sur lui, je m'apercevois, à son agitation, qu'il

Tome V.

B

se

se passoit de furieux combats dans son cœur. Il paroissoit se rappeler tout ce qu'il venoit d'entendre & chercher, malgré ses transports, à régler le ton qu'il devoit prendre avec moi. Tant de lenteur dans un caractère si bruique commençoit à me causer de l'étonnement. Il prit enfin la parole, mais d'une voix plus modérée que je n'osois l'espérer :

Ainsi, me dit-il, le pere, la fille, la fortune & peut-être l'honneur de ma maison, tout paroît un sacrifice aisé à votre frere, pour satisfaire le dérèglement de ses passions. Ecoutez, reprit-il, je ne charge personne des accidens du hazard, & je veux bien distinguer ce qui ne doit être attribué qu'à notre malheur de ce qui mérite le nom d'insulte & d'outrage. Je mets de même une juste distinction entre la conduite de Patrice & celle du reste de votre famille. Mais rien n'arrêtera mon ressentiment contre un perfide qu

nous

nou  
My  
que  
vous  
miti  
trice  
me f  
sincé

Il  
ache  
l'aur  
trice  
la q  
gine  
Mais  
que  
gea  
com  
tois  
nuit  
de f  
Patri  
tant  
qu'el  
bonh  
toute  
jer  
bien



nous à causé tant de maux. Si Mylord Tenermill conserve quelque prétention à ma nièce, & vous quelque dessein sur mon amitié, c'est en abandonnant Patrice à ma vengeance que vous me ferez connoître tous deux la sincérité de vos intentions.

Il se leva d'un air furieux, en achevant ce terrible discours. Je l'aurois cru prêt à chercher Patrice, pour vuidier sur le champ la querelle, si j'avois pû m'imaginer qu'il connût sa demeure. Mais la certitude qu'il ne faisoit que d'arriver à Paris, me soula-gea de cette crainte, & le jour commençant à baisser, je me flatois bien qu'avant la fin de la nuit, je trouverois quelque moyen de faire précipiter son départ à Patrice. Cette réflexion fut d'autant plus consolante pour moi, qu'elle me fit regarder comme un bonheur extrême de voir tourner toute sa fureur contre le seul objet que j'espérois d'en mettre bien-tôt à couvert, du moins

par l'éloignement. Je ne voyois rien à redouter autour de moi, lorsqu'il exceptoit Tenermill de sa haine, & qu'il approuvoit même l'inclination qu'il lui supposoit pour sa nièce. Quelques projets de vengeance qu'il pût méditer contre Patrice, il m'étoit permis d'espérer que dans le commerce que nous aurions continuellement avec lui, mettant toute notre étude à l'appaiser & à lui plaire, nous réussirions tôt ou tard à lui faire prendre d'autres sentimens. Je me trouvai si fortifié par ce raisonnement, qu'évitant tout ce qui pouvoit l'entretenir dans ses idées présentes, je lui proposai de monter à l'appartement de sa nièce, & de lui porter par sa présence une consolation dont elle avoit besoin. Mais malgré l'air de tendresse que j'affectai de donner à cette invitation, n'ayant pû me dispenser de le prévenir sur la nécessité de s'observer auprès de Sara, pour lui cacher la mort de son Pere aussi long

long-tems que sa fanté demanderoit ce ménagement ; cet avis me fit encore effuyer quelques traits furieux de son ressentiment contre Patrice.

Mylord Tenermill & la Comtesse de S. . . qui étoient déjà informée de son arrivée ; & qui n'avoient pas douté dans quelle vûte je m'étois retiré à l'écart avec lui , jugerent sans peine en nous voyant paroître ensemble, que je l'avois disposé à recevoir honnêtement leurs politesses. Ils l'embrasserent avec des témoignages de satisfaction & d'amitié qui confirmèrent ce que je lui avois dit de leurs sentimens. Sara fut charmée de le voir. Elle sçavoit que son pere l'avoit exhorté à le venir joindre à Paris, & sa diligence ne parut pas la surprendre. Mais la joye qu'elle en ressentoit venoit d'une cause que je ne pénétrai pas d'abord. Dans la douce erreur qui la portoit encore à se flatter du retour de Patrice, elle pensoit avec complaisance



que Dilnick, à qui son pere n'avoit pas donné d'autre motif pour lui faire quitter l'Irlande, que le desir de se venger de notre famille, étoit agréablement trompé de nous voir réunis auprès d'elle; & se livrant à une pensée qui lui causoit tant de satisfaction, elle se plaignit que Patrice, dont on lui avoit coloré jusqu'alors assez heureusement l'absence, ne fût pas. Hélas! où est-il? me demanda-t-elle languissamment. Dilnick frémissoit de la voir dans l'erreur, & je m'apperçus que s'il se contraignoit pour garder le silence, c'étoit par la seule crainte de nuire au rétablissement d'une nièce si chere. Je me hâtai de répondre que trois nuits passées à veiller auprès d'elle, avoient rendu le repos nécessaire à mon frere; & me repentant ensuite d'un discours qui pouvoit être regardé comme une trahison, puisqu'il n'étoit propre qu'à la confirmer dans des préventions sans fondement, je lui fis prendre le

le change avec moins de violence pour ma sincérité, en lui parlant du voyage que j'avois fait à Saint-Germain, & des vûes que le Roi m'avoit marquées pour la fortune de Patrice. Ce que j'ajoutai de l'empressement que ce Prince avoit de le voir, & de l'ordre même qu'il m'avoit donné de l'en avertir, étoit une préparation dont l'effet nous devint fort utile. Non-seulement elle jetta de nouvelles semences d'espérance, & par conséquent de consolation dans le cœur de Sara, mais en lui faisant penser qu'il étoit obligé de se rendre à Saint Germain pour obéir à l'ordre du Roi, elle prévint le renouvellement de tristesse & d'agitation, qu'elle auroit bientôt senti de la continuation de son absence.

La modération de Dilnick me parut d'un si bon augure, qu'étant passé dans un autre appartement avec lui & Tenermill, je le comblai de félicitations & de caresses. Il eut la constance de ne laisser

rien échapper qui pût réveiller mes craintes du côté de Patrice, & se livrant au contraire à l'idée du mariage de Tenermill, il fut le premier à lui demander si c'étoit une résolution qu'il eut formée sérieusement; sa tranquillité parut augmenter encore par l'ardeur qu'il vit dans Tenermill à lui répondre. Une alliance désirée si sincèrement par les personnes dont elle pouvoit dépendre, me parut aussi certaine, que si les circonstances eussent permis sur le champ de la conclure; car la nécessité devenoit une loi si indispensable pour Sara, que ce n'étoit plus d'elle que j'appréhendois des obstacles. Quelle autre ressource pouvoit-il lui rester, lorsqu'elle apprendroit la confirmation du mariage de Patrice, & pouvoit-elle manquer de sacrifier toutes ses repugnances à l'honneur?

Dans la satisfaction que je reçus de cette pensée, je changeai le dessein où j'étois de me servir  
de.

de  
ce  
vo  
por  
cer  
& c  
hor  
l'ir  
tire  
n'av  
pro  
don  
bloi  
vert  
pren  
l'ab  
de l  
assur  
voit  
prop  
retir  
de p  
Il  
me c  
jama  
gema  
dans  
un e



de ma plume pour presser Patri-  
ce de partir, dans celui de le re-  
voir moi-même. Il me parut im-  
portant qu'il emportât quelque  
certitude du mariage de son frere,  
& qu'il fut disposé par mes ex-  
hortations à réparer promptement  
l'irrégularité du sien; je voulois  
tirer cette promesse de lui, pour  
n'avoir pas moi-même à me re-  
procher le consentement que je  
donnois à son départ, & qui sem-  
bloit renfermer l'approbation ou-  
verte de sa conduite. Ce fut le  
premier discours avec lequel je  
l'abordai; je ne lui parlai point  
de Dilnick, & lorsque je me crus  
assuré par sa réponse, qu'il n'a-  
voit point d'éloignement pour ma  
proposition; je ne pensai qu'à me  
retirer, pour lui laisser la liberté  
de partir.

Il ne paroissoit occupé lui-même  
que de son voyage, & je n'ai  
jamais conçu comment le chan-  
gement qui se fit tout-d'un-coup  
dans son esprit, pût arriver dans  
un espace si court. Je n'étois pas

au bas de son escatier, qu'il me fit rappeler par un de ses gens; & venant au-devant de moi: Je ne sçais, me dit-il, ce qui m'oblige de quitter la France, lorsque vous me donnez des assurances si formelles du mariage de mon frere. En supposant même que ma présence y soit un obstacle, qui m'empêche de me retirer pendant quelques semaines à la Campagne, & de faire répandre le bruit de mon départ? Vous ne m'avez pas communiqué, reprit-il, le succès de votre voyage de Saint-Germain, & les bontés que le Roi vous a marquées. J'ai tout appris de mon Valet de chambre, & je ne balancerois pas à sacrifier les espérances que ce Prince vous a données pour moi, si ce sacrifice étoit nécessaire à notre tranquillité commune. Mais un moment de réflexion m'a fait croire que tous nos intérêts peuvent aisément s'accorder. Ternemill deviendra le mari de Sara. Je reparoîtrai après son mariage,

&

&  
qu  
du  
att  
me  
ma  
ma  
me  
& v  
Va  
me  
de  
j'av  
&  
l'at  
Je t  
fre  
à la  
ce  
voit  
dép  
du  
retr  
Et l  
vert  
quel  
foub  
le c

& je tirerai tous les avantages  
 que je puis espérer de la faveur  
 du Roi. Une proposition si peu  
 attendue me surprit assez pour  
 me faire méditer long tems sur  
 ma réponse. Il me prit par la  
 main. Entrez, me dit-il, racontez-  
 moi ce qui s'est passé entre le Roi  
 & vous, plus fidèlement que mon  
 Valet n'a pû me l'apprendre. Je  
 me laissai conduire, sans perdre  
 de vûe la première impression que  
 j'avois ressentie de son discours,  
 & que j'examinois avec toute  
 l'attention dont j'étois capable.  
 Je trouvois qu'effectivement, l'of-  
 fre qu'il me faisoit de se retirer  
 à la Campagne répondant d'avan-  
 ce à toutes mes craintes, il y a-  
 voit peu de risques à différer son  
 départ. La Maison de Campagne  
 du Comte de S. . . étoit une  
 retraite où j'étois sûr du secret.  
 Et lorsqu'il pouvoit être à cou-  
 vert des menaces de Dilnick,  
 quelle raison avois je au fond de  
 souhaiter son éloignement? Pour  
 le dessein même que j'avois de  
 ré



réparer la forme de son mariage, n'étois je pas plus sûr de lui faire goûter mes conseils à quelques lieues de Paris, qu'à la distance où il alloit être de nous dans une Ville d'Allemagne? Et qu'importoit-il d'un autre côté pour Sara, qu'il fût près ou loin d'elle, lorsque sa présence ou éloignement ne pouvoit plus rien changer à ses espérances? Ces réflexions, fortifiées peut-être par le desir trop humain de ne pas perdre l'occasion qui s'offroit dans la faveur du Roi pour l'avancement de ma famille, firent dans mes sentimens une révolution presque aussi prompte que celle qui venoit d'arriver dans ceux de Parrice. Je m'assis près de lui, avec une tranquillité qui venoit de ma joie, & lui ayant raconté, comme il le desiroit, toutes les circonstances du voyage que j'avois fait à Saint-Germain, je lui confessai, en finissant mon discours, que j'avois peu d'objections à faire contre le sien.

Ce-

Cependant toujours allarmé des menaces de Dilnick, j'ajoutai diverses raisons, qui, dans le parti même auquel il consentoit de se retirer secrètement à la Campagne, devoient lui faire hâter autant son départ, que s'il étoit parti pour l'Allemagne. Je fus assez heureux pour les lui faire goûter, & la joie qu'il ressentit à son tour de me trouver tant de facilité à l'approuver, lui donna toute la diligence que je lui demandois pour entrer dans mes vûes. Sur le champ, l'ordre fut donné pour le retour des Equipages, qui étoient déjà sortis de Paris, & les autres dispositions furent si aisées, qu'elles se firent dans le cours de la nuit, avec autant de diligence que de secret.

Je ne trouvai dans les réflexions que je continuai de faire sur ce changement, que de nouvelles raisons pour l'approuver; mais n'oubliant point le desir que le Roi m'avoit marqué de voir le

lendemain Patrice, je résolus de me trouver moi même à son lever, pour lui faire agréer nos excuses. Etant arrivé à Saint-Germain avant son réveil, je trouvai dans l'anti-chambre plusieurs personnes de connoissance, parmi lesquelles j'apperçus Anglesey, qui vint à moi aussi-tôt qu'il m'eut reconnu. Mes agitations perpétuelles m'avoient peu permis de le voir, depuis qu'il étoit à Paris; & l'étroite liaison qu'il avoit entretenue avec Mlle de L... & Patrice, étoit seule une raison qui m'auroit pû donner quelque éloignement pour lui. Cependant n'ayant pû lui refuser les politesses dont l'usage du monde a fait un devoir, il m'étoit arrivé quelquefois de le voir aux faisons, & je ne lui avois jamais fait sentir que je me trouvasse importuné de ses visites. J'ignore si ce fût sur cet unique fondement qu'il se crut autorisé à me faire la confidence de ses desseins, ou s'il espérait de tirer quelque avantage de mes

mes  
réut  
com  
pou  
V  
que  
cell  
Hie  
tir l  
gne  
liais  
dépa  
j'eus  
prou  
à ce  
mit  
sur  
conc  
Mac  
lutio  
Alle  
mett  
de S  
choi  
tes  
son  
ce q  
géné



mes réponses, pour les faire réussir ; mais après les premiers complimens, il me tira à l'écart pour me tenir ce discours.

Vous sçavez, me dit-il, l'amitié que j'ai jurée à votre frere, & celle dont il veut bien m'honorer. Hier, lorsqu'il se dispoit à partir la nuit suivante pour l'Allemagne, il se crut obligé, par notre liaison, de me faire avertir de son départ, & l'empressement que j'eus à me rendre chez lui, dût lui prouver combien j'étois sensible à cette tendre attention. Il y mit le comble en s'ouvrant à moi sur sa situation. Il m'apprit la conclusion de son mariage avec Mademoiselle de L..., la résolution où il étoit de se retirer en Allemagne avec elle, pour s'y mettre à couvert du ressentiment de Sara F'incer, le lieu qu'il avoit choisi pour sa retraite, enfin toutes les vûes qu'il formoit pour son nouvel établissement. Mais ce que je regarde comme le plus généreux témoignage de la bonté de

de son cœur, au milieu des raisons qui le forcent de quitter la France pour s'éloigner de Sara, il me fit connoître qu'il prenoit assez d'intérêt à son bonheur pour s'en occuper encore. Il me fit l'éloge de toutes les perfections qu'il a reconnues dans son caractère, pendant qu'il a porté le nom de son mari, & la voyant digne de mille sentimens qu'il n'a pu prendre pour elle, il s'efforça de me les inspirer. Al'objection que je tirai de la concurrence de Mylord Tenermill, dont il n'avoit appris depuis long tems les vûes & les entreprises, il me répondit que malheureusement pour son frère, Sara avoit marqué peu de goût pour sa personne, & peu de complaisances pour ses soins; que Tenermill s'en étoit si bien convaincu lui-même qu'il avoit comme renoncé à toute espérance; qu'il étoit parti brusquement, pour se délivrer d'une passion inutile; & que s'étant embarqué pour l'Irlande avec son Régiment, il y avoit

avoit  
les c  
fence  
cœur  
tion  
mou  
rière  
il me  
& de  
tém  
Je  
D'Ar  
des c  
roien  
bonh  
ses ri  
me d  
nime  
quoi  
me r  
ne &  
votre  
derni  
je vai  
cevoi  
langu  
n'avo  
de: l'a

avoit beaucoup d'apparence que les occupations militaires, & l'absence acheveroient de guérir son cœur, qui étoit fait pour l'ambition, beaucoup plus que pour l'amour. Enfin, m'ouvrant une carrière qu'il me garantissoit libre, il me pressa d'y entrer hardiment, & de me fier du succès de ma témérité à ma bonne fortune.

Je ne puis désavouer, continua D'Angelesey, qu'indépendamment des charmes de Sara, qui suffiroient pour me faire aspirer au bonheur de lui plaire, je regarde ses richesses & sa naissance, comme deux motifs capables de m'animer. J'ai peu de bien, pourquoi négligerois-je l'occasion de me rendre heureux, par la fortune & par l'amour? En quittant votre frere; j'ai reçu de lui, pour dernière faveur, un conseil que je vais exécuter. Il m'a fait concevoir que dans le trouble & la langueur où il laissoit Sara, je n'avois qu'une voie pour obtenir de l'accès auprès d'elle: c'étoit de



de m'appuyer de la recommandation du Roi. Etrangere, & sans liaison à Paris, l'embarras où elle demeure par la mort de son pere, lui fera regarder la protection du Roi comme un bienfait du Ciel, & je ne doute point que ce qui sera commencé sous de si puissans auspices, ne puisse s'achever heureusement par mon adresse & par mes soins. Je n'attens que l'heure du lever pour faire l'essai de mon crédit. Vous ayant apperçû, ajoûta t-il, je me suis flatté, non-seulement que vous receviez bien cette ouverture, mais que secondant les intentions de votre frere, vous employeriez pour moi toute la considération que votre mérite vous a fait obtenir à la Cour.

Quelque étonnement & quelque chagrin que pussent me causer tant d'étranges propositions, elles avoient été accompagnées de tant de soumissions & de politesses, qu'il ne m'étoit pas permis de prendre un ton  
moins

mo  
Ma  
des  
av  
été  
tric  
dre  
deu  
du  
mé  
ne  
fes  
que  
fav  
de  
Ce  
qu'  
me  
&  
poi  
fon  
Je  
mo  
tre  
lou  
voi  
Sara  
glesi

moins civil pour y répondre. Mais j'avois pris ma résolution dès le premier mot qui me les avoit fait pressentir. Il m'avoit été facile de comprendre que Patrice l'avoit fait avertir de se rendre chez lui dans l'intervalle des deux visites que je lui avois rendues, & que n'étant alors informé ni de l'arrivée de Mylord Tenermill, ni du renouvellement de ses desirs, il avoit pû se figurer que le projet qu'il avoit formé en faveur de son ami, pouvoit être de quelqu'avantage pour Sara. Cette réflexion m'assuroit aussi qu'Anglesey ignoroit les changemens qui étoient venus à la suite, & c'étoit partir du moins d'un point fixe, que de pouvoir raisonner sur ces deux fondemens. Je ne cherchai pas plus loin le moyen de me délivrer d'un contre-tems si facheux. Après avoir loué Patrice du sentiment qui l'avoit fait penser au bonheur de Sara; je mis devant les yeux d'Anglesey toutes les raisons qu'elle avoit

avoit elle-même de ne pas sentir beaucoup de reconnoissance pour un service de cette nature ; & lui confessant sans détour qu'il auroit pû choisir aussi un confident plus disposé que moi à le servir , je lui appris qu'il étoit comme Patrice, dans une erreur facile à dissiper, s'il croyoit Tenermill rebuté de quelques obstacles qui ne subsistoient plus. Il est à Paris, lui dis-je. C'est la force de sa passion qui l'y ramene ; & pour ne vous rien deguïser , il est chez Sara , qui reçoit ses soins , & qui se trouve portée vraisemblablement à les récompenser. Épargnez-vous donc , ajoutai-je une démarche dont je vous apprens l'inutilité, & ne vous arrêtez point à des espérances qui seroient détruites aussi-tôt par le récit que je viens de faire moi-même au Roi.

C'en étoit assez pour oter en effet tout espoir , à un homme moins animé par le double motif dont il m'avoit fait l'aveu. Mais ne pouvant consentir si fa-

cile-

cile  
qui  
son  
afflig  
servi  
avoit  
gere  
ince  
quel  
N'in  
déci  
stac  
froie  
de p  
j'ai  
idée  
tres.  
faire  
pelle  
posc  
de T  
que  
il m  
rem  
dit f  
fit c  
Je  
quel



eilement à la perte de deux biens  
 qui avoient flatté toute la nuit  
 son imagination, il parut moins  
 affligé du refus que je faisois de le  
 servir, que de l'imprudencce qu'il  
 avoit eue de s'ouvrir à moi si lé-  
 gèrement. Il me regarda d'un œil  
 incertain, & se remettant après  
 quelques momens de silence:  
 N'importe, me dit-il, d'un air  
 décisif, je ne connois point d'ob-  
 stacle qui soit capable de me ré-  
 froidir. Et si vous me permettez  
 de parler librement, ajoûta t-il,  
 j'ai plus de fond à faire sur les  
 idées de Patrice que sur les vo-  
 tres. J'allois reprendre, & lui  
 faire concevoir que ce qu'il ap-  
 pelloit les idées de Patrice, sup-  
 posoit l'absence & le désistement  
 de Ternermill; mais remarquant  
 que la chambre du Roi s'ouvroit,  
 il me quitta pour s'avancer lége-  
 rement vers la porte; un mot qu'il  
 dit secrètement à l'Huissier, lui  
 fit obtenir d'être introduit seul.  
 Je compris tout-d'un-coup de  
 quel avantage il alloit être pour  
 lui

lui de m'avoir prévenu, & je me reprochai de n'avoir pas fait plutôt cette réflexion.

En effet, il avoit senti lui-même que me trouvant si peu disposé à le seconder, il ne pouvoit se hâter trop de mettre le Roi dans ses intérêts, & de s'assurer de sa protection par des promesses formelles qui deviendroient un engagemens sacré pour ce Prince. Je reconnus encore combien l'usage du monde m'avoit manqué dans cette occasion. Si j'avois sçu profiter de mes avantages, mon caractère & la qualité d'Aumonier de Sa Majesté, m'eussent fait obtenir l'entré de la chambre, avant celui qui l'emportoit sur moi par sa diligence. Une fausse modestie m'avoit arrêté, ou si je puis le confesser sans honte, un motif plus ridicule encore, qui n'étoit que la crainte de blesser la gravité de ma profession, en m'avançant avec autant de vitesse qu'Anglesey vers la porte.

Tandis que je me reprochois  
cette

cette  
l'hou  
le R  
seins  
de c  
tout  
qu'il  
fut  
fit l  
n'eu  
garc  
main  
com  
surp  
auss  
tilst  
fes  
plu  
pou  
nos  
mis  
mé  
noi  
sey  
de  
pé  
cra  
de

cette foiblesse , il profitoit de l'honneur qu'il avoit d'entretenir le Roi pour lui expliquer ses desseins , & pour intéresser la bonté de ce Prince à les favoriser de tout son pouvoir : la promesse qu'il lui fit de s'attacher à la Cour, fut un motif si puissant, qu'il lui fit beaucoup plus obtenir qu'il n'eut osé se promettre. On regardoit à la Cour de Saint-Germain, ces sortes de Conquêtes, comme autant d'avantage sur l'Usurpateur. Le Roi fit appeller aussi tôt un de ses principaux Gentilshommes, & le chargeant de ses volontés dans les termes les plus flatteurs pour Anglesey & pour Sara Fincer, il lui fit connoître que le succès de sa commission, deviendroit pour lui-même un mérite qu'il ne laisseroit pas sans récompense. Anglesey sortit avec cet heureux fruit de son empressement, & trop supérieur à mes efforts pour les craindre, il affecta de passer près de moi d'un air fier, sans me

com-



communiquer ce qu'il triomphoit d'avoir obtenu.

Cependant comme j'avois tiré un peu plus de hardiesse de mes réflexions, je profitai de son exemple pour demander d'être introduit seul après lui. La facilité qu'on eut à me l'accorder, augmenta le chagrin que je ressentois de ne m'être pas présenté plutôt. Le Roi ne me laissa point le tems de lui expliquer ce qui me ramenoit si vite à sa Cour. Un instant plutôt, me dit-il d'abord, vous auriez été témoin de l'intérêt que je prens à tout ce qui vous appartient, car la fille de Fincer doit vous toucher encore. Et se donnant la peine de me raconter ce qu'il avoit fait en ma faveur pour le bonheur d'Anglesey, je souhaite, ajouta-t-il, qu'elle prenne plus de goût pour lui que l'un de vos freres n'en a eu pour elle, & qu'elle-même n'en a marqué pour l'autre. Je lui répondis que si je n'avois appréhendé de lui manquer de res-

pect  
donne  
ce qu  
tomme  
lui di  
que V  
pour  
Si ell  
heur  
à cel  
fait n  
doit  
disco  
je l'a  
de su  
vé à  
meur  
expli  
m'aff  
N'est  
que  
avec  
pas  
Rég  
la pe  
que  
meff  
qui  
Y

spect par des plaintes, j'aurois  
 donné un nom tout différent à  
 ce qu'il vouloit me faire regarder  
 comme une faveur. Mon frere,  
 lui dis-je, avoit des espérances  
 que Votre Majesté vient de ruiner  
 pour faire réussir celle d'un autre.  
 Si elle croit contribuer au bon-  
 heur de quelqu'un, ce n'est point  
 à celui de ma famille, & le bien-  
 fait n'est que pour Anglesey, qui  
 doit en recueillir le fruit. Ce  
 discours & l'air de tristesse dont  
 je l'accompagnois, causerent tant  
 de surprise au Roi, que s'étant le-  
 vé à demi, il me pressa, en de-  
 meurant assis sur son lit, de lui  
 expliquer un mystère auquel il  
 m'assura qu'il ne comprenoit rien.  
 N'est-il pas vrai, continua-t-il,  
 que Mylord Tenermill a rompu  
 avec la fille de Fincer & n'est-il  
 pas parti pour commander son  
 Régiment? Je lui demandai alors  
 la permission d'entrer dans quel-  
 que détail sur nos événemens do-  
 mestiques, & reprenant tout ce  
 qui s'étoit passé depuis l'arrivée

de Fincer, je le suppliai de juger lui-même de la situation & des espérances de Tenermill. Anglesey, ajoutai-je, n'ignoroit pas son retour. Il l'a sçu de moi-même à ce moment, & notre malheur est qu'avec plus d'adresse que moi, il ait trouvé le moyen de se présenter ici le premier. Ma sincérité paroissoit jusques dans le ton que la douleur m'avoit fait prendre. Le Roi en fut si touché, qu'ayant fait rappeler Anglesey, il parut fort irrité contre lui, lorsqu'après l'avoir cherché inutilement, on vint lui apprendre qu'il avoit déjà quitté Saint-Germain. Il fit rappeler aussitôt le Gentilhomme qu'il avoit chargé de ses intérêts, mais l'ardent Anglesey l'avoit engagé sur le champ à partir avec lui; & le Roi surpris de leur empressement, fut réduit à lui dépêcher un Courrier, qui leur porta l'ordre de revenir incessamment sur leurs pas.

La bonté de ce Prince auroit suffi pour me consoler, si je n'a-

vois

vois co  
de mon  
qu'il y  
fement.  
tions qu  
je prév  
que j'av  
plus m  
quer pa  
lui allo  
il me se  
de lui f  
vengear  
Patrice.  
& j'en p  
les excu  
auroit  
Germai  
dres. I  
l'amitié  
en mém  
à l'impr  
à ce bon  
que je  
de ses a  
tant de  
détermi  
donner



vois considéré dans le mariage de mon frere, que les avantages qu'il y trouvoit pour son établissement. Mais dans les dispositions que je connoissois à Dilnick, je prévoyois que le seul moyen que j'avois de lui en inspirer de plus modérées, venant à manquer par les nouvelles vûes qu'on lui alloit donner pour sa nièce, il me seroit peut être impossible de lui faire perdre les desseins de vengeance qu'il méditoit contre Patrice. Je fis cet aveu au Roi, & j'en pris occasion de lui faire les excuses de ce frere chéri, qui auroit dû se trouver à Saint-Germain pour recevoir ses ordres. Les traits avantageux que l'amitié me fit choisir, pour louer en même tems son caractère, joint à l'impression qui restoit encore à ce bon Prince du récit touchant que je lui avois fait d'une partie de ses aventures, lui inspirèrent tant de bonté pour lui, qu'il se détermina sur le champ à lui en donner une marque fort extraor-

dinaire. J'approuve, me dit-il, la précaution que vous avez prise, de lui faire éviter la rencontre de Dilnick; mais je sçais des moyens plus sûrs pour le mettre à couvert de sa violence. C'est en premier lieu de prendre sur moi le soin de les réconcilier; je les ferai avertir tous deux de se rendre ici, & je leur ferai oublier leurs démêlés, en s'embrassant. Ensuite, pour leur ôter toute occasion de rallumer leur haine, je ferai partir votre frere pour l'Espagne, où j'ai quelques affaires secrètes à ménager; ainsi ce qui servira à sa sûreté, deviendra utile à mes intérêts & à sa fortune. J'embrassai les genoux d'un si excellent Roi, pour lui marquer l'ardeur de ma reconnoissance; mais en paroissant si sensible à sa bonté pour Patrice, je le suppliai encore de l'étendre jusqu'à Ternemill.

L'intention du Roi étoit sincère, & peut-être auroit-elle produit sur le champ quelqu'effet,

ses or  
plus  
les pr  
rendu  
Le C  
gnoit  
servir  
avoit  
à sa  
qui la  
écou  
ravi  
sion  
mettr  
couve  
der le  
nous  
glese  
de ce  
déliv  
clara  
d'env  
obsc  
lui in  
& to  
L'an  
ment  
de m

ses ordres eussent été remplis avec plus de diligence. Mais Anglesey les prévint par la sienne. Il s'étoit rendu directement chez Dilnick. Le Gentilhomme qui l'accompagnoit, intéressé peut-être à le servir par d'autres espérances, avoit donné un tour si séduisant à sa commission, que Dilnick à qui la nécessité seule avoit fait écouter nos propositions, fut ravi de trouver une si belle occasion de secouer le joug, & de mettre l'honneur de sa nièce à couvert, sans être obligé de garder le moindre ménagement pour nous. Il donna sa parole à d'Anglesey, & prenant aussi-tôt droit de ce nouvel engagement pour se délivrer de Tenermill, il lui déclara que par des vûes qu'il affecta d'envelopper dans des termes obscurs, il se trouvoit forcé de lui interdire l'entrée de sa maison, & tout accès auprès de sa nièce. L'amour, en affligeant mortellement Tenermill, lui inspira assez de modération pour contenir ses



plaintes ; je le trouvai chez le Comte de S... en arrivant de Saint-Germain. Il m'apprit ce qui le jettoit dans l'agitation où je le vis, mon récit l'augmenta ; mais il me restoit tant d'espérances dans la bonté du Roi, que mes consolations eurent la force de calmer son esprit.

Pendant ce tems-là, le même Courrier qui avoit été chargé de rappeler Anglesey & son guide, porta aussi à Dilnick un ordre de se rendre à Saint-Germain : c'étoit l'effet des promesses du Roi, qui s'occupoit sérieusement de l'intérêt de mes freres, & qui vouloit terminer tout à la fois les deux affaires que je lui avois communiquées. Dilnick, flatté de l'attention qu'on paroïssoit faire à lui, & la regardant comme la suite des sollicitations qu'il venoit de recevoir, partit avec tant d'empressement, qu'étant arrivé plus d'une heure avant les deux autres, il apprit de la bouche même du Roi, le changement que

que  
prem  
yant  
leque  
me r  
train  
nant  
le R  
de P  
par l'  
inutil  
tion  
servi  
comb  
n'avo  
rapp  
trage  
re da  
ne f  
que  
toier  
de d  
gne  
pour  
de s  
Roi  
fense  
douc

que ce Prince avoit fait à ses premiers ordres. Peut-être qu'ayant fait valoir le respect avec lequel il les avoit reçûs, la même raison l'auroit forcé de contraindre ses murmures, en apprenant qu'ils étoient changés; mais le Roi passant aussitôt à l'affaire de Patrice, & l'exhortant à finir par l'oubli une querelle qu'il étoit inutile de réveiller, cette mention du plus vif des chagrins lui servit comme de prétexte pour combattre ouvertement ce qu'il n'avoit d'abord osé réjetter. Il rappella avec chaleur tous les outrages qu'il avoit reçûs de son frere dans la personne de sa nièce, & ne se bornant pas à prétendre que ses projets de vengeance étoient justes, il eut la hardiesse de demander au Roi s'il étoit digne de sa bonté de lui proposer pour le mari de sa nièce, le frere de son plus mortel ennemi. Un Roi plus facile auroit pû s'en offenser, mais Jacques II. dont la douceur relevoit toutes ses autres

vertus, ne répondit à ce reproche que par des instances fondées sur les maximes de la Religion & sur la nécessité de la paix, pour l'intérêt même des deux familles. Ses instances furent si pressantes, qu'elles réduisirent Dilnick au silence, & c'étoit la plus grande victoire qu'il pût remporter sur ce cœur inflexible; car le fond de ses sentimens n'en fut pas plus adouci. Mais le Roi, porté à croire qu'il se soumettoit à ses ordres, ne pensa plus qu'à le confirmer dans cette disposition, par toutes les caresses qui étoient familières à ce grand Prince.

En sortant des appartemens, son malheur & le nôtre lui fit rencontrer Anglesey qui arrivoit avec son Garde. Il le prit à l'écart pour lui communiquer les intentions du Roi, mais il eut soin de le rassurer sur les siennes, & lui ayant renouvelé toutes ses promesses, il lui fit comprendre aisément que s'il en souhaitoit l'exécution, il ne devoit pas s'ex-

poser



poser à la vûe du Roi, qui le forceroit infailliblement d'y renoncer. Anglesey ne balança point à suivre ce conseil, ils prirent le parti de retourner ensemble à Paris, malgré l'ordre exprès que Dilnick avoit reçu du Roi, d'attendre l'arrivée de Patrice, qu'il vouloit lui faire embrasser. Sur la connoissance que j'avois donnée à ce Prince du lieu de sa retraite, il lui avoit dépêché un Courier, qui l'avoit déterminé à partir sur le champ. Mon frere étoit ainsi sur la route de Saint-Germain, tandis que Dilnick & Anglesey la reprenoient pour se rendre à Paris.

Leur rencontre se fit à peu de distance de la Ville. Si Patrice ne pût reconnoître Dilnick sans ressentir beaucoup d'émotion, la colère fut la seule passion qui s'empara de l'autre, lorsqu'il aperçût mon frere. Cependant la présence d'Anglesey arrêta ses premiers transports. Il se figura bien que ce n'étoit point à la vûe

d'un ami commun qu'il devoit en venir à la violence, & cette pensée le forçant de prendre un air calme, il se contenta de s'approcher de Patrice, & de lui expliquer en peu de mots, le dessein où il étoit de se venger. Cette déclaration fut faite avec tant de mesures, qu'Anglesey ne s'en étant point défié, mon frere trouva aussi facilement le moyen de déguiser sa réponse. Il promit de se rendre à Paris en quittant Saint-Germain, & de faire avertir aussi-tôt Dilnick de son arrivée. Ce qu'ils ajoûterent à ce court entretien ne regarda que le changement du voyage d'Allemagne, qu'Anglesey se plaignit de n'avoir pas sçu plutôt, & s'étant séparés avec les apparences ordinaires de l'amitié, ils continuerent leur route.

Le Roi parut extrêmement irrité contre Dilnick, lorsqu'ayant vu paroître mon frere, il eût fait chercher inutilement son ennemi. Le Gentilhomme qui avoit servi  
de

de gu  
moigr  
précip  
du c  
Angle  
témér  
l'avan  
bonté  
arden  
avoir  
nir le  
besoi  
en E  
sance  
se di  
digni  
Lord  
conn  
lui d  
ce.  
lui r  
cont  
mett  
fures  
mod  
max  
évit  
tati

de guide à Anglesey, rendit témoignage, non-seulement de la précipitation de son départ, mais du conseil qu'il avoit donné à Anglesey de le suivre. Cette témérité ne pouvoit tourner qu'à l'avantage de Patrice, aussi la bonté du Roi en parut-elle plus ardente en sa faveur. Après lui avoir fait l'honneur de l'entretenir longtems, il lui expliqua le besoin qu'il avoit de ses services en Espagne; & quoique la naissance, lui dit-il obligeamment, se distingue plus que toutes les dignités, il le revêtit du titre de Lord-Chambellan, pour faire connoître quelle part il vouloit lui donner désormais à sa confiance. Par rapport à Dilnick, il lui recommanda d'éviter la rencontre de ce furieux, en lui promettant de prendre d'autres mesures, pour lui inspirer plus de modération. Patrice, lié par les maximes ordinaires de l'honneur, évita de répondre à cette exhortation, dans la crainte de s'atti-



rer une défense absolue ; mais conservant au fond du cœur l'impression des menaces de Dilnick, il n'en étoit pas moins pressé du desir de se rendre à Paris, pour connoître promptement ce qu'elles pouvoient avoir de si terrible ; & son impatience fut si visible aux yeux du Roi, que ce Prince s'étant enfin désié de ce qui la causoit, prit le parti de lui donner, un Garde, qu'il chargea de le suivre incessamment jusqu'à son départ pour l'Espagne.

Cet obstacle ne l'empêcha point de prendre aussi-tôt le chemin de Paris, & ruinant ainsi toutes mes précautions, il se fit conduire directement chez Dilnick, avec lequel il eut un entretien fort animé ; ils tromperent la vigilance du Garde, en se servant de notre langue. Le résultat de cette chaleur fut que Dilnick se rendroit secretement sur la Frontiere d'Espagne, & qu'il y attendroit mon frere. Outre la nécessité que le Garde lui imposoit de  
se

se contraindre, Patrice n'oublioit pas ce qui lui restoit à craindre en France de son premier duel, & dans quel embarras il ne pouvoit manquer de se jeter par un nouveau démêlé avec la Justice. Mais si ce fût la prudence qui le fit penser lui-même à remettre la satisfaction de Dilnick en Espagne; la même raison portoit celui ci à souhaiter de se battre en France. L'état où sa nièce étoit encore, ne lui permettoit pas de s'éloigner d'elle, Il s'étoit proposé de la faire partir dans une Litieré sous la conduite d'Anglesey, & de finir son différend le même jour avec mon frere. Si le sort des armes se déclaroit pour lui, il comptoit de gagner aussi-tôt la Mer. Quoiqu'il fût revenu de Saint-Germain avec ce projet, il s'étoit laissé engager par la présence du Garde, & par le desir même de Patrice, à changer de sentiment.

Cependant, lorsqu'étant demeuré seul, il eut fait de nouvelles réflexions sur le péril où il abandonnoit sa nièce, & sur tous les retardemens auxquels il s'exposoit, son premier dessein lui revint si fortement à l'esprit, qu'il résolut de passer sur les considérations qui l'avoient arrêté. Ce furieux projet ne pouvoit se présenter qu'à lui; car le Garde ne quittant pas un moment mon frere, un autre auroit craint d'avoir un ennemi de plus à combattre, ou du moins de se voir pris & arrêté lorsqu'il entreprendroit d'attaquer Patrice. Rien ne fut capable de l'effrayer; s'étant ouvert seulement à l'infidèle Anglesey, il ne refusa pas l'offre qu'il lui fit d'entrer dans sa querelle; c'est-à-dire, qu'Anglesey sacrifiant à l'amour tous les droits de la reconnoissance & de l'amitié, se chargea d'attaquer le Garde, pour le mettre dans la nécessité de songer à sa propre défense. Ainsi par la plus téméraire réso-

lu.



lution du monde, ils résolurent ensemble de chercher sur le champ leurs ennemis, & de les joindre, s'il étoit possible, à la sortie de Paris, sur le chemin de la Terre du Comte de S..., où ils ne doutèrent pas que Patrice ne se hâtât de retourner.

Il leur fut facile en effet de s'assurer qu'il étoit chez le Comte de S... & de faire observer son départ. Ils le suivirent avec tant de précaution, qu'ayant choisi, sur la route, le lieu qui leur parut le plus propre à leur dessein, ils eurent toute la facilité qu'ils désiroient pour aborder sa chaise. Le Garde étant à cheval, Anglesey le prit à part, tandis que Dilnick pressa mon frere de descendre. La surprise qu'il eut de se voir attaqué contre la foi d'une convention si récente, ne l'empêcha pas de penser de bonne grace à se défendre. Le combat fut long & animé. Enfin le téméraire Dilnick y trouva son châtiment. Il fut percé d'un coup  
mor-

mortel, après en avoir reçu un plus léger, qui n'avoit fait qu'irriter sa fureur. Anglesey l'ayant vû tomber sans vie, abandonna le Garde avec lequel il s'étoit moins battu qu'amusé. Il fit quelques excuses à mon frere, qui l'écouta peu, & qui lui conseilla de se mettre à couvert aussitôt par la fuite.

Il n'y avoit point d'autre parti à prendre pour Patrice & pour son Garde, que de retourner directement à Saint-Germain, pour rendre compte au Roi d'un malheur qu'ils n'avoient pas été libres d'éviter. Patrice fit mettre le corps de Dilnick dans sa Chaise, & prit le Cheval d'un de ses gens, à qui il donna ordre de retourner à Paris derriere la Chaise, & de se rendre chez le Comte de S... où il m'avoit laissé. La commission dont il le chargea pour moi, fut de m'apprendre sa triste aventure, & de me laisser le soin de délibérer sur la sépulture du cadavre qu'il m'envoyoit.

J'étois

étois avec le Comte & Mylord  
 Tenermill, lorsque ce lugubre  
 présent m'arriva. L'attention  
 qu'on avoit eue de fermer les  
 rideaux de la Chaife éloigna les  
 soupçons des Domestiques du  
 Comte, & le Laquais de Patrice  
 eut assez de discrétion pour ne  
 s'ouvrir qu'à moi des ordres de  
 son Maître. J'adorai les dispo-  
 sitions de la Providence, qui ne  
 me laissoit pas un moment pour  
 respirer après tant d'agitations;  
 & ne croyant point qu'il y eût  
 d'autre parti à choisir, que de  
 faire enterrer secretement Dil-  
 nick, je le fis conduire aux Sai-  
 sons où je me proposois d'aller  
 prendre bientôt ce soin moi mé-  
 me.

Mais étant retourné vers le  
 Comte & Tenermill, je ne remis  
 pas plus loin à leur expliquer ce  
 que je venois d'apprendre. Si le  
 cœur d'un honnête homme pou-  
 voit ressentir quelque joie de  
 l'infortune d'autrui, lorsqu'elle  
 peut tourner à son avantage,

j'au-



j'aurois soupçonné Tenermill de ne pas m'entendre sans quelque retour de complaisance sur ses propres intérêts. Aussi prévint-il ce soupçon par sa réponse. Je plains le malheureux Dilnick, me dit-il, & j'écarte même tous les souvenirs qui pourroient me faire apprendre sa mort avec d'autres sentimens. Cependant, ajouta-t-il, vous ne lerez pas surpris que n'ayant plus à redouter que la concurrence d'Anglesey, je reprenne toutes mes espérances, & que je retourne dès ce moment chez Sara. Je l'arrêtai. Vous ne faites point attention, lui dis-je à mille difficultés qui doivent vous rendre moins ardent. Celle que je crains du malheur même de son oncle, qui peut devenir un nouvel obstacle à vos vûes, n'est pas peut être la plus forte. Mais qu'allez-vous dire à Sara, & comment espérez-vous lui déguiser un nouvel accident, qu'elle ne peut apprendre sans plus d'une sorte de dangers. Nous ignorons,  
con-

continuai-je, si elle est informée de la mort de son pere, & des dernières résolutions de Patrice; ou, s'il est vraisemblable que Dillnick n'aura pû lui cacher longtems ses malheurs, nous sommes encore plus incertains de l'effet qu'ils ont produits sur elle. Irez-vous lui porter au hazard une nouvelle capable de l'accabler, & lui parler de mariage ou d'amour, lorsqu'elle n'est peut être occupée que de l'horreur de son sort? Après l'avoir prévenu par ces réflexions, je lui proposai de m'abandonner la conduite d'une entreprise qui demandoit un esprit moins agité que le sien, & je le fis consentir à demeurer avec le Comte, tandis que j'irois m'informer de l'état & pressentir les dispositions de la malheureuse Sara.

Ce n'étoit ni de la hardiesse ni du courage qui m'étoient nécessaires dans cette entreprise, mais je sentois le besoin que j'avois de beaucoup de précaution & d'a.

d'adresse. Jacin, qui me suivoit, ne me parut pas propre aux découvertes par lesquelles je voulois commencer. Il me falloit un espion qui ne fût pas connu des Domestiques, & qui pût me servir sans faire soupçonner mon dessein. Je pris conseil du Comte, qui m'offrit les services d'un ami discret & fidèle dont il avoit employé les talens dans son intrigue avec ma sœur. L'ayant fait avertir sur le champ de nous joindre chez lui, nous l'instruisîmes des circonstances qu'il ne devoit pas ignorer, & nous lui déclarâmes tout ce que nous désirions d'apprendre par ses soins. Il prit le même déguisement sous lequel il m'étoit venu chercher autrefois de la part du Comte, pour me conduire aux Chartreux, & ne l'ayant point reconnu d'abord, je me remis avec étonnement son air & sa figure aussi tôt qu'il eut changé d'habits.

Je le suivis jusqu'à quelque distance de la maison de Sara, & le



le tems que je passai à l'attendre fut occupé par mes tristes réflexions. Elles ne m'empêchoient point d'avoir les yeux sur la porte de Sara. J'y vis entrer une Chaise à Porteurs, qui ne fut pas long-tems sans en sortir. Comme j'avois remarqué qu'elle étoit vide en entrant, j'observai aussi facilement qu'elle ne l'étoit pas en sortant. Mais ma curiosité n'auroit pas été plus loin, si je n'eusse apperçû l'ami du Comte qui sortoit aussi pour la suivre. Ses yeux me découvrirent dans la retraite que j'avois choisie, & je conçus, au signe empresse qu'il me fit de la main, que malgré l'impatience qu'il avoit de me parler, il étoit obligé, par un motif encore plus pressant, de ne pas abandonner la Chaise. Je ne balançai point à le joindre. Ah! me dit-il, en continuant de marcher avec moi, vous imagineriez-vous jamais qui je conduis, & où je vais? C'est Sara qui est dans cette Chaise; c'est elle-même,

me, qui sur les explications que j'ai eues avec elle, a souhaité d'être menée chez le Comte, & refuse de retourner en Irlande avec Anglesey, pour vous demander un azyle dans le sein de votre famille.

S'il ne pouvoit rien m'arriver de plus agréable, rien n'étoit capable aussi de me causer tant de surprise. Je priai cet heureux Négociateur de m'apprendre, en marchant, par quel art il avoit scû faire en un instant ce que je n'aurois osé me promettre de tous mes efforts & de tous mes soins: Il me dit que s'étant présenté à la porte de Sara, sous prétexte de lui offrir ses services pour l'Irlande, il y avoit été reçu d'autant plus facilement qu'on y dispoit tout pour entreprendre le même voyage. Cet éclaircissement qu'il avoit reçu des Domestiques l'avoit d'abord embarrassé; mais n'en étant devenu que plus ardent à faire réussir sa commission, il avoit feint à tout hazard que c'étoit

toit de la part d'Anglesey qu'il étoit venu; & que devant partir avant Sara, les services qu'il pouvoit lui rendre regardoient l'embarquement, sur lequel Anglesey l'avoit chargé de la consulter. Il s'exposoit à passer pour un imposteur, si Anglesey s'étoit malheureusement trouvé chez elle, mais avec les raisons qu'il avoit de le croire éloigné, & n'osant employer le nom de Dilnick, parce qu'il étoit encore incertain si l'on étoit informé de son malheur, il ne lui étoit rien venu de plus spécieux à faire valoir, que l'autorité d'un homme dont il supposoit avec raison que les influences avoient beaucoup de part au mouvement qu'il voyoit dans la maison. Quoiqu'il en soit, il se trouva, par un bonheur extrême, qu'Anglesey n'avoit point eu effectivement la hardiesse de reparoitre. En rentrant à Paris, il avoit pris le parti d'écrire à Sara, & de lui faire le récit d'une aventure imaginaire, qui avoit  
forcé



forcé Dilnick de prendre sur le champ la Poste, & qui l'obligeoit lui-même de gagner promptement la Mer. Mais comme ils avoient déclaré tous deux, avant que d'aller combattre, qu'il falloit retourner en Irlande, & que les préparatifs du départ n'étoient pas difficiles pour des Etrangers qui avoient fait si peu de séjour à Paris; Anglesey avoit grossi plus que jamais dans sa lettre la nécessité dont il étoit pour Sara & pour ses gens, de ne pas demeurer plus long-tems à Paris. Il lui avoit fait craindre la moitié du péril dont il supposoit que son oncle étoit menacé, & lui ayant envoyé un homme de confiance qu'il avoit chargé de la disposer au voyage suivant les premières mesures de Dilnick, il avoit compté qu'elle se détermineroit sur sa parole à suivre un conseil si pressant. On pénètre aisément d'ailleurs le principal motif qui le faisoit agir. Cédant avec raison aux vives allarmes qui lui restojent de

de son attentat, il se voyoit forcé pour l'intérêt de sa vie à ne pas perdre un moment pour s'éloigner; & plein d'une espérance à laquelle il lui étoit fort dur de renoncer, il vouloit entraîner Sara après lui, pour tirer tout l'avantage qu'il pourroit de ce que Dilnick avoit fait en sa faveur, avant qu'elle pût apprendre sa mort.

L'ami du Comte ayant obtenu la liberté de la voir, la trouva dans l'agitation où cette nouvelle venoit de la jeter. Elle y avoit été préparée par les mesures que Dilnick avoit prises pour son départ, & par l'ordre qu'il lui avoit donné de recevoir Anglesey comme un homme qui devoit être son époux. Mais ces deux propositions n'ayant pû lui causer d'abord qu'un mortel chagrin, tout ce qui pouvoit en précipiter l'effet, n'étoit propre qu'à augmenter son trouble. Cependant, avec la soumission d'une malheureuse victime qui ne connoit

noït aucun moyen de se tirer de la dépendance, elle avoit communiqué la lettre d'Anglesey à ses Domestiques, & n'ayant point la force de déclarer ses desirs, elle leur voyoit faire les préparatifs du départ, la larme à l'œil, & le désespoir dans le cœur. La mort de son pere, la séparation absolue de Patrice, tout ce que nous avons cherché à lui déguiser avec tant de soin, n'étoient plus des coups qu'elle fut encore à recevoir. Le bouillant Dilnick s'étoit servi de toutes ces connoissances pour lui faire gouter plus facilement ses nouvelles propositions, & comptant pour rien de lui percer le cœur par les traits les plus douloureux, il avoit expliqué la consternation qui avoit arrêté jusqu'au cours de ses larmes, comme une marque du changement qu'il désiroit d'elle. Ainsi voyant entrer l'ami du Comte, qui lui fut annoncé pour un Messager d'Anglesey & de Dilnick, elle s'attendoit qu'aux



qu'aux premiers mots, il alloit lui déclarer qu'il falloit partir, & qu'il étoit envoyé pour lui servir de guide. J'ignore si elle eût pris le parti de la soumission; mais à peine eut-elle entendu qu'il étoit chez elle de ma part, & de celle du Comte & de la Comtesse de S. . . ., qu'ouvrant son cœur à l'espérance, elle se leva sur son lit avec autant de légéreté que s'il ne lui fût resté aucun sentiment de sa blessure; & s'apercevant par les détours qu'il prenoit pour s'expliquer, qu'il croyoit risquer quelque chose à parler ouvertement, elle l'interrompit avec ardeur, pour le conjurer de lui apprendre en deux mots, s'il lui restoit quelque fond à faire sur mon amitié & sur celle du Comte & de la Comtesse. L'assurance qu'elle en reçût aussi-tôt, parut lui rendre autant de vigueur que de joie. Elle ne lui permit point d'achever. Je suis au moment, lui dit-elle, de me voir forcée de quit-

ter Paris, & peut-être d'accepter pour mari un homme que je déteste. L'unique voie qui me soit ouverte, pour me sauver de la tyrannie de mon oncle, est de chercher un azyle dans la générosité & l'amitié de Madame la Comtesse de S. . . Allez sur le champ lui demander pour moi cette faveur. Lui qui jugea sur nos propres desirs, que nous n'avions rien à espérer de plus heureux, prit hardiment sur foi de se rendre garant de nos dispositions; & flatté peut-être de l'opinion qu'il alloit nous donner de son adresse en reparoissant si-tôt avec de si bons témoignages du succès de sa commission, il avoit fait appeller des Porteurs, dont il avoit pressé Sara de se servir au même moment. Les ordres qu'elle laissa chez elle ne furent pas moins de continuer les préparatifs de son départ; mais comme ils ne consistoient qu'à plier bagage & à remplir ses malles, ce soin pouvoit servir également

ment au deſſein qu'elle prenoit de les faire transporter chez le Comte.

Ainsi ſans avoir exécuté ſa principale commiſſion, notre ami venoit de rendre en effet à Tenermill & à Sara un ſervice beaucoup plus important que je n'aurois oſé le ſouhaiter. Mais il nous reſtoit la difficulté toute entière d'apprendre d'elle ce qu'elle penſoit de la démarche irréparable de Patrice, & comment elle étoit diſpoſée pour Tenermill. Je m'applaudis de la ſçavoir déjà informée de ce qui m'auroit été le plus difficile à lui communiquer; car avec les ſujets de plainte qu'elle avoit contre Dilnick, je ne regardois point la nouvelle de ſa mort comme une ouverture dangereuſe pour elle, ou du moins je n'en craignois pas un renouvellement de douleur qui pût ajoûter quelque choſe à celle qu'elle avoit reſſentie de la mort de ſon pere & de la dernière réſolution de Patrice. Nous



arrivâmes chez le Comte de S... au milieu de ces réflexions. Sa surprise fut extrême de m'apercevoir si près de sa Chaise; mais celle de Tenermill fut encore plus grande de se la voir comme apporter jusqu'à lui dans l'appartement. Quoiqu'il eût sa maison particulière à Paris, s'y trouvant sans Domestiques & sans Equipage, parce qu'il avoit laissé tous ses gens à Dunkerque, il n'avoit pas pris d'autre logement que celle du Comte.

Sara étoit trop foible encore pour se soutenir long-tems hors du lit. Elle accepta celui qui lui fut offert aussi tôt par la Comtesse. Nous eûmes la discrétion, dans ce premier moment, de ne laisser rien échapper qui pût lui rappeler ses douleurs, & pénétrant elle même nos vûes, elle ne pensa qu'à nous marquer de la reconnoissance pour le service qu'elle nous trouvoit si portés à lui rendre. Mais aussi-tôt qu'elle se fut retirée dans l'appartement  
que

que ma sœur fit disposer pour la recevoir, elle me fit prier d'y passer seul. Les larmes que je lui vis répandre, & qui lui ôtèrent pendant quelques momens la force de parler, me marquoient la violence qu'elle s'étoit faite pour les retenir. Hélas! me dit-elle, après s'être soulagée par quelques soupirs, connoissez-vous quelqu'un dont le sort ressemble au mien? Je me trouve étrangère dans une famille où je devrois tenir le même rang, que celui qui a la générosité de m'y accorder un azile. Je ne dois qu'à l'amitié, & peut-être à la compassion, ce que j'obtiendrois par mes propres droits, s'ils n'étoient cruellement usurpés. Il ne me reste plus d'autre prétention à la vie & au repos que celle qu'on voudra me laisser par faveur, & quand la haine du sort & la dureté des hommes cesseroient de m'accabler par de nouveaux coups, ce qui me restera toujours de douleur & d'amertume au fond

du cœur, suffira pour me rendre la plus infortunée de toutes les personnes de mon sexe.

Elle s'arrêta, comme noyée dans ses pleurs, & plus étouffée encore par la multitude de ses tristes réflexions, que par l'abondance de ses soupirs. Un spectacle si touchant m'attendrissoit moi-même jusqu'aux larmes, & je me servis plus d'une fois de mon mouchoir pour les essuyer. Enfin, reprenant la parole d'une voix foible & tremblante, j'ai perdu mon pere, continua t-elle; j'ai perdu mon mari; le ressentiment de me trouver si peu d'obéissance, va me faire perdre l'estime & l'affection de mon oncle; j'ai tout perdu: Il ne me reste plus mon cher Doyen, qu'à vous demander votre secours pour m'aider à mourir. Hélas! attendez, reprit-elle, en me voyant ouvrir la bouche pour adoucir, ces noires idées par quelques mots de consolation, souffrez que j'acheve, & remettez vos

ex.



exhortations & vos conseils, après que je vous aurai fait connoître tous mes sentimens. Vous ne devez pas douter, recommença-t-elle, qu'en me retirant chez vous pour éviter les persécutions de mon oncle en faveur d'Anglesey, je n'aye fait réflexion que c'étoit m'exposer de même à celle de Mylord Tenermill: & combien vont elles peut-être augmenter, lorsqu'elles lui paroîtront justifiées par la perte absolue de mes espérances? Mais je vous déclare ici ce qu'il lui sera plus doux d'apprendre de vous que de moi. J'annonce ma haine à qui m'osera prononcer le mot d'amour, & cette disposition sera infailliblement celle de toute ma vie. Cependant comme je n'ai que le sentiment de mes douleurs à lui opposer, & qu'après avoir perdu le seul bien qui pouvoit me rendre heureuse, je ne refuserois pas mon bonheur de lui, si j'étois capable d'en désirer un autre; je ne pense ni à le fuir ni à rejeter

ses soins. Je pense même à lui donner une marque de reconnoissance à laquelle il s'attend peu. Je sçais qu'il n'est pas riche. Mon bien m'est inutile, aussi long-tems que le Comte & son épouse conserveront les sentimens qu'ils ont pour moi. Qu'il en jouisse, jusqu'à ce que la mort m'ait délivré de mes peines, ou qu'un changement que je ne prévois point, m'ait donné du goût pour d'autres plaisirs que la tristesse & les larmes. La seule condition que je lui impose est de ne me parler jamais, ni de mariage, ni d'amour.

Une déclaration si formelle, m'ôta jusqu'à l'envie de combattre ses sentimens. Mais rejettant, au nom de Tenermill, l'offre qu'elle lui faisoit d'user de son bien, je la priai de nous croire aussi capables qu'elle-même, d'un sentiment généreux, & de ne soupçonner aucune vûe d'intérêt dans nos services. Mon frere, lui dis-je, aspire au bonheur de  
vous

vous plaire. Il ſçaura retrancher de ſes ſoins mêmes tout ce qui pourroit l'éloigner de ce but, & je le trouve aſſez heureux que vous conſentiez à les ſouffrir. Il me paroifſoit au fond que cette préſence qu'elle lui donnoit ſur Angleſey étoit flatteuſe pour lui, & loin d'en juger autrement, il me confeſſa, en apprenant de moi ce que je viens de raconter, qu'il en tiroit un augure fort doux pour le ſuccès de ſa tendreſſe. Cependant, ſur quelques avis qu'il reçut de Dunkerque, il fut obligé de partir le lendemain pour rejoindre l'Eſcadre. La douleur qu'il eut de s'éloigner de Sara, & les inſtances avec leſquelles il me recommanda de cultiver les ſemences de bontés qu'elle avoit marquées pour lui, furent peut-être les plus tendres ſentimens qui euſſent jamais agité ſon cœur.

Angleſey, impatient de la lenteur qu'il attribuoit à la fille de Fincer lui écrivit, plus d'une

D 6

fois



fois pour la presser de se rendre à Calais. Il continuoit d'employer le nom & de faire valoir les volontés de son oncle, qu'il supposoit au-delà de la Mer, & demeuré à Douvres pour l'attendre. Enfin n'ayant pû manquer d'apprendre, par les lettres de l'Agent qu'il avoit laissé à Paris, la résolution qu'elle avoit prise de se retirer dans ma famille, & concluant tout à la fois qu'elle n'ignoroit plus la mort de Dilnick, & qu'elle se rendroit à la passion de Tenermill, il prit le parti de rappeler ses sœurs, & de s'embarquer pour l'Irlande avec elles. J'avois ouvert toutes ses lettres, par l'ordre de Sara même, qui avoit voulu s'épargner cette fatigue: J'avois trouvé dans la dernière, qu'il lui parloit ouvertement de l'infortune de Dilnick, dans la supposition que cette connoissance qu'elle pouvoit avoir reçue d'un autre que de lui, étoit la cause qui l'empêchoit de partir & de suivre les

VO-

volontés de son oncle; cette occasion me parut si naturelle pour l'informer en effet de sa perte, que je me fis un devoir de la saisir, sans autre précaution que de joindre à mon récit les consolations ordinaires de la Religion. J'avois à faire à un cœur si exercé par la douleur, qu'une nouvelle disgrâce n'y pouvoit guères ajoûter d'amertume. Mais le fruit que je tirai du parti que j'avois pris, fut de serrer les liens qui l'attachoient à ma famille, en lui donnant lieu de penser qu'il ne restoit presque rien dans le monde qui lui appartint de si près. Elle me tendit la main, en me communiquant cette réflexion, & elle me conjura de lui tenir lieu du pere & de l'oncle qu'elle avoit perdu.

J'avois rendu dès le premier jour les devoirs de la sépulture à Dilnick, & dans l'impatience d'apprendre des nouvelles de Patrice, j'avois dépêché mon Valet à la Terre du Comte de

S...

S . . . pour l'attendre à son retour. Il m'avoit rapporté le lendemain un détail qui m'avoit flatté par diverses raisons. Le Roi avoit approuvé la vigoureuse défense de mon frere, & s'étoit chargé d'en arrêter toutes les suites. Cependant ayant conçu qu'une rencontre de cette nature pouvoit attirer sur lui l'attention de la Justice, & faire rappeler d'anciens souvenirs qui l'exposeroient toujours à quelque danger, il lui avoit donné ordre de partir deux jours après pour l'Espagne, & ses instructions avoient été dressées sur le champ. Ainsi rien ne le rappelant plus à Saint-Germain, il avoit pris le dernier congé du Roi. Tout ce qui pouvoit l'arrêter étoit la bienfaisance qui l'obligeoit de nous venir faire ses adieux à Paris; mais il avoit senti lui-même que d'autres raisons devoient l'empêcher d'y paroître, & il s'étoit servi de l'occasion de Jacin, pour nous faire agréer ses excuses. Sa commission  
de-



devoit durer si-peu, qu'il comptoit de revenir en France dans l'espace de quatre mois, & son dessein n'étoit pas même de se faire accompagner de sa femme.

Il auroit été si fâcheux qu'il fût venu chez le Comte, sans sçavoir ce qu'il y devoit trouver, que je ne pus trop m'applaudir d'un récit qui me délivroit de cette inquiétude. D'ailleurs il me sembla que dans les scrupules qui me restoit toujours sur son mariage, si les circonstances de son départ ne me permettoient pas de lui proposer les réparations que je croyois nécessaires pour le mettre à couvert de reproche, son absence diminueroit du moins ce qu'il y avoit de criminel à mes yeux dans un commerce que je ne pouvois m'accoutumer à traiter de légitime. Je me flattois encore que cet intervalle me donneroit le tems de tirer de Sara Fincer un consentement aussi formel que je le desirois. Quoiqu'il dût lui coûter  
peu

peu après la maniere dont elle s'étoit expliquée avec moi sur la perte de ses espérances, il m'avoit semblé néanmoins que ses regrets étoient encore trop vifs pour lui permettre de consentir ouvertement au bonheur de sa Rivale, & j'espérois du tems ce que la crainte d'irriter ses peines, m'avoit forcé de retarder.

Ayant communiqué le rapport de Jacin au Comte de S... & à Tenermill, qui se dispoit lui-même à partir pour Dunkerque, j'eus la satisfaction de les voir entrer dans mes vûes. Nous nous bornâmes à faire retourner mon Valet vers Patrice, pour lui marquer les regrets que nous avions de ne pouvoir l'embrasser avant son départ, & les raisons qui nous retenoient à Paris. C'étoit l'avertir en même tems que sa femme devoit renoncer, pendant son absence, à venir chez le Comte. Il partit en effet le jour suivant, & la dernière lettre d'Anglesey étant arrivée peu de jours après,

je

je me crus de toutes parts assez libre pour espérer un peu de tranquillité après tant d'orages & d'agitations.

Je me figurai du moins que tous mes devoirs alloient être bornés au soin de consoler Sara-Fincer, & à quelques voyages de Saint-Germain, dont je ne pouvois me dispenser par intervalles, pour me rendre aux devoirs de ma nouvelle condition. Il n'en falloit pas oublier un autre, qui étoit d'écrire en Irlande pour la résignation de mon Bénéfice. Mon Vicaire avoit si bien mérité cette faveur par la constance & l'ardeur de ses services, que je ne cherchai pas plus loin mon successeur. Je fus excité néanmoins par le conseil de diverses personnes à ne me pas hâter de faire cette démarche, & les raisons qu'ils m'en apportoient, auroient fait quelque impression sur moi, si je les eusse trouvées plus conformes à mes principes. Ils me représentoient que dans l'in-

cer-



certitude des affaires du Roi, la prudence ne devoit pas me faire regarder le titre & la Pension qu'il m'avoit accordés comme un établissement fort solide, & que s'il venoit à manquer, je regretteroïis peut être amèrement de m'être privé de la seule retraite, où je pussè m'attribuer de véritables droits. Je sentoïis la sagesse de cette réflexion, mais après avoir accepté les bienfaits du Roi, je ne me croyois plus libre de partager mes soins. La Religion & la charité ont des règles si étroites que je tremblois de m'en être écarté par une si longue absence de Killérine. Ce que je devois à mon Troupeau ne pouvoit plus s'accorder avec les engagements que j'avois pris à la Cour. Enfin de quelque manière que les affaires du Roi pussent tourner, n'étois-je pas assez sûr de l'amitié du Comte & de la Comtesse de S. . . pour regarder leur maison comme un asile agréable, dont je ne devois pas craindre qu'ils me  
fer.

fermâssent jamais l'entrée ? Si je fus combattu par quelque désir, ce fut par celui de faire le voyage d'Irlande, pour remettre moi-même à mon Vicaire le précieux fardeau dont je pensois à me décharger. Je prévoyois que le Roi m'engageroit tôt ou tard à passer la mer, pour faire transporter en France le Trésor de Linch : ses discours m'avoient fait juger qu'il en auroit reçu volontiers la proposition ; & deux motifs de cette importance avoient sans doute assez de force pour m'ébranler. Mais lorsque mon affection pour ma famille étoit la principale raison qui m'arrêtoit en France, je la regardai comme un autre devoir qui demandoit mes soins tout entiers. Sara ne pouvoit se passer de ma présence, & le mariage de Patrice me laissoit tant de scrupules qu'il ne me permettoit pas de m'éloigner volontairement avant que de m'en être délivré. Ainsi je pris le parti de résigner mon Bénéfice par la voie des Lettres.

&c.

& d'attendre les ordres Roi pour le Trésor de Mylord Linch.

Ma vie n'auroit rien eu de désagréable pendant l'absence de Patrice, si elle eut ressemblé long tems à celle que je menai l'espace d'environ huit jours. Tout le tems que je ne passai point à Saint-Germain fut employé avec une douceur extrême, où à consoler Sara-Fincer, ou à jouir d'une société pleine de charmes dans l'entretien du Comte & de la Comtesse, ou à l'étude du Cabinet; occupations dont je ne me ferois jamais laissé. Mais lorsque je pensois le moins à l'Épouse de Patrice, qui avoit pris le nom de Mylady. . . je reçus avis de Jacin qu'il l'avoit rencontrée à Paris dans un équipage brillant, & qu'ayant eu la curiosité de la suivre, il avoit sçu de ses Domestiques qu'elle y avoit louée une fort belle maison. J'admirai qu'elle se fût lassée si-tôt de la solitude. Cependant n'osant croire encore qu'elle eut pris le

parti



parti de la quitter sans la participation de mon frere, je chargeai mon valet d'approfondir mieux sa situation & sa conduite.

Jacin m'assura, deux jours après, que si elle étoit sensible à quelque chose, il paroïssoit peu que ce fut à l'absence de son Mari; ou que si cette pensée, ajouta-t-il malicieusement, faisoit le tourment de son cœur, elle n'épargnoit rien pour l'adoucir par toutes les consolations qu'elle pouvoit se procurer à Paris. Elle se livroit à tous les plaisirs dont on lui offroit l'occasion. Le Jeu, les Fêtes, les assemblées brillantes partageoient pour elle toutes les heures du jour. Celles de la nuit étoient occupées ou à donner chez elle des soupers qui duroient jusqu'au jour, ou à faire l'ornement de la Table des autres, & à recevoir les flateries qu'on lui adressoit sur son enjouement & sa beauté. Je découvrois aisément par ce détail que Jacin étoit mal disposé pour elle, & qu'il pre-

prenoit plaisir à me représenter sous d'odieuses couleurs, des circonstances qui pouvoient être plus simples & plus innocentes. Son inclination avoit toujours panché pour Sara. Il la voyoit gémissante & comme accablée sous le poids de ses malheurs, tandis que sa Rivale étoit triomphante & adorée. C'en étoit assez pour me rendre le tour de son récit suspect. Cependant je ne pouvois m'imaginer qu'il eut la hardiesse d'altérer la vérité, pour satisfaire ses préventions, & je résolus du moins d'approfondir des faits dont je ne dissimulerai point que je fus vivement blessé.

Je n'avois jamais étudié avec assez de soin le caractère de Mademoiselle de L . . . pour me flater de l'avoir pénétré. L'occasion que j'avois eue de la voir familièrement en Irlande, ne m'avoit conduit qu'à juger de la vivacité de son esprit & de la tendresse de son cœur, par la sensibilité que je lui avois vûe pour  
tout

tout ce qui étoit capable de l'affliger. Mais cette disposition est si commune aux femmes, que je n'en étois pas plus sûr de les principes. Je sçavois qu'elle avoit été élevée avec beaucoup de contrainte. Ses louanges, que j'avois entendu répéter si souvent par mon frere, ne m'avoient pas surpris dans la bouche d'un Amant. Il pouvoit être vrai qu'avec les deux qualités, que je viens de lui attribuer, elle avoit tiré de son éducation de la sagesse & de la modestie. Elle pouvoit même avoir reçu de la nature autant de droiture & de bonté que de charmes; mais Patrice même ne l'avoit jamais vûe dans aucune de ces circonstances où la conduite décide du fond des sentimens.

Seroit-il possible, disois-je dans mes premières réflexions, qu'elle eut regardé deux mois de solitude comme une situatiton dure, qui lui rend les amusemens de Paris nécessaires, si elle avoit le cœur



cœur aussi rempli d'amour qu'elle l'a persuadé à mon frere? Ou s'il est vrai que sa tendresse ait été sincère, a-t-elle l'esprit si léger & l'imagination si foible qu'elle ne trouve point de ressource dans elle-même ni dans le souvenir de ce qu'elle aime, pour se défendre contre l'ennui? Je ne la soupçonnois de rien qui blessât le devoir, & connoissant Patrice, je m'affligeois seulement de ne pas trouver dans la Compagne de sa vie, ce que je connoissois de plus propre à lui plaire.

Je communiquai au Comte & à la Comtesse de S . . . le chagrin que je ressentois de cette conduite. Ils écartèrent mes soupçons par divers raisonnemens, & je trouvai même dans ceux du Comte, plus d'étude, & de soin que mes plaintes ne m'en avoient paru mériter. Il me remit devant les yeux toutes les raisons qui sembloient me devoir garantir de la tendresse & de la fidélité de  
Ma-

Mademoiselle de L . . . pour mon frere ; & ne la croyant point capable , me dit-il , de perdre si-tôt le souvenir d'un homme qui l'adoroit , il m'exhortoit à me rassurer sur le fond de ses sentimens. Il me resta une vive impression de cette manière de la défendre ; j'attendis que je fusse seul avec lui. Vous ne m'avez pas parlé , lui dis-je , avec toute l'ouverture que j'attendois de votre amitié. Ce reproche le fit convenir qu'il m'avoit déguisé une partie de ses réflexions , & s'excusant sur la crainte qu'il avoit eue de s'emporter à quelque jugement téméraire , il me confessa que les doutes que j'avois sur le caractère de Mademoiselle de L . . . n'étoient pas un sentiment nouveau pour lui. Ce n'est pas la curiosité , continuait-il , qui m'a fait observer ses inclinations. Je l'ai vûe passionnée pour notre cher Patrice , & j'étois charmé des témoignages mutuels de leur tendresse. Mais

l'occasion que j'ai eue de la voir familièrement dans le long séjour qu'elle a fait aux Saisons, m'a fait appercevoir ce que je ne cherchois pas à découvrir. Elle est imprudente & voluptueuse. Ces deux défauts sont assez heureusement déguifés par l'air de modestie qu'elle doit à l'éducation; cependant la force du naturel m'a paru l'emporter dans mille circonstances, & je ne vous le dirois pas si librement, si je n'en jugeois que sur la première. Je lui connois des goûts de mollesse, qui m'ont surpris dans une fille a qui je n'ai supposé aucune connoissance des plaisirs de l'amour. La Comtesse, qui vous a parue si réservée en vous parlant d'elle, a fait les mêmes observations, & nous avons quelquefois admiré ensemble la prévention de Patrice, qui lui a toujours fermé les yeux sur mille choses qui ne pouvoient flatter même un Amant.

A la vérité, reprit le Comte, soit qu'il n'y eut que de l'innocence



cence dans les idées de Mademoiselle de L. . . soit que ma présence continuelle & celle de la Comtesse, ait eu la force de lui servir de frein, elle s'est soutenue constamment dans les bornes de la sagesse; & lorsqu'après son mariage elle a pris le parti de se retirer aux Angloises, j'ai loué une résolution qui sembloit prouver l'injustice & la témérité de mes remarques. Mais ce que j'apprens de vous aujourd'hui me paroît si opposé à toutes sortes de loix, qu'il m'a fait rappeler des souvenirs presque effacés, & mes réflexions m'ont jetté, comme malgré moi, dans toutes les défiances dont vous vous êtes aperçu.

Cet aveu ne suffisoit pas pour me satisfaire. Je représentai au Comte, qu'avec plus de lumières que moi, sur le mal qu'il paroisoit craindre, il me devoit des conseils, & peut-être quelques avis à Mademoiselle de L. . . dont nous pouvions encore espé-

rer qu'elle ne seroit pas offensée. Il me répondit que la seconde de mes deux demandes l'embarassoit ; qu'une commission si délicate convenoit aussi peu à son caractère qu'à son âge ; mais que ma qualité d'Ecclésiastique & d'ainé de ma famille m'autorisant à prendre un ton libre avec la femme de mon frere, il étoit persuadé que les avis ne pouvoient avoir plus de force que dans ma bouche.

Cependant , autant qu'il les croyoit justes , autant me recommanda-t-il d'en écarter la dureté & l'aigreur. Ce n'est jamais la force de la raison , me dit-il , qui portera une femme à se condamner elle-même & à changer d'idées ou de conduite. La vanité & l'amour propre , qui veillent sans cesse à l'entrée de son esprit , repoussent toutes les lumières qui les blessent. Mais avec un peu d'adresse pour gagner ces deux Gardes , on parvient à s'en faire écouter , & l'on ne manque guères

res de les gagner tout à-fait par les voies tendres de la douceur & de la plaifance. Ce confeil, dont je fentois toute la fageffe, devint une règle qui me tint lieu d'expérience.

Dès le jour fuyvant, je me déterminai à rendre une vifite à ma Belle-Sœur; car je dois paffer enfin fur la répugnance que je conferve encore, à lui donner le nom qu'elle avoit fait perdre à Sara. Elle parut furprife de me voir. La retraite que nous avions donnée à fa Rivale, étoit pour elle une offense qu'elle n'étoit pas difposée à nous pardonner aifément, & fa réfolution en venant à Paris, avoit été de n'entretenir aucun commerce avec nous. Je la trouvai dans l'état que mon Valet m'avoit dépeint, parée de tout ce qui pouvoit servir à relever fes charmes, & moins brillante encore de fa parure que de l'air de joie qui animoit fes yeux. Comme elle fe difpo-



soit à fortir avec un Cavalier qui lui donnoit la main, le souvenir de la maxime du Comte me fit craindre qu'elle ne prit ma visite pour un contre-tems qui pouvoit la prévenir contre mes remontrances. Mais elle me pressa elle-même d'accepter un fauteuil, & sans paroître gênée de la présence du Cavalier, elle me demanda d'un air si libre ce qui pouvoit lui attirer un honneur auquel elle s'attendoit si peu, que plein des idées qui m'occupoient uniquement, je me trouvai dans quelqu'embaras pour lui répondre. Elle s'en apperçut, & s'imaginant que j'avois quelque chose de secret à lui communiquer, elle me prit par la main, avec le même air de liberté, pour me conduire dans un cabinet.

J'avoue que cette affectation d'enjouement, si différente de la contenance douce & modeste que je lui avois toujours remarquée, & dans des circonstances où

où  
re  
pr  
m  
m  
qu  
me  
da  
qu  
pe  
Co  
qu  
né  
me  
livr  
qu  
fain  
de  
dan  
& j  
con  
ten  
pou  
un  
rép  
vole  
diff  
me

où je m'attendois que mes seuls regards lui paroistroient un reproche, me déconcerta jusqu'à m'ôter la présence d'esprit qui m'étoit nécessaire pour m'expliquer avec elle. D'ailleurs, quel moyen d'entrer sans préparation dans une matière aussi odieuse que celle qui m'amenoit? C'étoit perdre de vûe les conseils que le Comte m'avoit fait goûter, & qui ne m'eussent pas même été nécessaires pour sentir que le moment où elle alloit peut-être se livrer au plaisir, n'étoit pas celui que je devois choisir pour lui faire des reproches & des leçons de morale. Je demeurai ainsi dans l'incertitude la plus penible, & je ne m'en délivrai qu'en lui confessant que j'avois à l'entretenir d'une affaire importante, pour laquelle je lui demandois un tems plus favorable. Elle me répondit qu'elle me l'accorderoit volontiers, mais avec un air de dissipation & d'indifférence qui me persuada que c'étoit de ma

E 4

de-

demande qu'elle étoit le moins occupée.

En effet, au moment que je me disposois à la quitter, on vint l'avertir que deux personnes qu'elle attendoit, étoient dans leur Carosse à la porte. Elle sauta d'aïse à cette nouvelle, & tendant la main au Cavalier, sans faire plus long-tems la moindre attention à mes discours, elle descendit l'escalier pour gagner le Carosse qui l'attendoit, & elle s'éloigna aussi-tôt de sa maison.

Dans l'étonnement d'un départ si brusque, ayant demandé à quelques Domestiques qui demeurèrent autour de moi, ce que leur maîtresse étoit devenue, ils me répondirent qu'ils l'ignoroient. Les deux personnes qui l'étoient venues prendre, étoient néanmoins de leur connoissance. L'une étoit sa compagne ordinaire, une femme de qualité, qui étoit répandue dans le grand monde, & qui s'étoit fait une ré-



réputation extraordinaire de magnificence & de galanterie. Elle se nommoit Madame de S. . . . Depuis moins de huit jours l'amitié étoit devenue si étroite entr'elle & Mylady, qu'elles ne pouvoient vivre deux heures sans se voir, & c'étoit l'une ou l'autre qui prenoit tous les jours son amié dans son Carosse. On ne pût m'instruire d'avantage. Les deux Laquais qui suivoient Mylady pouvoient être mieux informés; mais ils avoient ordre de garder le silence, & celui de qui je recevois ces lumières, ajoûta malicieusement qu'ils étoient sans doute bien payés pour se taire.

Il ne pût m'apprendre le nom des deux Cavaliers qui accompagnoient les Dames. Je retournai chez le Comte avec ce seul éclaircissement, dont j'avois beaucoup d'empressement de lui rendre compte. Mais à peine eut-il entendu le nom de Madame de S. . . . que levant les yeux au Ciel: Bon Dieu! me dit il, que

m'apprenez-vous? Etez-vous sûr d'avoir bien entendu? Ma mémoire n'ayant pû me tromper, je lui demandai à mon tour la cause d'une exclamation si vive. Vous allez l'entendre reprit-il; & sans autre préparation, il continua de me faire ce récit.

Madame de S. . . . étoit une des femmes de France, qui, avec beaucoup de bien, d'esprit & de beauté, devoit s'attendre à la plus haute fortune & à la vie la plus heureuse, par quelque mariage qui répondît à tant de faveurs du Ciel. Elle avoit été élevée dans cette espérance, & elle n'entra dans le monde que pour être comme proposée à tout ce qu'il y avoit de riche & d'illustré dans la jeunesse de Paris. Mais un excès de liberté dont ses parens la laisserent jouir trop tôt, l'exposa de même aux dévifs de mille jeunes gens qui n'avoient pas les mêmes avantages, & son goût particulier se déclara pour un Mousquetaire qui n'avoit

voit point d'autre recommandation que sa naissance & sa figure. Heureux l'un & l'autre, si en se livrant à l'amour avec si peu de sagesse que la nécessité les força bientôt au mariage, ils eussent trouvé leur bonheur dans la confiance de leur passion; mais l'habitude de se voir les ayant enfin conduits au dégoût, Madame de S. . . . naturellement haute & fière, sentit le tort qu'elle s'étoit faite par son imprudence, & poussa le ressentiment pour son séducteur, jusqu'au mépris & à la haine.

La première marque qu'elle lui en donna, fut une réparation plaisante pour tous les Rivaux auxquels elle se reprochoit de l'avoir préféré. Elle se souvenoit de leurs noms, & la plupart étant d'une naissance connue, il n'étoit pas difficile de les retrouver à Paris. Elle trouva le moyen de les rejoindre tous successivement, & leur prodiguant ses faveurs, elle eut soin de leur fai-



re connoître à quelle passion ils en étoient redevables. Un aveu de cette nature, qu'elle remettoit à leur faire après avoir rassasié sa vengeance, leur ôta presque à tous l'envie de soutenir l'intrigue; & la multitude de ceux qu'elle avoit favorisés, empêcha que cette aventure pût être long-tems secreete à Paris. Je fus du nombre de ces Amans d'un jour, ajouta le Comte, & plus discret que les autres, je n'ai jamais fait cette confiance qu'à vous. Cependant il s'en trouva quelques-uns qui surmonterent le dégoût d'une déclaration si capable de les refroidir, & qui reprirent pour elle un attachement sérieux. Elle en distingua un par un nouveau caprice. Cette nouvelle passion devint si forte, que n'ayant pas été plus heureuse que la première fois pour le choix du plus riche, il lui prit envie de satisfaire du moins pleinement son cœur, en mangeant la meilleure partie de son bien avec un homme qu'elle

qu'elle croyoit aimer uniquement. C'étoit d'ailleurs une vengeance de plus qu'elle vouloit tirer de son mari. Elle trouva de si heureuses dispositions dans celui qu'elle associoit ainsi à son entreprise, que dans l'espace de peu d'années, elle s'abîma par ses dépenses & par ses dettes. Son mari, à qui il étoit impossible que le bruit de sa première aventure eût été tout-à fait caché, consterné de honte & de douleur, prit le parti de passer au service de l'Empereur dans l'Armée de Hongrie.

Ce fut vers ce tems-là, continua le Comte, que j'épousai ma première femme, avec tous les avantages qui m'ont conduit à l'heureuse situation dont je jouis. Madame de S. . . . souvent réduite aux derniers embarras par le dérangement absolu de ses affaires, entendit parler de ma fortune, & ne désespéra point d'en tirer quelque parti. Elle se figura qu'étant condamnée à vivre

avec une femme vieille & infirme, je m'estimerois trop heureux de recevoir de nouvelles avances d'une ancienne maîtresse dont je connoissois les charmes, & qu'en me promettant de mener notre intrigue avec beaucoup de secret, elle me feroit accepter la consolation qu'elle m'offroit dans mon sort. Ce ne fut pas néanmoins par des propositions ouvertes qu'elle tenta mon goût. Elle avoit dans le voisinage de ma Terre, une maison dont la jouissance lui demeure encore, quoique le revenu en soit abandonné depuis long-tems à ses créanciers. Elle prit le parti de s'y retirer seule, & tout ce qu'elle pût inventer d'artifices pendant six semaines que je passai dans ma Terre, elle l'employa pour me persuader que c'étoit son ancien penchant pour moi, qui l'attachoit à la solitude. Je n'ouvris point l'oreille à ses flatteries; mais je dois m'applaudir de cette victoire. L'art suprême de Madame



me de S. . . . & celui dont elle s'est fait. une ressource à force de l'exercer dans sa misère, est de s'emparer de l'esprit & du cœur par ses manières douces & insinuanes. Je ne lui en ferois point un reproche, si elle n'en faisoit usage que pour elle même, ou pour m'expliquer plus clairement, si elle n'en avoit jamais abusé, pour inspirer à quelques personnes connues, des goûts qu'elle leur a fait payer plus cher encore de leur réputation que de leur bourse, quoiqu'elle soit parvenue plusieurs fois à ruiner par de folles dépenses ceux qui lui ont laissé prendre sur eux trop d'ascendant. Jamais on ne pénétra plus habilement le fond d'un caractère, pour en échauffer toutes les passions & pour en découvrir tous les foibles. Elle conduit ainsi ses dupes & ses victimes pas des routes si pleines de charmes, qu'en se ruinant de fortune ou d'honneur, ils se croient encore redevables à son zèle. J'en apporterois cent exemples, s'il

s'il vous falloit d'autres preuves que mon témoignage.

Mais ce qui me fait ici trembler, ajouta le Comte, c'est que ne connoissant point d'autre foible à Mylady que les goûts sensuels que j'ai remarqués aux Saisons, je comprends déjà que c'est par cette voie que Madame de S. . . . aura gagné sa confiance. Quand ma conjecture seroit fausse, une liaison si dangereuse seroit toujours un mal redoutable, & vous ne sçauriez prendre trop de mesures pour le rompre; mais si mes réflexions sont justes, hâtez-vous, comme dans le péril le plus pressant, & craignez que vos soins ne viennent trop tard.

Dans les allarmes où ce récit me jetta pour Patrice, je ne m'arrêtai point à demander d'autres explications au Comte que celles qui pouvoient abréger mes démarches pour l'exécution du conseil qu'il me donnoit. Il me proposa de rendre une seconde visite à Mylady, & de lui ap-  
pren-

prendre, sans dissimulation, à quoi elle s'exposoit, en se liant avec Madame de S. . . . Le caractère de cette femme étant trop connu pour demander des ménagemens, il espéroit que la seule connoissance du péril feroit ouvrir les yeux à une jeune personne qui n'avoit pas encore eu le tems de s'endurcir contre son devoir. Tentez cette voie, me dit-il, c'est la plus douce; & remettons à l'extrémité du besoin, des remedes auxquels nous pourrions, être forcés par l'intérêt commun de notre honneur.

Ce parti eût sans doute été le plus sage, si j'eusse pû trouver l'occasion de m'expliquer ouvertement avec Mylady. Mais elle avoit trouvé dès le premier moment ma visite importune, & lorsqu'elle m'avoit offert si facilement de passer dans son cabinet pour m'écouter, elle n'avoit pensé qu'à se délivrer plus promptement de ma présence. Elle s'étoit accoutumée depuis long-tems  
à



à me regarder comme un censeur importun, dont l'air & les maximes venoient peu sans doute à ses inclinations. Dans les nouvelles idées dont elle étoit remplie, je devenois encore plus terrible pour elle, & peut-être se reprochoit-elle déjà quelque foiblesse dont mes seuls regards lui sembloient porter la condamnation. D'ailleurs, il étoit impossible que m'ayant vû long tems déclaré pour Sara-Fincer, il ne lui restât point quelque ressentiment, que mes derniers services n'avoient pas tout-à-fait éteint; & celui de son mari même, qui s'étoit assez annoncé en le portant à partir sans nous voir, étoit un prétexte qu'elle pouvoit toujours faire valoir pour couvrir le sien. Quoiqu'il en soit, le jour même que je l'avois vûe & qu'elle avoit parue disposée à me revoir chez elle avec joie, elle n'étoit sortie qu'après avoir donné ordre à son Portier de la délivrer de mes visites, & d'avoir  
 tou-

toujours quelque excuse honnête en réserve pour me refuser la porte.

J'essayai mille fois ce refus, sans m'en imaginer la cause. Mais l'impatience de mon zèle ne faisant qu'augmenter, j'en fis mes plaintes au Comte, qui vit plus clair que moi dans une conduite si affectée. La résolution que je pris par son conseil fut de me servir de ma plume. J'écrivis à Mylady dans les termes les plus mesurés qu'il me fut possible d'employer, & ménageant avec autant de soin Madame de S... je lui parlai de l'étroite liaison qu'elle avoit avec elle, comme d'une imprudence dont je faisois moins tomber le blâme sur la conduite de son amie que sur la malignité du Public, qui se souleve quelquefois sans raison contre l'innocence; & sans approfondir la matière de mes conseils, je l'exhortois à prendre quelques informations sur le caractère de cette Dame, avant que de pousser

fer plus loin l'amitié & la confiance. Mes motifs, lui disois-je, en prenant une liberté que je la priois d'approuver, étoient non-seulement mon zèle & ma tendresse, qui n'étoient pas capables de s'endormir pour elle, mais encore le vif intérêt que je devois prendre à la satisfaction de mon frere, dont je ne pouvois douter que l'amour ne fût sujet à tous les inconveniens de l'absence, c'est-à-dire, à mille inquiétudes passionnées pour une épouse qu'il chérissoit uniquement. Cette réflexion étant la seule dont j'appréhendois qu'elle ne fût blessée, j'ajoutai, pour l'adoucir, tout ce que l'amitié & la politesse ont de plus flatteur, & je la suppliois en finissant, de m'accorder un entretien où je lui promettois plus d'explication.

Je ne reçus point de réponse à cette lettre, & ce fut inutilement que je la fis demander plusieurs fois. Enfin n'augurant rien d'heureux



reux de tant d'obstination, & cédant à mes craintes, qui augmentoient continuellement, je résolus, avec la participation du Comte, de voir Madame de S.... moins pour m'ouvrir avec elle, que pour tirer quelque éclaircissement de ses discours, & pour lui faire comprendre par les miens, que ma famille avoit l'œil ouvert sur la conduite de ma belle-sœur, & que si elle se laissoit engager dans quelque fausse démarche, nous scävions de quel côté notre ressentiment devoit tourner.

Il n'y avoit point d'heure à choisir pour une visite que je me proposois de rendre fort courte. Je pris le tems du matin, dans l'unique vûe de trouver plus sûrement Madame de S. . . Elle étoit chez elle, & la promptitude avec laquelle je fus introduit, me fit juger que mon nom, sous lequel je m'étois fait annoncer, ne lui étoit pas inconnu. Mais je devois peu de remerciemens à Mylady, qui l'en avoit in-

informée, & qui avoit joint à cette connoissance le portrait de ma figure & de mon caractère. Elle m'avoit peint sous des traits qui devoient avoir fait une vive impression sur Madame de S.... puisque son premier mouvement, après avoir appris qui j'étois, avoit été de se lever de sa chaise, & de gagner son cabinet, dans le doute où elle étoit si elle auroit assez de force pour supporter ma difformité. Je jugeai de son idée par sa situation. Elle tenoit la porte de son cabinet entr'ouverte, & n'avançant que la tête, avec un air de curiosité & de frayeur, elle paroïssoit attendre le sentiment qui lui naîtroit au premier coup d'œil, pour se déterminer à rentrer dans la chambre, ou à se dérober tout-à-fait. Au moment qu'elle m'aperçut, je vis ses yeux qui s'ouvrirent avec un nouvel effort. Enfin m'ayant considéré un moment, elle me trouva sans doute moins effrayant que ridicule, car éclatant

tant de rire sans ménagement, elle accourut au-devant de moi avec les plus folles marques d'admiration, & pendant un quart d'heure elle ne cessa point de battre des mains, & de demander à ceux qui étoient autour d'elle, s'ils avoient jamais vû une représentation si bizarre.

Je ne défavouerais point que ma figure ne pût faire cette impression sur une femme galante & enjouée qui me voyoit pour la première fois. C'étoit l'idée que j'en avois moi-même. Ainsi loin de me trouver déconcerté de l'accueil qu'on me faisoit, je ne fis que sourire de cet excès de plaisanterie, & priant Madame de S. . . . de m'accorder un moment d'entretien, je fis signe de la main à ses gens que je souhaitois d'être seul avec elle. Ma fermeté fit tourner la scène à mon avantage. Ce n'étoit pas l'impression présente qui avoit porté Madame de S. . . . à me recevoir avec si peu d'égard pour mon



mon caractère; le plan en avoit été formé entr'elle & Mylady, quoiqu'elles n'eussent point prévu l'occasion qu'elles auroient de l'exécuter. Ma lettre les avoit choquées presqu'également. Elles avoient jugé de concert, que ne pouvant me répondre avec politesse sans trahir leur ressentiment, ni d'un ton dur & chagrin sans m'ôter peut-être la hardiesse de les revoir, elles devoient se dispenser absolument de me faire réponse, dans l'espérance que je me présenterois moi même pour la demander; & l'ordre de me refuser l'entrée de la maison avoit été levé à la porte de Mylady. — Entre plusieurs projets de vengeance, elles s'étoient arrêtées à celui de me tourner en ridicule par une raillerie outrée de ma figure. Madame de S.... avoit passé trois jours chez son amie pour m'attendre; & s'étant préparée à l'outrage qu'elle me vouloit faire, la visite imprévûe que je lui rendois chez elle, lui avoit

avoit fait renaitre l'envie d'exécuter une partie du rolle qu'elle avoit médité.

Cependant, lorsque je l'eus invitée, d'un ton grave & pressant, à s'asseoir pour m'écouter, je vis changer son visage, & je remarquai assez d'embarras dans ses yeux, pour me flatter que je prendrois bientôt quelque'ascendant sur elle. Une femme sans esprit m'auroit parue plus difficile à réduire, parce que j'aurois désespéré de lui faire sentir la force d'un raisonnement. Mais le Comte m'ayant prévenu sur le caractère de Madame de S.... je ne doutai point que malgré le dérèglement de ses mœurs, elle ne pût être engagée dans une conversation solide, dont j'espérois tirer autant d'avantage pour elle même que pour ma belle-sœur. En un mot, je m'étois proposé d'employer toutes mes Lumieres & tout mon zèle pour lui faire honte du désordre de sa conduite, & ne m'étant point re-

Tome V. F bu-

buté de son accueil, j'espérai encore plus de me la foumettre, lorsque je me vis parvenu si facilement à m'en faire respecter.

Cet espoir étoit assez naturel, à ne consulter que les règles ordinaires par lesquelles, le cœur & l'esprit se conduisent; mais je supposois mal-à-propos qu'une coquette, exercée dans l'art de masquer ses idées & ses sentimens par des impostures perpétuelles, eut assez de bonne foi pour se rendre à la vérité lors même qu'elle auroit assez de lumières pour l'appercevoir & pour la sentir. Madame de S. . . . m'écouta. Peut-être fut elle entraînée d'abord par l'air imposant que j'affectai de soutenir, & je crus le remarquer pendant quelques momens à la continuation de son embarras, dont elle n'avoit point encore eu le tems de se remettre. Mais rappelant bientôt sa hardiesse, elle reprit en même tems l'air de liberté & d'enjouement qui lui étoit familier. Je  
m'ap-



m'appergus de ce changement. Mon discours s'échauffant déjà, j'en aurois attendu un effet tout opposé. Cependant je suivis le mouvement de mon zèle, & dans toutes les plaintes que je fis de ma belle-sœur, non-seulement je nommai sans balancer la cause qui m'allarmoit sur sa conduite, mais prenant occasion de mes reproches pour y joindre ce que je connoissois de plus puissant dans les principes de la Religion & de la morale, je me flattois, après une longue harangue, qui fut écoutée avec la même affectation de douceur & de complaisance, qu'on avoit pris du moins quelque goût à m'entendre, & j'eus la crédulité de l'interpréter comme la première marque du succès que j'avois désiré.

On s'étoit réjoui effectivement à m'écouter, & peut-être avoit-on trouvé assez de justesse & d'ordre dans mes expressions, pour se pouvoir faire un spectacle agréable de la chaleur avec

laquelle je m'étois expliqué. Mais l'approbation qu'on avoit paru donner à mon discours, venoit d'une source bien éloignée de mes idées. On auroit peine à se le persuader, si l'expérience que j'en fis n'étoit une preuve sans réplique. En m'écoutant, Madame de S. . . . m'avoit trouvé fort comique d'entreprendre sa conversion, & frappée de cette idée, elle avoit bien moins prêté son attention à mes raisonnemens & à mes preuves, qu'à un projet fort bizarre qui lui étoit tombé dans l'esprit. Les récits de ma belle-sœur, & l'ardeur même de mon zèle dont elle recevoit un témoignage assuré, lui ayant fait juger aisément que l'amour de l'honnêteté & de la Religion étoit ma passion dominante, elle se crut capable de prendre quelque empire sur moi par ces deux foibles; & pouffant beaucoup plus loin ses vûes, elle s'imagina qu'avec un homme de ma figure, rien ne pouvoit être

être plus glorieux pour elle, ni servir mieux à confirmer l'opinion qu'elle avoit de ses propres artifices, que d'employer la connoissance qu'elle prenoit de mon caractère à m'inspirer pour elle des sentimens d'amour. Cette pensée prit tant de force dans son esprit en naissant, qu'y rapportant aussi tôt tous ses soins elle eut assez de pouvoir sur elle-même, non seulement pour m'écouter avec l'apparence d'une vive satisfaction, mais pour applaudir ensuite à toutes les parties de mon discours. Le piège ne fut pas grossier. Ses premières expressions furent aussi modérés, que ses regards & le ton de sa voix parurent dépouillés d'artifices. Elle attacha pendant quelques momens les yeux sur moi, comme si dans la nouveauté des mouvemens qu'elle éprouvoit, elle eût cherché la cause d'une impression qui la remplissoit d'étonnement. Enfin paroissant se rendre à la force des vérités



tés qu'elle venoit d'entendre, elle baissa la tête vers moi: Mon cher, me dit-elle d'un air affectueux, comme il est impossible à la vérité d'employer des termes plus forts pour se faire entendre, je vous confesse aussi qu'elle n'a jamais fait tant d'impression sur moi. Serois-je au moment que le Ciel a marqué pour ma conversion, reprit-elle, en paroissant admirer ce qui se passoit dans son cœur? Vous aurez du moins la gloire de m'avoir fort ébranlée, & je commence, ajoûta-t-elle, par vous promettre que je rendrai un compte fidelle à Mylady de cette conversation. Elle pensoit ainsi à se ménager la liberté de la revoir avec mon aveu, & j'avoue que dans la joie que je ressentis de la voir entrer si volontairement dans mes vûes, je n'eus pas la moindre défiance de sa sincérité.

Cependant, faisant peu de fond sur l'ouvrage que j'avois commencé si je ne tirois d'elle une pro-

promesse absolue de se conduire par mes conseils, je lui prêtai contre moi des armes encore plus sûres, en lui proposant deux choses qu'elle souhaitoit plus ardemment que moi, l'une de recevoir mes visites, pour assurer le fruit que j'attribuois à ma première exhortation; l'autre de disposer Mylady à m'accorder un entretien, où j'espérois déjà de prendre les mêmes avantages sur elle, & de la faire rentrer aussi facilement dans les bornes dont elle s'étoit écartée. Madame de S. . . . quoiqu'assez sûre de la faire consentir à tout ce qu'elle lui proposeroit, me fit valoir les efforts dont elle feignit d'avoir besoin pour l'engager à me recevoir chez elle; & la raison qu'elle m'apporta de cette répugnance n'étant que le ressentiment qu'elle lui supposoit contre ma famille, elle acheva de me persuader qu'il y avoit autant de bonne foi dans ses sentimens que je trouvois de vraisemblance dans son discours.

Je communiquai dès le même jour au Comte les espérances que j'avois conçues si légèrement. Elles lui parurent suspectes, & l'amitié ne lui permettant point de me déguiser ses soupçons, il m'inspira une méfiance, que j'eus encore la simplicité de me reprocher. Le fond m'en demeura néanmoins, malgré les efforts avec lesquels je me crus obligé de la combattre; & la charité, qui me faisoit craindre de juger témérairement, ne pouvant effacer les traces qui m'en restèrent du moins dans la mémoire, ce secours, que la Providence m'avoit ménagé, servit à me garantir du piège le plus redoutable où le penchant de la nature ait jamais exposé ma vertu. Je tirerois le rideau sur cette scène profane, si elle ne se trouvoit liée nécessairement à l'histoire de mes freres, & si je ne me flattois d'ailleurs que les réflexions qu'elle me fit naître seront de quelque utilité pour mes Lecteurs.

Dès



Dès le jour suivant, je reçus avis de Madame de S. . . . que Mylady recevoit ma visite à sa prière, & l'heure étant marquée pour l'après midi du même jour, je ne manquai point de suivre tout ce qui m'étoit prescrit dans son billet. Je la trouvai chez ma belle-sœur. Elles avoient deux Cavaliers avec elles dont je reconnus l'un pour celui que j'y avois vû la première fois. Quoi qu'ils fussent mis tous deux avec beaucoup de propreté, & que leur figure eut quelqu'air de distinction, ils affecterent de prendre avec moi des manières si soumises & si respectueuses, que je ne pus les croire long-tems d'une condition égale à la mienne. Aussi Mylady finit-elle bientôt mes doutes, en me déclarant quel'un étoit son Maître de Musique, & l'autre un Maître de Langue, de qui elle apprenoit l'Anglois; & soutenant du même air le rôle qu'elle avoit étudié sans doute avec Madame de S. . . .

Je pense, Monsieur, me dit-elle, à vous mettre tout-d'un-coup à votre aise. J'ai sçu de Madame, que certains reproches que vous m'avez fait par écrit n'étoient point un badinage, & qu'il vous est entré dans l'esprit d'assez noirs soupçons sur ma conduite. Je veux les lever, en vous apprenant que c'est l'envie d'acquérir de nouvelles connoissances, ou de perfectionner les miennes, qui m'a fait prendre le parti de quitter la Campagne; & qu'il m'a semblé que l'absence de mon mari ne pouvoit être mieux employée. A l'égard de vos pieuses maximes, dont Madame de S... m'a fait aussi fidèlement le récit, je ne m'imagine point qu'à mon âge vous pensiez à me les faire suivre dans toute leur rigueur, & si Madame, ajoûta t-elle, en est assez frappée pour les pratiquer & pour s'être déjà déterminée à se mettre sous votre direction, je vous prie l'un & l'autre de ne me pas troubler l'esprit par des idées

idées de perfection qui surpassent encore mes forces.

Ce discours prononcé de l'air le plus naturel, eut tout l'effet qu'on s'en étoit promis. Il me fit trouver autant d'innocence dans la conduite de ma belle-sœur, que de sincérité dans le changement de Madame de S. . . . Je leur fis des excuses à l'une & à l'autre d'en avoir trop cru le mouvement d'un zèle indiscret, & craignant même de m'expliquer trop ouvertement devant le Maître de Langue & le Musicien, je me réduisis à des offres de services & d'amitié, qui furent acceptées sans affectation. Je veux bien oublier, me dit ma belle-sœur, de justes plaintes qui ne devoient pas sortir si tôt de ma mémoire. Vous serez libre de venir ici aussi souvent que vous y trouverez de satisfaction, & si votre zèle ou la piété naissante de Madame de S. . . . ne se borne point aux exhortations que vous vous êtes engagée à



lui faire chez elle, vous pourrez les continuer ici quand elle s'y trouvera avec vous. Mais n'exigez jamais, ajouta-t-elle, que je sois témoin de ces mysticités qui me rendent l'esprit sombre & qui me glacent le sang.

La liberté qu'elles souhaitoient toutes deux pour le succès particulier de leurs vûes, ne pouvoit être mieux établie. Il ne se présenta rien à mon esprit qui pût réveiller la défiance que le Comte m'avoit inspirée. Ainsi dans le tems que ma belle-sœur s'applaudissoit de m'avoir disposé à lui servir comme de voile aux yeux du Public, & même à ceux de son mari, je regardois de mon côté comme un avantage pour elle & pour l'honneur de notre famille, cette liberté qu'elle m'accordoit d'être chez elle à toutes les heures du jour, & je ne doutois point que ce ne fût assez pour la mettre à couvert de toutes sortes de soupçons. Le Comte se rendit lui-même à ce raiso-

son-

sonnement. L'opinion qu'il avoit toujours de Madame de S. . . . lui avoit fait souhaiter que ce commerce pût être absolument rompu; mais je lui parlai avec tant de force d'une conversion dont je me félicitois d'être le Ministre, que cédant enfin à mes espérances, il convint qu'une femme de ce mérite pouvoit devenir aussi chere aux honnêtes gens lorsqu'elle auroit changé de principes & de mœurs, qu'elle devoit leur paroître odieuse & méprisable avec la conduite qu'elle avoit tenue jusqu'alors.

On entreroit mal dans les circonstances de cette malheureuse aventure, si je remettois trop loin quelques éclaircissémens qui sont nécessaires ici pour les entendre. Madame de S. . . . qui avoit une petite Terre dans le voisinage du Comte, ne se rebutant point des efforts qu'elle avoit faits inutilement pour s'insinuer dans son estime, avoit espéré de réussir mieux avec Patrice, lorsqu'il

qu'il s'y étoit retiré avec son épouse. Il ne lui avoit pas été difficile de lier connoissance avec un homme qui cherchoit à s'amuser dans sa solitude ; mais son départ pour l'Espagne interrompant ses projets, & lui faisant remettre ses espérances à d'autres tems, elle s'étoit figuré que pour sa principale fin, qui étoit de réparer le désordre de sa fortune par un peu de participation à celle d'autrui, il n'y avoit pas moins d'avantages à se promettre de son absence. Une femme jeune & aimable, telle que son épouse, lui parut une conquête facile, sur tout lorsque peu de jours de familiarité & d'habitude lui eurent fait démêler le fond d'un caractère qu'on n'avoit point l'art de déguiser. Elle se crut sûre du succès aussi-tôt qu'elle y eut découvert un goût vif pour les plaisirs. Tous ses entretiens ne se rapportant qu'à ce but, elle eut bientôt fait naître dans le cœur de Mylady une passion d'autant



tant plus ardente de prendre quelque part aux divertissemens de Paris, que dans l'absence de mon frere, elle ne trouvoit rien à la Campagne qui pût lui servir de remède contre l'ennui.

Cependant elle ne s'étoit proposée d'abord que de passer quelques jours à la Ville, & Madame de S. . . . qui formoit des desseins beaucoup plus étendus s'étoit bien gardée de combattre cette résolution. N'ayant plus de maison qui fût à elle depuis qu'elle avoit abandonné la sienne pour le voyage d'Allemagne, elle s'étoit logée dans un Hôtel garni, ce qui s'accordoit fort bien avec le désir qu'elle avoit d'y faire peu de séjour; mais la prévoyance de sa Compagne avoit si bien pourvû à tout ce qui pouvoit l'y arrêter, que deux jours après son arrivée, il s'étoit trouvé dans le voisinage une maison à louer meublée, & le prix en avoit paru si modique à Mylady, que cette raison, joint à la com-

me-

modité d'être absolument libre chez soi, l'avoit déterminée à s'en accommoder pour quelques mois. La vérité étoit que cette maison & ces meubles se trouvoient prêts par les artifices de Madame de S. . . . Mais ce n'étoit pas le plus empoisonné de ses services. Elle avoit conçu que pour retenir long-tems la proye & pour l'engager dans cette espèce de désordre dont il est rare qu'une femme revienne jamais, il falloit quelque chose de plus vif & de plus piquant que les Bals, les Spectacles, & tous les divertissemens ordinaires de la Ville. Il falloit de l'amour. Elle avoit connue par une longue expérience tous les dérèglemens de cette fatale passion, & sans le secours de ses raisonnemens, elle n'avoit pas besoin d'autres leçons que son propre exemple. C'étoient sur ses Amans mêmes qu'elle avoit jetté les yeux pour tenter son entreprise. Avec la connoissance qu'elle avoit des  
 hom-

hommes, sa passion toujours dominante pour les mêmes plaisirs qui avoient commencé sa perte, elle ne pouvoit avoir sous ses enseignes qu'une Milice bien choisie. Elle en détacha deux, à qui elle trouvoit apparemment, avec toutes les qualités qui peuvent plaire à son sexe, tout l'esprit & toute l'adresse qui pouvoient la conduire à ses vûes. Elle les y associa par des espérances communes, & faisant naître d'heureuses occasions de les présenter successivement à ma belle-sœur, elle ne douta point que l'un n'emportât son cœur s'il échappoit à l'autre.

Il étoit vrai que Mylady aimoit tendrement Patrice. Une passion si longue & fortifiée par tant d'événemens & d'obstacles, devoit même avoir pénétré jusqu'au fond de son cœur. Mais elle étoit telle que le Comte l'avoit observé; trop sensible & trop voluptueuse. La force même de ses sentimens étoit un  
dan.



danger continuel pour sa vertu, par le besoin qu'elle avoit de les exercer; & sur un cœur de cette nature, l'objet présent à toujours des droits dont il lui est bien difficile de se défendre. Le premier des deux Amans que Madame de S. . . . lui suscita, parut amené par l'amour même. Un hazard feint le fit trouver dans une partie de Bal, où ma belle-sœur étoit flattée de recevoir les éloges qu'elle méritoit par sa beauté. Elle le vit arriver dans le moment peut-être où son amour propre étoit le plus satisfait, orné de tout ce qui pouvoit relever sa figure; & si elle souhaita sans doute de le voir au nombre de ses admirateurs, il affecta si bien de la surprise & de l'admiration aux premiers regards qu'il fit tomber sur elle, qu'elle lui sçut plus de gré qu'à tout autre, du tribut qu'il rendoit à ses charmes. La liaison d'estime fut formée à l'instant. Elle devint beaucoup plus forte aussi.

aussi-tôt qu'on se fut fait con-  
noître pour un des meilleurs a-  
mis de Madame de S. . . . &  
dès le lendemain on eut le droit  
acquis de rendre des visites régu-  
lières à Mylady.

Je ne répète que ce que j'ai  
appris d'elle-même, dans des cir-  
constances trop vives pour sortir  
jamais de ma mémoire. Ce ne  
fut pas tout-d'un-coup néanmoins  
qu'elle lui laissa prendre quel-  
qu'empire sur son cœur, & l'ar-  
tificieuse de S. . . . qui étoit un  
Juge si éclairé de la puissance &  
des progrès de l'amour, désespe-  
ra tellement pendant quelques  
jours du succès de cette premiè-  
re attaque, qu'elle se hâta de  
former la seconde. Elle avoit eu  
soin de choisir deux hommes  
d'encolure & de constitution dif-  
férentes, pour donner sous l'une  
ou l'autre forme toute leur cer-  
titude aux traits de l'amour. L'un  
étoit blond, l'autre brun. La  
force & la vivacité paroissoient  
être le caractère de l'un, & l'au-

tre sembloit avoir toute la délicatesse & toutes les graces en partage. Ce fut encore avec des préparations extraordinaires que le second fut produit ; le merveilleux frappe apparemment l'imagination des femmes. On feignit un combat proche de la porte de Mylady, au moment qu'elle se retiroit le soir. Madame de S. . . . reconnut le Combattant blessé, qui étoit demeuré étendu à deux pas de la porte, & qui avoit eu soin de se faire une légère égratignure, après avoir enlanguanté exprès sa chemise & ses habits. On parut douter s'il n'étoit pas mort. La générosité & la compassion ne permettoient pas de refuser un azile à un homme de qualité, qui couroit un risque égal pour sa vie, du côté de la justice & du côté de sa blessure. Il fut reçu chez ma belle-sœur. Le récit de sa querelle devint bientôt la partie la plus touchante de son aventure. Son caractère étoit la tendresse & la douceur même. Il ne s'étoit

at-

atti  
pris  
d'un  
eu a  
& à  
Par  
avo  
pût  
My  
bon  
ner  
son  
Ma  
que  
cor  
si T  
déc  
bell  
tres  
qu'o  
les  
à m  
sour  
avec  
tem  
dan  
des  
voir



attiré son malheur que pour avoir pris trop ardemment l'intérêt d'une femme infortunée. Il avoit eu à faire au plus grand brutal & à la plus redoutable épée de Paris. Enfin, le Chirurgien qu'on avoit gagné, n'ayant pas cru qu'il pût être transporté sans danger, Mylady se trouva forcée par la bonté de son naturel à lui donner un appartement dans sa maison; & dans l'état où il étoit, Madame de S. . . . avoit décidé que cette faveur pouvoit être accordée sans scandale.

Tels furent les ennemis qu'elle déchaîna contre la vertu de ma belle-sœur. Les noms de Maîtres de Langues & de Musique qu'on leur fit prendre pour me les déguiser, imposèrent en effet à ma crédulité, & les manières soumises qu'ils eurent toujours avec moi, me confirmèrent longtemps dans cette erreur. Cependant je n'en fus que plus surpris, dès le premier moment, de les voir dans une familiarité extra-  
or-

ordinaire avec les deux Dames; & si je n'y soupçonnai rien qui fût capable de m'allarmer, je ne la condamnai pas moins comme un de ces excès de prévention & de goût pour les talens, qui fait accorder quelquefois trop de considération & de faveurs à ceux qui les possèdent.

J'ai toujours ignoré jusqu'où ils avoient poussé leurs progrès dans le cœur de Mylady, & la conclusion même de cette triste aventure ne m'inspira point assez de curiosité pour me faire désirer plus de lumière. Mais je remarquai qu'ils régloient continuellement ses occupations, & que sous prétexte de concerts ou d'autres assemblées auxquels ils attribuoient quelque rapport avec ses études, ils l'engageoient apparemment dans des parties de plaisirs qui convenoient à leurs vûes ou à leur propre goût. Des couleurs plus adroites encore, que Madame de S. . . . donnoit à un désordre si continuél,  
m'o-

m'ôtoient jusqu'aux soupçons qui auroient pû me faire naître l'envie de les observer; & gagné (car je dois cet aveu à la vérité) par l'espérance de sa conversion, dans laquelle elle me soutenoit merveilleusement, je me reprochois quelquefois d'avoir eu si mauvaise opinion de sa conduite sur des récits & des témoignages que j'accusois de témérité. Il falloit, pour m'ouvrir les yeux, un événement aussi affreux que celui que j'ai à raconter.

J'étois souvent chez elle ou chez ma belle-sœur; & pour éloigner plus sûrement mes défiances, on étoit convenu avec moi qu'on m'avertiroit de tous les momens où l'on pourroit m'entretenir avec liberté. Ainsi sous prétexte de se ménager la tranquillité nécessaire pour des conversations aussi sérieuses que devoient être les nôtres, on avoit trouvé le moyen de m'écarter dans tous les tems où ma présence auroit été importune; & chaque jour néanmoins l'on m'a-

ver-



vertissoit si naturellement de l'heure à laquelle on m'attendoit le lendemain, & l'on paroissoit si satisfait de me voir lorsque j'arrivois, qu'il ne m'entra jamais dans l'esprit que cet ordre de visites pût être un jeu concerté. Je passois des heures entières avec Madame de S. . . . & si mon zèle me les faisoit trouver courtes, le désir qu'elle avoit de finir heureusement son aventure, ou la satisfaction peut être que sa vanité lui faisoit trouver à raisonner avec moi sur les points les plus importans de la Religion & de la Morale, & à recevoir les éloges que je ne pouvois souvent refuser à son esprit, l'empéchoient de les trouver ennuyeuses. Il m'étoit aisé de remarquer dans ses manières & jusques dans ses regards, un air de complaisance & de tendresse que je trouvois quelquefois poussé trop loin; mais dans une femme qui avoit été livrée toute sa vie aux vains amusemens du monde, je le regardois

dois comme un reste de ses anciennes habitudes. Si je me trompois si dangereusement sur son extérieur, qui n'étoit composé au contraire avec tant d'affection que pour essayer de prendre quelque empire sur mes sens, elle tomba dans une erreur beaucoup plus ridicule sur le mien, dans lequel elle n'auroit dû voir que de l'ardeur pour l'intérêt de son salut. Le feu que la chaleur d'une longue conversation faisoit briller dans mes yeux, & l'affection Chrétienne dont il m'échappoit peut-être quelque expression moins mesurée que mes sentimens, lui parurent autant de marques du progrès qu'elle faisoit sur mon cœur. Elle ne douta point que je n'eusse pénétré le dessein qu'elle avoit de me plaire, & que m'arrêtant à ce qu'il y avoit de flatteur pour moi dans cette pensée, je n'eusse la foiblesse d'y être sensible; de sorte qu'ayant commencé de part & d'autre à prendre nos mouvemens mutuels

dans le sens qui répondoit à nos désirs, nous parvîmes bien tôt au point de nous croire également sûrs de notre victoire. Peut-être Madame de S . . . . ne s'étoit-elle pas proposé d'abord de pousser si loin son entreprise. Ses idées se corrompirent sans doute par degrés; & dans l'esprit d'une coquette artificieuse, la seule envie de s'amuser d'une aventure ridicule fut un motif capable de lui faire oublier toutes les bienféances. Quoiqu'il en soit, m'ayant un jour présenté sa main, sur laquelle je baissai imprudemment la tête, sans aucune intention de la toucher de mes lèvres, & pour me dispenser au contraire de la recevoir dans la mienne, elle prit cette inclination précipitée pour le mouvement d'un cœur qui trembloit à s'expliquer ouvertement; & dans le dessein apparemment de me faire comprendre qu'elle m'entendoit, elle acheva ce qui restoit de chemin à faire jusqu'à mon visage en faisant



fant toucher ses doigts à ma bouche & en les ferrant un moment contre mes lèvres. Si cette familiarité me causa quelque surprise, je l'expliquai néanmoins comme un léger transport, qui venoit de la satisfaction d'un cœur où le goût de la vertu commençoit à renaître par mes conseils. Cette réflexion, qui ne fut mêlée d'aucun doute, se trouva confirmée aussi tôt par une proposition que Madame de S. . . . me fit avec quelque air d'embarras. Comme je l'avois pressée plusieurs fois d'en venir à la revue générale de tous les déréglemens de sa vie, & qu'elle m'avoit toujours apporté quelque prétexte pour retarder cette entreprise humiliante, le sens de son discours ne me parut point équivoque: trouvez-vous chez moi ce soir à dix heures, me dit-elle, en baisant la voix; je veux vous ouvrir mon cœur, & vous ne vous plaindrez point de ma franchise. Je me persuadai aussi-tôt qu'elle

G 2

avait

avoit enfin vaincu toutes les difficultés qu'elle avoit eues à combattre, & que si elle prenoit le tems de la nuit pour décharger sa conscience du fardeau de ses péchés, c'étoit par un reste de confusion dont la piété naissante n'a pas toujours la force de secouer le joug.

On auroit bien mal pris son caractère, si l'on s'imaginoit que sa disposition fût de la tendresse, & son dessein, de me conduire de foiblesse en foiblesse, jusqu'au point de m'inspirer des désirs dont elle prétendît recueillir le fruit. En se flatant de m'avoir amolli le cœur, elle ne se proposoit point d'autre plaisir que d'avoir triomphé de la sagesse d'un homme austère, qui avoit entrepris lui-même de triompher d'elle. Elle vouloit humilier celui qui s'étoit crû capable de l'instruire, & qui après avoir tenté de l'effraier par des menaces, avoit espéré de pouvoir la toucher ou la convaincre par ses raisonnemens.

mens. En se figurant qu'elle m'avoit séduit l'esprit & le cœur, elle ne pensoit pas à profiter elle-même de sa victoire ; mais une malignité cruelle lui avoit fait tomber dans l'esprit de faire servir ma foiblesse à la réjouir autant qu'à la venger. Elle avoit communiqué ce projet à ma Belle sœur, & l'empire qu'elle avoit déjà pris sur elle, la fit réussir aisément à s'assurer de son consentement & même de son secours. Elles étoient convenues qu'aussi-tôt que ma vertu m'auroit abandonné, Madame de S... me proposeroit le rendez-vous qu'elle m'avoit effectivement donné chez elle, & qu'au lieu de s'y trouver elle-même, elle y mettroit à sa place une femme extrêmement difforme ; qu'on auroit soin, pour me tromper plus aisément, que le lieu fût obscur, & que lorsqu'on me croiroit livré à tout le dérèglement des désirs qu'on me supposoit, les deux Dames parot-



troient avec de la lumière, & m'acableroient des reproches que j'aurois mérités. On conçoit que cette scène pouvoit avoir de la douceur pour des femmes sans conduite à qui j'avois voulu faire des leçons de sagesse, & suivant ce plan j'avois même des remerciemens à leur faire, de garder encore assez de mesures pour vouloir sauver du moins ma réputation. Cependant Madame de S.... ne se crut pas plutôt sûre de ma défaite qu'elle changea d'idée, & rien n'étoit plus digne de la corruption de son cœur que le nouveau dessein qu'elle forma. Elle résolut, sans s'ouvrir à ma Belle sœur, de pousser elle-même l'aventure à bout, autant pour faire l'essai de ma conduite dans une épreuve où elle avoit raison de me croire fort novice, que pour jouir plus parfaitement de son triomphe, & faire servir ensuite à d'autres vûes l'avantage qu'elle auroit acquis sur moi.

La droiture de mon cœur en  
ayant

ayant écarté toute ombre de soupçon, je ne manquai point de me trouver fidèlement au rendez-vous. Tout mon zèle se renouvelant même à l'approche de l'heure, je m'étois préparé au ministère que je me croyois prêt d'exercer, par un redoublement de prières. Je me présentai à la porte de Madame de S. . . . J'y trouvai une femme qui paroissoit m'attendre, & qui m'introduisit avec beaucoup de précautions par un degré déroché qui conduisoit à l'appartement. Elle ne me recommanda que le silence; & je ne fus point surpris qu'une cérémonie qui n'étoit pas ordinaire dans une telle maison, fût accompagnée de quelque air de mystère. La porte de l'appartement m'ayant été ouverte, on me fit passer jusqu'au cabinet avec les mêmes mesures. Enfin J'apperçus Madame de S. . . . qui étoit assise négligemment, mais parée avec plus de soin & moins de décence que je ne devois m'y attendre. La seule pensée que

cette affectation me fit naître, fut une réflexion sur l'ascendant de la vanité, qui n'abandonne point une femme jusques dans les plus saints exercices de la Religion. Enfin la porte du cabinet ayant été fermée sur moi par la femme de chambre qui m'avoit conduit, je me trouvai seul avec Madame de S...

Je rejetai le mouvement qui me portoit à lui faire un reproche de sa parure, & croyant devoir quelque indulgence à ce reste de foiblesse, je m'approchai d'elle en lui demandant si les dispositions de son cœur répondoient à celles qu'elle avoit prises pour nous ménager la solitude & la tranquillité où nous étions. Ce discours étoit peut être équivoque, quoique les circonstances me l'eussent inspiré naturellement. Il pouvoit être pris sans doute dans le sens le plus contraire à mes idées, puisqu'achevant de confirmer Madame de S.... dans les siennes il donna lieu pendant quelques moments

men  
zarr  
peu  
tion  
des  
me  
les  
en a  
rer  
chio  
égal  
à la  
En s  
me  
fant  
être  
tout  
fon  
elle  
dent  
vou  
ble  
pres  
mo  
plai  
mon  
mie  
sa m



mens à la conversation la plus bizarre. Sa réponse fut telle qu'on peut se l'imaginer dans la prévention où elle étoit. Elle me parla des dispositions de son cœur comme des sentimens les plus vifs & les plus impatiens. Que ne lui en avoit-il pas coûté pour différer l'heureux instant où nous touchions, & si mon ardeur étoit égale à la sienne, que manquoit-il à la perfection de son bonheur? En s'expliquant avec ce feu, elle me prit par la main, & me pressant de m'asseoir près d'elle, peut-être m'auroit-elle défilé les yeux tout d'un coup par la vivacité de son action, si dans la pensée où elle étoit que je brûlois d'une ardente passion pour elle, elle n'eut voulu se faire un spectacle agréable du développement de mes propres transports. Ainsi paroissant se modérer tout d'un coup, elle se plaignit seulement de ne pas voir mon empressement répondre mieux au sien; elle retira même sa main, dont elle tenoit encore

la mienne, & me regardant d'un air tendre sur le fauteuil où j'étois assis, elle passa sur le champ à me demander pourquoi dans les vûes qui m'amenoient j'étois venu avec une robe longue, qui convenoit si mal aux circonstances? Je justifiai mon habillement par les raisons de décence qui m'auroient même obligé de le prendre dans cette occasion, si je n'avois pas eu l'habitude de le porter. Nos discours sur cette matière devinrent un tissu d'obscurités, où je ne puis me figurer qu'elle vit beaucoup plus clair que moi. Cependant elle avoit cet avantage sur moi pour se persuader qu'elle comprenoit quelque chose aux miens, que me croyant retenu par un reste de modestie & de timidité, elle pouvoit prendre mes termes les plus obscurs pour un voile dont j'enveloppois mes véritables sentimens; au lieu que ne lui soupçonnant point d'autres vûes que celle de soulager promptement sa mémoire du fardeau de  
ses

ses  
cha  
d'â  
auf  
J  
à l  
me  
pab  
fer  
cra  
ma  
gra  
re  
ré  
pô  
le  
ro  
se  
se  
ra  
l'a  
en  
el  
e  
h  
d  
p

ses fautes, il m'arrivoit, presqu'à chaque mot qu'elle prononçoit, d'être arrêté par des difficultés ausquels je ne comprenois rien.

Je les avois attribuées d'abord à l'impatience & au trouble même dont l'ame est quelquefois capable dans un commencement de ferveur ; mais je commençai à craindre à la fin que dans une imagination échauffée par les grands objets dont je la croyois remplie, il ne se fût fait quelque révolution dont la raison avoit pû se ressentir.

Elle tenoit pendant ce tems-là le bout de ma ceinture, qu'elle rouloit entre ses doigts, tantôt feignant seulement de s'en amuser, tantôt la pressant, & l'attirant à elle, avec des regards dont l'ardeur sembloit redoubler. Lasse enfin d'un excès de retenue dont elle accusoit toujours ma timidité, elle se leve, en me disant que les hommes étoient bien étranges d'employer tous leurs artifices pour séduire le cœur d'une fem-



me, & de se prévaloir ensuite de leur gravité & de leur force d'esprit pour abuser de leur victoire. C'étoit une ironie maligne, qu'elle crut soutenir par mille caresses passionnées dont elle m'accabla tout d'un coup.

Les premiers efforts que je fis pour m'en défendre pouvant être pris pour l'effet du même embarras auquel elle avoit attribué ma froideur, & le silence que mon faiblesse m'empêchoit de rompre servant encore à la soutenir dans cette idée, elle en fit assez dans peu d'instants, pour soulever mes sens en sa faveur; & ce fut sans doute un secours plus puissant que celui de ma faible vertu, qui me sauva d'un si affreux péril. Je recueillis toutes mes forces pour m'arracher de ses bras, & tout essouffé comme je l'étois, retrouvant à peine la liberté de parler, je la plaçai sur un fauteuil où sa propre confusion la retint peut-être autant que le discours que je lui adressai. Madame, lui

disje d'une voix troublée, si c'est un égarement d'esprit, une illusion de l'ennemi du salut, ou quelque autre oubli de vous-même, qui vous emporte malgré vous à des excès si indignes de vos premières résolutions, rappelez vos esprits, armez-vous des grands principes, dont je me suis efforcé de vous remplir, & soyez persuadée que le secours du Ciel est toujours supérieur à la tentation. Je sens, ajoutai je, le tort que j'ai eu de m'écarter de l'usage ordinaire pour entendre votre confession. Je devois craindre autant pour moi que pour vous, le péril de la solitude. Mais si notre corruption naturelle rend quelquefois nos chûtes si promptes, on se relève aussi promptement par le repentir; & d'un simple mouvement de cœur, dépendent souvent le crime & l'innocence.

En lui tenant ce discours, j'avois la main appuyé sur son bras, par un reste de défiance qui me faisoit craindre qu'elle ne retom-

bât dans un nouvel accès ; & j'observois même ses yeux pour y démêler de quelle espèce de transport j'avois à me garantir. Je ne fais si cette patience avec laquelle je continuois d'être auprès d'elle, lui fit croire que je pouvois encore être vaincu, ou si elle ne prit peut-être la douceur de mes reproches que pour le déguisement d'un hypocrite, qui craignoit de s'ouvrir trop légèrement : mais profitant de la situation où j'étois pour m'attaquer avec plus d'avantage, elle donna plus de force que jamais à la tentation, par ses caresses & par ses regards. Quelques reproches tendres & animés qu'elle y joignoit par intervalles, des soupirs qui sembloient partir du fond du cœur, un air de langueur répandu sur son visage & dans toute son attitude, enfin tout l'appareil de la mollesse & de la volupté, qu'elle sembloit réunir autour d'elle, m'auroient peut-être fait sentir que l'homme est toujours trop foible quand il s'expose.



pose volontairement au danger ; si cette pensée même , qui me vint à l'esprit dans les termes de l'Ecriture , ne m'eut fait prendre la résolution de me retirer brusquement. Une courte apostrophe que j'adressai à mon ennemi , en lui tournant le dos , lui fit entendre combien elle étoit éloignée de son triomphe. Cependant j'observai d'y faire entrer moins de colère & de dureté que de compassion. Je vous plains , lui dis-je , de quelque source que vienne cet excès de corruption ; & si vous ignorez les sentences du Ciel , je vous apprens qu'elles sont terribles contre l'endurcissement de cœur qui va jusqu'au mépris de ses lumières & de ses graces.

Je me hatai de sortir de ce lieu infecté , en remerciant l'Auteur des forces qui soutiennent le chrétien fidèle dans l'amour de la vertu ; & si peu sensible à la honte d'avoir été trompé , que ne craignant point d'abandonner au Ciel le jugement de mes intentions ,  
je

je le priai de me tenir compte, dans ses miséricordes infinies, de l'ardeur & de la pureté de mon zèle. Mais après avoir déploré le triste succès de tant d'espérances, je ne manquai point de faire tomber mes réflexions sur Mylady, & je recommançai à voir d'un autre œil tout ce que mon illusion m'avoit comme accoutumé à regarder sans défiance & sans allarmes. Mes premiers soupçons néanmoins ne se tournèrent point vers ses deux Amans. Je ne cessai point au contraire de les prendre pour ce qu'ils s'étoient annoncés, & j'étois ravi au milieu de mes craintes de trouver encore la même vraisemblance dans les raisons qui avoient amené ma belle sœur à Paris. En supposant, disois-je pour me rassurer, que sa liaison avec Madame de S.... ayant pu déranger ses principes & sa conduite, le mal n'est pas si ancien que j'en doive craindre déjà les progrès. Son dessein en quittant la Campagne n'étoit pas une ré-  
solu-

fol  
de  
ex  
am  
en  
int  
ru  
s'é  
ma  
de  
da  
m'  
de  
fol  
far  
réf  
se  
fes  
&  
qui  
ent  
par  
ma  
&  
L  
poi  
con  
que

solution formée de se livrer au désordre. Elle en avoit un qu'elle exécute ; & quand son indigne amie le lui auroit fait naître, pour en prendre occasion de l'engager insensiblement dans la même corruption, la nécessité même où elle s'est crue d'employer ce prétexte, marque assez qu'elle avoit besoin de tems & d'efforts pour réussir dans un si horrible projet. Je m'animois ainsi à l'espérance par des motifs qui n'étoient pas absolument sans vraisemblance & sans force ; mais j'aurois fait une réflexion bien plus juste, si j'eusse pensé que le vice n'a pas dans ses progrès la lenteur de la vertu, & que le penchant de la nature, qui suffit si souvent pour nous entraîner seul, devient un torrent par sa rapidité, lorsqu'il reçoit la malheureuse impulsion du conseil & de l'exemple.

L'amour propre ne me dominoit point assez pour me faire regarder comme un grand sacrifice, l'aveu que je fis au Comte du succès hu-  
mi-



miliant de mon entreprise. Il en avoit toujours eu des défiances qu'il s'étoit efforcé inutilement de me communiquer. Je lui confessai que les yeux avoient été plus pénétrans que les miens, & que cette aventure étoit pour moi une nouvelle leçon, dont je reconnoissois humblement l'utilité. Ma franchise alla jusqu'à lui découvrir les raisonnemens par lesquels je m'étois rassuré sur la conduite de ma belle sœur, sans quoi je lui avouai encore que je me serois cru le plus coupable & le plus malheureux de tous les hommes d'avoir différé, par mon erreur, des remèdes qu'il nous auroit été facile d'y apporter plutôt. Il ne laissa rien échapper dans sa réponse qui pût augmenter la douleur que j'avois d'avoir été trompé; mais rappelant une partie des conseils qu'il m'avoit donnés, lorsque je lui avois déclaré mes premières craintes, il ajouta que si la bien-séance lui eût permis dès ce tems-là d'entrer plus avant dans la  
 con-

conduite de cette affaire, il eut commencé par tout ce qui auroit pû forcer Mylady de rompre absolument avec Madame de S.... Quoique le lien qui m'attache à vous soit fort étroit, il ne m'auroit pas convenu, me dit-il, de prendre un ton de réformateur dans votre famille, surtout à l'égard d'une femme qui n'y est entré comme moi, que par alliance. Mais à quelque degré que le mal soit parvenu, comptez, ajouta-t-il, que s'il reste quelque espérance de le réparer, ce n'est que par l'éloignement de la cause qui l'a produit. Il s'arrêta un moment, comme pour se livrer à ses seules réflexions. Si je dois m'expliquer avec franchise, reprit-il, vous n'êtes pas désormais plus propre que moi à l'entreprise dont vous paroissez vous occuper. A moi, il faut un droit qui me manque. A vous, comme vous devez être revenu, après votre malheureuse expérience, de l'espoir que les exhortations du

z6-

zèle & les maximes de la Religion puissent suffire pour ramener des esprits qui n'y sont guères sensibles; à vous, dis je, il faudroit un air de hauteur & de fermeté, qui ne peut se trouver tel que l'occasion le demande dans un homme de votre robbe & de votre caractère. Considérez, reprit-il encore, que de deux moyens qui s'offrent uniquement pour réparer le desordre dont vous vous plaignez, il n'y en a pas un qui vous convienne. A la vérité le premier ne conviendroit à personne, & je le croirois presqu'aussi dangereux que le mal que nous pensons à guérir; ce seroit d'employer l'autorité de la Cour ou celle de la Justice, pour faire entrer Mylady dans un Couvent jusqu'au retour de son mari; ce qui ne peut être entrepris sans un éclat qui nous causeroit plus de confusion & de douleur que nous n'espérons d'en éviter. Mais la seconde voie, la seule par conséquent qui reste à prendre, & qui consiste non-seu-

le.



lement à s'expliquer d'un ton ferme avec Mylady, mais à ne rejeter aucun moyen vigoureux pour écarter de la maison toutes les personnes de l'un & l'autre sexe qu'on ne jugera point à propos d'y souffrir, demande un homme d'épée, qui joigne au droit que vous avez, des expressions & peut être des effets que votre profession vous interdit. Ainsi, ajouta le Comte, aussi long-tems que nous voudrons éviter assez l'éclat pour ménager notre honneur, je ne vois que Mylord Tenermill qui pût être chargé d'une affaire si délicate avec quelque espérance de réussir.

Je trouvai de la sagesse & de la vérité dans ce conseil; mais où nous réduisoit-il? A demeurer dans l'inaction jusqu'au retour de Tenermill, dont le tems étoit absolument incertain. Il y avoit même apparence que Patrice reviendrait avant lui, & l'une de mes vûes avoit toujours été d'épargner à ce cher frere le chagrin qu'il

qu'il ressentiroit infailliblement de trouver tant d'altération dans le caractère & la conduite de sa femme. Je ne me rebutai pas de l'objection que le Comte m'avoit faite contre lui-même, quoiqu'elle semblât renfermer un refus formel de se charger de l'intérêt de Patrice. Je le crus plus propre qu'il ne paroïssoit se l'imaginer à cette entreprise. En convenant qu'elle ne demandoit plus un homme de ma profession, songez, lui dis-je, que si vous n'appartenez que par alliance à ma famille, vous êtes néanmoins, dans l'absence de Tenermill, ce qu'elle a de plus proche. Vous succédez par conséquent à tous les droits de mon frere, & dans le cas où nous sommes, les devoirs deviennent les vôtres. Je joignis à ce raisonnement des instances si vives & si pressantes qu'elles le déterminèrent enfin à se rendre.

Il me demanda un délai de quelques jours, pour se donner le tems de prendre plus de connoissance

sance des habitudes & de la conduite de Mylady. Sans avoir jamais sçu quelles voies il avoit employées, j'appris de lui, peu de jours après, ce que j'ai raconté de ces deux Amans. La surprise & la douleur causerent une cruelle révolution dans tous mes sens. Mais ce n'étoit pas tout ce qu'il avoit à m'apprendre. De quelque part qu'il fût informé, il sçavoit que Mylady avoit déjà consumé, depuis moins de deux mois, tout l'argent comptant qu'elle avoit au départ de son mari; & ce ne pouvoit être des sommes médiocres, puisqu'outre son revenu de l'année courante, nous nous souvenions qu'elle s'étoit trouvé cinquante mille francs dans ses coffres, lorsque les affaires du Comte avoient fait croire à ses amis qu'il avoit besoin d'un secours pécuniaire pour la conclusion de son Procès. Cet épuisement ne la faisant point penser à diminuer sa dépense, elle s'étoit déjà vûe forcée d'avoir recours aux expédiens ordinaires, tels



que l'emprunt sous de gros intérêts, & l'engagement de plusieurs bijoux précieux. Comme elle étoit sans passion pour le jeu, & que sa table n'étoit point assez régulière pour la jeter dans des frais si considérables, il parut manifeste au Comte que toutes ces sommes avoient été prodiguées à l'amour; c'est-à-dire, ou à Madame de S.... qui faisoit les apprêts du plaisir, ou à des Galants fortunés dont on récompensoit apparemment les assiduités & les soins. Et pour donner plus de crédit à cette odieuse imputation, l'on avoit assuré le Comte que d'un grand nombre d'Amans qui grossissoient continuellement la cour de Mylady, il y en avoit plusieurs qui avoient la réputation d'être bien avec elle, & qui en avoient pris occasion de paroître avec un train plus brillant. Je me garderai bien, me dit le Comte, en s'apercevant de l'impression que cet affreux récit faisoit sur moi, d'en croire aveuglément la mé-

mé  
ob  
joi  
tio  
ge  
me  
an  
do  
étr  
lad  
n'a  
L  
me  
que  
me  
qui  
ma  
fa s  
indé  
dom  
voir  
ses  
trois  
le ma  
Mais  
relle  
tous  
form  
To

médifance. Elle groffit tous les objets , fur tout lorsqu'elle fe joint à la vanité & à l'indifcrétion dans la bouche des jeunes gens. Mais en réuniffant toutes mes lumières présentes à mes anciennes conjectures, je ne puis douter qu'il n'y ait une altération étrange dans les mœurs de Mylady, & que cette corruption n'augmente tous les jours.

Il reftoit à m'apprendre comment il fe propofoit de s'expliquer avec elle. Je reçus hier, me dit-il, une lettre de Patrice, qui la fupposant toujours dans ma Terre, me prie de veiller à fa fanté, & de la voir même, indépendamment de nos froideurs domeftiques. Il fe plaint de n'avoir pas reçu affez fouvent de fes lettres; cet oubli lui paroît bien furprenant, s'il avoit le malheur d'en connoître la caufe. Mais c'est une occafion fi naturelle de la voir, que je rejette tous les autres plans que j'avois formés. Comptez, ajoûta-t-il,  
*Tome V.*                    H                    qu'a,

qu'ayant consenti une fois à lui rendre le service que vous désiriez, il ne restera rien à faire auprès d'elle, lorsque je me ferai acquitté de ma commission. Il me confessa néanmoins que pour inspirer quelque terreur aux coupables, il avoit déjà fait avertir Madame de S. . . . qu'elle étoit menacée de quelque disgrâce, qui seroit l'effet de ses liaisons avec une Dame qu'on l'accusoit d'avoir entraînée dans le désordre. Il ne doutoit pas, me dit-il, que cet avis n'eût passé aussitôt jusqu'à ma belle-sœur, & que la trouvant peut-être déjà fort allarmée, il n'en eût plus de facilité à l'ébranler dès la première visite. Il se flattoit même que s'il la mettoit dans cette disposition, il ne lui seroit pas impossible, en grossissant un peu les motifs de terreur, de l'engager sur le champ à quitter Paris, pour aller attendre le retour de Patrice à la Campagne.

Il choisit le jour suivant pour  
fa



sa visite. Jour funeste ! Après tant de circonstances qu'il m'avoit racontés , il ne m'avoit pas dit qu'il connoissoit l'Amant favorisé de ma belle-sœur, & qu'il avoit eu déjà une explication fort vive avec lui. Ce fut le premier objet qu'il rencontra dans l'appartement. La colere est sans frein dans une occasion si violente. Le voyant sortir seul du cabinet de Mylady , il l'arrêta fièrement , & sans ménager ses termes , il lui défendit, avec les plus fortes menaces, de remettre le pied dans une maison qu'il deshonoroit. Ce misérable, qui connoissoit peu les sentimens d'honneur, feignit de sortir sans répliquer. Une scène si peu prévue avoit échauffé le Comte. Il entra dans le cabinet avec un reste de la même chaleur ; & gardant moins de mesures qu'il ne se l'étoit proposé , il reprocha ouvertement à Mylady une conduite dont il ne paroissoit pas même qu'elle craignît le scandale. Le

nom de son mari, celui de ses beaux-freres, tout fut employé pour augmenter sa frayeur & sa confusion. Enfin, lui ayant remis devant les yeux ce qu'il jugeoit de plus certain dans les informations qu'il s'étoit procurées sur le désordre de ses mœurs, il lui déclara que par le droit qu'il avoit sur elle dans l'absence de Patrice & de Mylord Tenermill, il lui laissoit le choix de deux partis; celui de retourner sur le champ à sa Terre, pour y reprendre un ordre de vie plus réglé jusqu'au retour de son mari; ou de se retirer dans un Couvent, qu'il vouloit bien lui laisser la liberté de choisir.

Le mal qu'il prétendoit guérir étoit assez grand, pour demander un remède de cette violence; mais l'habitude du désordre n'étant point encore assez forte dans Mylady pour avoir endurci son front contre des reproches si durs, la première impression qu'elle en ressentit fut plus vive peut-être que

que le Comte ne l'avoit appréhendé. Elle n'avoit, dans un embarras si terrible, ni la présence ni les instigations de Madame de S. . . . pour la soutenir. Le Comte n'avoit jamais eu assez de familiarité avec elle, pour l'avoir accoutumée au ton noble & fier, qu'il sçavoit donner mieux que personne à ses réprimandes & à ses menaces. Elle crut voir tous les maux ensemble prêts à fondre sur elle, & soit qu'elle fût effectivement aussi coupable que nous nous le figurions, soit que le remord & la crainte grossissent à ses yeux ses propres fautes, elle demeura dans un silence qui sembloit être la confession de tout ce qu'elle s'étoit entendu reprocher. Cependant le Comte la pressant de se déterminer, elle ouvrit la bouche avec un air de timidité & de confusion, pour lui demander le tems de se reconnoître. Il ne voulut point pousser la dureté jusqu'à lui refuser une faveur si légère; mais se désiant



qu'elle pensoit à consulter Madame de S. . . . il lui déclara qu'elle devoit renoncer à cette espérance, & que pendant deux heures qu'il lui laissoit pour délibérer entre ces deux propositions, il alloit chez cette Dame, à qui il ne lui déguisa point qu'il attribuoit tout le désordre. S'il ajouta quelques mots, ce ne fut que pour lui faire honte de s'être livrée à une femme si décriée, dans l'espérance de précipiter son repentir en augmentant sa confusion.

Il sortit en effet pour se rendre chez Madame de S. . . . à qui il vouloit renouveler ouvertement les avis qu'il lui avoit fait donner en secret. L'impatience que j'avois d'apprendre de quel air on auroit reçu sa visite, me l'avoit fait attendre à quelque distance de la maison de Mylady. Je montai dans son Carosse. Il m'embrassa, en se félicitant d'avoir trouvé moins de résistance qu'il n'en avoit prévu, & d'être  
pres-

presqu'au moment d'exécuter sa commission sans violence & sans bruit. Une nouvelle si agréable me causa toute la joie que j'en devois ressentir. J'approuvai le dessein qui le conduisoit chez Madame de S. . . . & je le quittai pour en attendre le succès avec les mêmes esperances.

Etant convenu de retourner ensemble chez Mylady, & de lui offrir de concert nos soins & nos services pour l'un ou l'autre des deux partis entre lesquels elle avoit à choisir, il me reprit dans le lieu où il m'avoit laissé. Ce qu'il me raconta de Madame de S. . . . me causa peu d'étonnement après l'expérience que j'avois faite de son caractère. Elle avoit reçu ses menaces & ses reproches en femme supérieure à de si petits événemens, & confessant même avec une raillerie maligne, que Mylady avoit fait en peu de tems un progrès extraordinaire dans la galanterie, elle s'étoit excusé d'avoir eu la moindre

dre part à ce qui avoit l'air de désordre ou d'excès. Des faits de cette nature étant difficiles à vérifier par des preuves, le Comte avoit été forcé de s'en tenir à ses premières déclarations, & le principal fruit qu'il croyoit avoir tiré de cette visite, étoit d'empêcher qu'une femme si dangereuse n'empoisonnât l'esprit de Mylady par de nouveaux conseils.

Il ne s'étoit pas écoulé plus d'une heure pendant l'intervalle de ces deux expéditions. Nous gagnâmes la maison de ma belle-sœur. La porte nous en fut librement ouverte, & nous montrâmes dans l'appartement sans trouver plus d'obstacles. Le Comte, trouvant la porte du cabinet fermée, ne permit point qu'un Laquais s'avancât pour nous annoncer. Il faut dérober, autant qu'il est possible, me dit-il avec beaucoup de sagesse, cette fâcheuse scène à des Domestiques. C'est une précaution, ajouta-t-il, que



que je devois recommander à Mylady même, & que je serois fâché qu'elle n'eut point observée. Nous frappâmes doucement à la porte. On ne se hâta point d'ouvrir. Le Comte ayant levé la voix pour faire entendre qui nous étions, nous entendîmes celle de ma belle-sœur, qui après quelques discours obscurs, dont une partie même nous échappa, donna ordre à sa femme de chambre de nous introduire.

Elle étoit seule avec cette femme, assise contre une table, & tenant une plume dont elle se servoit pour écrire. S'étant à peine levée pour nous recevoir, nous eûmes bientôt remarqué qu'elle ne se trouvoit point assez de force pour se donner plus de mouvement. Son visage étoit d'une pâleur que je ne puis comparer qu'à celle de la mort. L'altération de tous ses traits, le désordre de ses yeux, enfin l'air étonnant qui étoit répandu dans toute sa figure, nous fit connoître

tre sensiblement qu'elle étoit agitée par quelque chose de plus terrible que la confusion & la douleur. Le Comte, à qui l'office d'expliquer nos idées sembloit appartenir, commença par quelques marques de l'inquiétude où nous étions pour sa santé, & demanda à la femme de chambre comment elle avoit pû laisser sa Maîtresse dans cet état, sans lui proposer quelque secours. Hélas! répondit cette femme, elle s'obstine à le refuser, & depuis une heure elle me retient ici malgré moi. A ce que le Comte lui dit à elle-même pour tirer d'elle l'aveu de son mal, elle ne répondit qu'en étendant le bras devant lui, avec un signe d'aversion pour nos soins, qui sembloit lui faire craindre de nous voir trop près d'elle. Enfin, comme c'étoit volontairement qu'elle s'étoit déterminée à nous faire ouvrir sa porte, elle nous pria d'écouter ce qu'elle s'étoit proposée de nous dire; sans autre précaution que de faire

re

re sortir sa femme de chambre, avec ordre d'attendre à deux pas de la porte.

Si vous n'avez amené M. le Doyen, dit-elle au Comte, en tenant les yeux baissés, que pour redoubler ma confusion par sa présence, vous perdrez le fruit de votre dessein; je suis dans un état qui doit me rendre insensible à de si petites considérations, & ma honte ni vos reproches ne peuvent être un mal fort insupportable pour moi, avec la certitude que j'ai de le voir finir fort vite: Je me réjouis, au contraire, de vous avoir tous deux pour témoins de mes derniers sentimens. Vous apprendrés mieux par ma bouche que par la lettre que j'étois à vous écrire ce qui se passe à ce moment dans mon cœur, & si vous condamnez l'excès où le désespoir vient de m'entraîner, vous serez les maîtres de faire l'usage que vous voudrez de mon secret.

Comme l'étonnement où nous

H 6

étions



étions le Comte & moi, nous portoit presqu'à chaque mot que nous entendions, à jeter les yeux l'un sur l'autre, je ne sçais, reprit-elle, ce que signifient tant de regards, mais s'ils viennent de l'obscurité de mon discours, qui vous cause peut être de l'embaras, je n'ai besoin que d'un moment pour l'éclaircir, & je vous laisserai encore à décider lequel je mérite de votre horreur ou de votre compassion. Il est vrai, continua-t-elle, que l'attrait du plaisir & les misérables conseils de Madame de S. . . . m'ont écartée de mon devoir. Donnez si vous voulez à mes désordres le nom d'yvresse ou d'aveuglement, mais ne croyez point que l'oubli de moi même où je suis tombée par degrés, ait jamais été volontaire. Les circonstances ont contribué chaque jour à cette dépravation, & j'ai moi même été surprise de me trouver au milieu de l'abîme, sans avoir ouvert une fois les yeux pour reconnoître la voie qui m'y conduisoit. Comment

ment, par exemple, la tendresse & le respect dont j'étois remplie pour mon mari ne m'ont-elles pas mieux défendue contre les premiers mouvemens d'un amour déréglé; & si j'étois capable de quelque foiblesse, devoit-ce être aux dépens d'un goût si cher, que le tems & mon propre choix avoient si parfaitement confirmé? Sans me reconnoître aussi criminelle que vous l'avez supposé dans vos reproches, je confesse, ajouta-t-elle, qu'on ne vous a point trompé sur une partie des excès qu'on m'impute. La vérité me condamne à cet aveu dans le redoutable moment où je suis, mais elle me dispense d'un détail qui feroit sans doute le tourment de mon mari.

Nous l'interrompîmes avec de vifs témoignages de pitié, pour éloigner la défiance qu'elle sembloit marquer de notre discrétion. Si vous nous connoissez de l'honneur, lui dit le Comte, n'appréhendez point que votre mari ap-

prenne jamais de nous ce que vous allez nous faire oublier à nous-mêmes par de si fortes marques de repentir. Ah! reprit-elle, en l'interrompant à son tour, vous ignorez ma situation lorsque vous attribuez quelque chose à ma crainte. Il n'en reste plus lorsqu'on n'a plus rien à prétendre à la vie. Et nous priant d'entendre ce qu'elle pouvoit nous expliquer en deux mots, elle nous apprit, qu'éloignée comme elle étoit de nous croire informées de ses intrigues, elle avoit été si effrayée des reproches du Comte, que ses forces, qui s'étoient soutenues pendant son discours, l'avoient abandonnée au moment qu'il étoit sorti du cabinet. Etant demeuré quelque tems sans connoissance, le Misérable à qui le Comte avoit interdit l'entrée de sa maison, & qui n'avoit fait néanmoins que se retirer dans une chambre voisine, étoit retourné au cabinet après en avoir vû sortir celui dont il n'avoit osé soutenir la vûe.



Il n'avoit pû douter, en voyant Mylady dans un profond évanouissement, qu'il ne se fût passé entre elle & le Comte quelque scène qui étoit la suite de celle qu'il venoit lui-même d'effuyer, & dont l'effet seroit infailliblement de lui faire perdre les ressources qu'il avoit trouvées jusqu'alors dans la crédulité de sa belle-sœur. Le même fond d'artifice & de friponnerie qui l'avoit attaché à elle, lui inspira la détestable pensée de profiter de l'état où elle étoit pour lui enlever tout-d'un-coup ce qu'il avoit déjà fort altéré avec le secours de Madame de S. . . . & ce qu'ils s'étoient bien promis d'emporter successivement. Il connoissoit par une longue familiarité la cassette où Mylady tenoit renfermé, avec ses Bijoux, tous les Actes & les Contrats qui faisoient le fond de son bien. Il s'en faisit, & n'ayant rencontré, en gagnant la rue, que la Femme de chambre, qui se rendoit sans dessein auprès de sa Maîtresse, il  
 fei-

feignit, en riant, d'avoir été chargé par ma belle-sœur de mettre ce précieux fardeau à couvert, dans la crainte que le Comte de S... avec qui il lui attribua quelque démêlé, ne portât l'ascendant qu'il vouloit prendre sur elle jusqu'à s'emparer de ses Papiers.

La Femme de chambre trouva Mylady qui revenoit à elle-même, à l'instant qu'elle entra dans le cabinet; & ne lui appercevant que le reste de pâleur, qui est la suite de ces accidens, elle se défia d'autant moins de la cause, que sa Maîtresse se contint assez pour ne lui en laisser rien découvrir. Cependant en lui rendant ses services, elle ne pût s'empêcher de mêler dans ses discours ce qu'elle venoit de voir & d'entendre. Mylady, comme frappée de la foudre en vérifiant aussi tôt le vol par ses yeux, trouva néanmoins assez de force, dans l'excès même de son trouble, pour se rendre maîtresse de ses premiers transports; mais elle n'en ressentit que plus

vivement son malheur. Tout ce qui est capable de jeter le désespoir & la consternation dans une ame, se réunissoit pour l'accabler. Avec les suites terribles dont elle se croyoit menacée de la part de son mari, elle se trouvoit réduite en un moment à l'indigence, par l'homme du monde à qui elle avoit prodigué le plus follement son bien & sa confiance. Sans expérience & sans lumières dans la pratique des affaires, il ne lui vint à l'esprit aucune ressource pour réparer la perte de sa cassette & pour arrêter les suites du vol. Enfin, ne voyant nul jour à l'espérance, & préférant la mort à mille extrémités funestes qu'elle croyoit inévitables, la seule pensée dont elle tira quelque consolation, fut de se souvenir qu'entre plusieurs Elixirs qu'elle avoit hérité de son pere, & qu'elle avoit conservés précieusement; elle avoit un Poison dont il lui avoit vanté souvent la vertu. Elle ne balança point un moment à l'aval-

ler,



ler, sans en donner la moindre connoissance à sa Femme de chambre, qui s'imagina, au contraire, que ce qu'elle lui voyoit prendre étoit un remède pour sa santé. Elle demanda ensuite une plume, pour nous apprendre les raisons qu'elle avoit eues de renoncer à la vie, & pour nous intéresser par l'honneur même de notre famille à ne pas révéler une si tragique aventure.

Ce qu'elle pouvoit ajouter à ce récit nous paroissant bien moins important que la nécessité de la secourir, nous lui coupâmes la parole pour rappeler la Femme de chambre, à qui nous ordonnâmes dans les termes les plus pressans de faire venir le premier Médecin qui pourroit se rencontrer. Et pour ne rien négliger dans l'intervalle, le Comte visitant la cassette des Elixirs, y trouva heureusement divers Contre-Poisons, avec leurs noms & leurs marques qui lui servirent à les distinguer; il força Mylady de recevoir ce secours. Sa résistance fut longue &

& opiniâtre, mais elle se rendit enfin à deux espérances qu'il lui fit concevoir ; l'une que si elle étoit résolue de reprendre le goût du devoir, son mari ne seroit jamais informé du malheur qu'elle avoit eue de le perdre dans son absence ; l'autre, que le vol même de ses Papiers n'étoit pas encore un mal irréparable, parce que le double de la plûpart de ces Actes se conserve dans les dépôts publics ; & que pour ceux qu'il n'étoit pas possible de garantir par cette voie, on avoit du moins celle des avis publics & particuliers, qui en sauroit infailliblement la meilleure partie. En acceptant par ces deux motifs les secours qui pouvoient la rappeler à la vie, elle se jeta à nos genoux, & ses promesses nous parurent aussi sincères que ses remerciemens.

Il étoit si peu à craindre, dans la disposition où je la voyois, qu'elle fit difficulté de suivre mes conseils ou mes ordres, que suffisant

fant seul pour lui faire goûter ceux des Médecins, & pour l'engager même à quitter sur le champ Paris, si sa situation le permettoit, je pressai le Comte de ne pas différer un moment à prendre les mesures qu'il jugeroit nécessaires pour arrêter les suites du vol. Il partit dans ce dessein. Les Médecins, qui arriverent aussi tôt, trouverent l'effet du Poison moins avancé que je ne me le figurois sur les apparences. Soit que l'Elixir eut déjà diminué la force, soit qu'il eut besoin d'un espace plus long pour agir, ils m'assurèrent qu'il ne s'étoit point encore communiqué aux parties vitales, & qu'ils s'en rendroient facilement les maîtres. En effet, Mylady se trouva si soulagée par leurs soins, qu'elle fut en état, dans l'espace de moins d'une heure, de monter en carosse avec moi pour se rendre à la Terre du Comte. Ce changement se fit avec tant de précautions & de décence, que ses Domestiques même n'ayant pas



pas eu plus de soupçon des causes de son départ que de celles de sa maladie, je la consolai encore, en lui faisant valoir ce bonheur comme un augure des plus favorables pour l'avenir; & je lui persuadai enfin qu'elle n'avoit rien à craindre pour des secrets qui étoient dans les mains du Comte & dans les miennes.

Rien ne pouvoit me dispenser de passer quelque tems avec elle, autant pour éloigner Madame de S... dont je craignois que l'imprudence n'allât encore lui faire chercher les moyens de la revoir, que pour la confirmer dans des résolutions auxquelles je n'étois pas sûr que la nécessité n'eut point eu plus de part que le penchant du cœur. Ainsi le séjour que je fis auprès d'elle fut un exercice continuél de charité & de zèle, par le soin que je pris constamment de lui exposer devant les yeux tout ce qui pouvoit la rappeler à elle-même, & lui faire oublier ce qui l'avoit perdu. Elle me fit  
des

des ouvertures qui ne me laisserent aucun doute de son repentir, & qui m'auroient persuadé qu'il y avoit à compter sur ses résolutions, si sa franchise même n'eut servi d'un autre côté à m'inspirer une nouvelle défiance de l'avenir, en me faisant pénétrer de plus en plus le fond naturel de son caractère. Avec les premières lumières du Comte & celles d'une expérience funeste qui ne les avoit que trop vérifiées, je ne pouvois prendre le change, ni elle me le donner sur ses moindres inclinations. Son cœur m'étoit aussi connu que le mien. J'y voyois à la vérité une détermination sincère à vaincre des penchans pour lesquels on s'accusoit d'avoir eu trop d'indulgence; mais c'étoit voir qu'on les avoit encore, & qu'on seroit peut-être toujours obligée de les combattre. L'état dans lequel on avoit l'ingénuité de se montrer étoit un état violent, qui supposoit par conséquent qu'on n'étoit rien moins que ce qu'on vouloit être,

&

& qui devoit faire douter, aussi long-tems que ce combat subsisteroit, de quel côté la balance pourroit pancher un jour. Et si cette observation étoit certaine, il ne l'étoit pas moins que je ne devois rien attendre ni de ses propres efforts, ni de l'ardeur de mon zèle, pour guérir le mal dans sa source. C'eût été tenter de changer la nature; entreprise qui surpasse les forces humaines, & que le Ciel ne s'est pas même engagé à mettre jamais parmi les miracles de sa grace.

Cependant, il importe si peu pour l'honneur & le repos d'un mari, que sa femme soit portée à la vertu par goût naturel ou par effort de raison; & je doutois si peu que Mylady ne sçût triompher d'elle-même, lorsqu'elle auroit pour frein, non-seulement la présence & les regards, mais encore l'amour & les complaisances de mon frere, que s'il me vint quelque scrupule sur le renouvellement de leur union, ce ne fût point



point le doute de la tendresse de l'un, ni de la fidélité de l'autre qui me le fit naître. Je m'attachai seulement à considérer quel alloit être le sort de Patrice, qui retrouvant sa femme telle en apparence qu'il l'avoit laissé à son départ, alloit lui prodiguer toutes les caresses qu'un mari doit à la constance du devoir & de l'amour; tandis qu'elle l'avoit outragé si cruellement, que ce qu'il lui devoit, dans les préjugés ordinaires de l'honneur, étoit peut-être une mort cruelle, ou un supplice qui lui rendit la vie plus insupportable que la mort. Cette réflexion ne venoit point du penchant qui me portoit quelquefois à forger des difficultés, ou à les grossir. C'est la manière commune de penser sur les événemens de cette nature. Le plus vil & le plus simple de tous les hommes consulté sur la situation de Patrice à son retour, auroit jugé qu'il n'y a point d'état si cruel; & l'y réduire par conséquent avec autant de liberté que de connoissance, n'étoit ce  
pas

pas le trahir avec la dernière cruauté? Je n'examinai point cette question par les règles humaines. Elles m'auroient causé trop d'embarras; & je n'avois d'ailleurs aucun besoin de les consulter, lorsque le malheur de Patrice étant ignoré, ce n'étoit point l'impression qu'il pouvoit faire sur autrui que je devois prendre pour fondement de mes réflexions. Je me tournai vers le Ciel, dont les loix ne sont jamais équivoques, lors même qu'elles ne s'accordent point avec l'opinion des hommes. Il me sembla que les fautes d'une femme ne diminuant ni les droits, ni la propriété, ni les goûts d'un mari, elles tirent moins leur grieveté du tort qu'elles lui font, que de la corruption du cœur qui les fait commettre. Ainsi lorsque l'ignorance met d'une part l'imagination à couvert, & que de l'autre on ne remarque aucun changement qui puisse faire douter qu'une femme ait été fidelle à son devoir, il n'y a rien dans la situation

tion d'un homme trahi qui puisse la rendre aussi cruelle qu'on se le figure. Le crime & sa honte ne tombent aux yeux de Dieu que sur celle qui l'a commis, & l'un & l'autre disparoissent également s'ils sont effacés par le repentir.

Mais je m'arrétois à des discussions inutiles; & l'ordre que le Ciel avoit mis dans les événemens m'en auroit dispensé, si j'eusse été capable de le pénétrer. De quelque espérance que je m'efforçasse de flatter l'esprit de ma belle-sœur, le remord de ses foiblesses & la crainte de son mari agissoient sur elle avec plus de force que toutes mes consolations. Si la diligence du Comte de S... avoit sauvé une partie de son bien, il n'avoit pu empêcher néanmoins que plusieurs billets considérables n'eussent passé sur le champ dans les Pays Etrangers avec celui qui les avoit enlevés, & qui avoit eu soin lui-même de s'assurer toute l'utilité qu'il pouvoit tirer de son crime. Les sommes qu'il ne restoit  
aucu-



aucune espérance de recueillir, montoient à plus de deux cens mille francs. Il étoit impossible que Patrice, en s'appercevant d'une perte si considérable, ne marquât pas beaucoup de curiosité pour les circonstances du vol, & qu'elle ne le conduisit tôt ou tard à d'autres connoissances. Cette pensée, jointe à mille inquiétudes, qui augmentoient à mesure que le retour de mon frere s'approchoit, jointe au remord continuel d'avoir manqué d'amour & de fidélité pour un mari si digne de ces deux sentimens, jointe peut-être à l'effet du Poison, dont il étoit difficile que quelque partie n'eût pas trompé les soins & l'habileté des Médecins, la fit tomber dans une maladie de langueur qui me fit croire dès les premiers jours que sa mort n'étoit pas éloignée. Rien ne fut négligé pour le rétablissement de sa santé. Je ne la quittai pas un moment, & mes services furent aussi pressés que si je n'avois

point eu de vie plus précieuse à  
 conserver. Le Comte & son épou-  
 se lui rendirent les mêmes soins,  
 avec toute l'ardeur qu'ils auroient  
 eues pour Patrice même. Elle  
 parut souffrir beaucoup de sa pro-  
 pre confusion dans la première  
 visite qu'elle reçut de la Comtesse,  
 & je compris aisément que la  
 présence d'une femme vertueuse  
 étoit pour elle un spectacle redou-  
 table. Cependant je déchargeai  
 son imagination d'une partie de  
 ce fardeau, en l'assurant que ma  
 sœur ignoroit entièrement son  
 aventure. Cette assurance, qui  
 sembloit lui répondre de la même  
 discrétion à l'égard de son mari,  
 parut rendre ses derniers soupirs  
 assez tranquilles. Elle me conjura  
 de ne pas m'éloigner de son lit.  
 Tous les intervalles de force &  
 de liberté d'esprit que sa maladie  
 lui laissa, furent employés à re-  
 gretter ses fautes. Elle me prioit  
 de les nommer ses infortunes,  
 pour en adoucir l'horreur à ses pro-  
 pres yeux; & ne se connoissant pas,

me disoit-elle, assez de force pour soutenir les regards de son mari sans expirer de honte & de douleur, elle regardoit comme une faveur du Ciel de lui épargner ce supplice, en lui ôtant la vie pendant son absence.

Nous la plaignîmes sincèrement le Comte & moi. Une femme si aimable méritoit un autre sort; & c'est encore un mystère impénétrable pour moi, que les plus parfaites qualités de la nature se trouvent quelquefois assorties avec des vices odieux qui les défigurent. Le Comte poussa plus loin cette réflexion. Dans un corps matériel, me dit-il, où tout dépend d'un mécanisme qui n'a point de règles absolument certaines & dont les différens mouvemens forment néanmoins ce qu'on nomme les passions, il ne me paroît pas si surprenant qu'à vous que l'inclination au vice ou à la vertu puisse être sujette à beaucoup de variété & d'altération: mais ce que j'admire, ajoûta-t-il, c'est que les femmes



mes ayent trouvé l'art d'envelopper leurs inclinations les plus opposées sous des apparences qui se ressembtent toujours ; de sorte que rien ne puisse nous aider à percer ce voile imposant qui donne à leurs penchans les plus déréglés, le même dehors qu'à leurs vertus. Patrice, reprit-il, auroit-il été trompé par sa femme, si la longueur du tems & des observations pouvoient faire pénétrer l'œil le plus clairvoyant au travers de ces épaisses ténèbres ? Sans combattre la pensée du Comte, je le priaï seulement de remarquer que la différence qu'il mettoit entre ce qu'il nommoit inclination au vice ou à la vertu, venoit peut-être moins de la nature que de mille circonstances qui sont la source de nos habitudes. L'amour & la haine, ces deux inclinations naturelles auxquelles toutes les autres peuvent être rapportées, ne méritent jamais en elles-mêmes le nom d'inclinations vicieuses. Elles ne le deviennent que par la mauvaise qua-

qualité des objets vers lesquels nous nous portons : ce qui est si vrai , que de quelque nature que ces objets puissent être , le sentiment du cœur est toujours le même. Pourquoi voudriez-vous donc , ajoutai-je , que la nature eût donné des apparences différentes à une chose qui n'est point capable de changer ? Le changement du moins , si l'on doit en reconnoître un , ne venant que des causes extérieures , qui excitent justement ou sans raison les desirs & les affections naturelles , il n'est pas plus raisonnable de souhaiter qu'il se manifeste au dehors , & par des différences sensibles , qu'il ne le seroit de vouloir que le feu prît la couleur des objets qu'on lui présente , & sur lesquels son action est toujours semblable , quoique la différence soit quelquefois extrêmes dans les effets.

Nous passâmes bientôt de ces idées abstraites à des considérations plus intéressantes. Quoique la maladie de ma belle-sœur eût

été assez longue pour nous laisser le tems d'en donner avis à Patrice, l'embarras qui nous restoit de son aventure, & si je l'ose dire, l'espérance même que nous avions d'en sortir par sa mort, nous avoit fait prendre le parti de ne pas lui en marquer un seul mot dans nos lettres. Mais si tout changeoit de face par cet événement, nous ne sentîmes pas moins de quels ménagemens nous aurions besoin pour lui communiquer une si triste nouvelle. Son voyage, qui ne devoit durer que quatre mois, venoit d'être prolongé par de nouvelles négociations dont le Roi l'avoit chargé à la Cour d'Espagne. L'impatience de se retirer à Paris étoit néanmoins le seul sentiment qui régnoit dans ses lettres. Quel moyen de lui apprendre par les nôtres un accident d'autant plus terrible pour lui, qu'une prudence encore plus nécessaire ne nous permettoit pas d'y joindre d'autres éclaircissements? Les douleurs communes  
ont



ont des bornes, nous le sçavions par nos expériences domestiques; mais dans le cœur de ce tendre frere, le Comte, aussi incertain que moi, me demandoit si je n'appréhendois pas qu'elle ne fût capable de bien des excès; & tremblans tous deux pour les suites qu'elle nous faisoit envisager, nous fîmes longtems à prendre une résolution qui ne se présentoit point d'abord à notre esprit.

Enfin, ne craignant point qu'il y eût d'excès à me reprocher, lorsqu'il étoit question de prouver ma tendresse & mon zèle à mes freres, je pensai à faire moi-même le voyage de Madrid. Les prétextes ne manquoient point à un homme aussi curieux que moi de s'instruire. Ce fut le seul motif que je résolus d'apporter au Roi, car je voulois éviter tout ce qui auroit pû diminuer l'opinion qu'il avoit de la fermeté de mon frere. Ma belle-sœur n'étoit point assez connue pour avoir excité l'attention du Public par sa maladie &

par sa mort; cette nouvelle n'avoit point été jusqu'à Saint-Germain, & je ne doutai point que nous ne pussions la tenir cachée de même, aussi long-tems que nous le croirions convenable à nos intérêts. Dès le jour suivant je me rendis à la Cour, & j'obtins du Roi, sans explication, la liberté de faire le voyage d'Espagne. Il mit néanmoins des bornes à mon absence, mais le motif en étoit obligeant. Dans l'espérance où il étoit de voir réussir heureusement ses armes en Irlande, il me demanda si je ne me presserois pas assez pour grossir sa Cour, lorsque le succès de ses affaires lui permettoit de retourner dans États. Il fixa mon retour au commencement de l'hiver, c'est-à-dire, dans un tems où la fin de la Campagne lui apprendroit quel jugement il devoit porter de sa fortune. Frivole attente, qui fut démentie par une suite d'événemens fort opposés! Mais  
par

par la même raison, il avoit perdu, quelques semaines auparavant, le dessein de me faire passer en Irlande, pour enlever le trésor de Mylord Linch. Quelque facilité qu'il y eût trouvé dans ses premières vûes, lorsqu'il s'imaginoit que je pourrois être secondé par ses Troupes, il avoit jugé ensuite si avantageusement de son Expédition, que se croyant chaque jour à la veille d'une victoire signalée, il comptoit d'aller recueillir le trésor de ses propres mains.



LIVRE DIXIEME.

**J**E ne me croyois pas moins sûr de partir pour Madrid, & mes préparatifs ne demandant jamais beaucoup de tems ni de soins, je ne remettois pas plus loin mon départ qu'au jour suivant. Un incident qui ne m'étois pas même venu à l'esprit, retarda mon voyage, & me força presqu'à l'abandonner

I 6

tout-



tout à-fait. S'imagineroit-on qu'il y eût des obstacles capables de m'arrêter, si je ne déclarois d'avance que ce fût le seul qui pût me faire renoncer à quelque chose de plus pressant encore, ou former, dans la même vûe, des entreprises mille fois plus pénibles & plus difficiles ?

Rien ne paroissant nous mettre dans l'obligation de communiquer la mort de ma belle sœur ni le dessein de mon voyage à Sara-Fincher, je me proposois de prendre congé d'elle, avec les marques ordinaires de mon estime & de mon attachement, sans lui parler autrement de mon départ que pour lui recommander le soin de sa santé pendant mon absence. Cependant j'appris en arrivant de Saint-Germain, qu'elle m'avoit fait demander plusieurs fois avec un vif empressement ; & m'étant rendu chez elle, mon étonnement fut extrême de l'entendre parler, non-seulement de la mort de ma belle-sœur, mais du projet de mon voyage,

yage, comme si elle en eût appris de moi même ou du Comte jusqu'aux plus légères circonstances. Quelques mots, qui lui échapperent dans la chaleur de divers mouvemens dont je ne mêlai pas tout d'un-coup la nature, me firent connoître aussi qu'elle n'avoit point ignoré les aventures de sa Rivale, ou qu'elle en savoit du moins tout ce qui n'avoit pas été confié uniquement à la discrétion du Comte & à la mienne. Je la regardois avec surprise, en attendant où ce prélude devoit aboutir. Enfin se levant de sa chaise, avec une action si vive, que je n'en pu méconnoître plus longtemps la cause; Ah! mon cher Docteur, me dit-elle, croyez vous que je vous laisse partir seul pour l'Espagne; & lorsque le Ciel me rend la vie par de si heureux événemens, est-il quelqu'un au monde à qui je puisse me fier du succès de mes espérances? Je connois votre amitié par les plus généreuses preuves; & si j'avois à

me reposer de mes intérêts sur un autre que moi, je n'irois pas plus loin pour choisir un Protecteur & un Ministre. Mais ce que je vous demande aujourd'hui, c'est d'être mon guide. Conduisez-moi, reprit elle avec une ardeur plus déclarée: je n'ai plus d'obstacles à vaincre qui demandent les ménagemens de votre prudence; je ne souhaite que d'arriver à Madrid, & j'ose désormais tout espérer des seules forces de l'honnêteté & de l'amour.

Ayant eu le tems de me remettre pendant ce discours, je conçus ce que j'avoue que la multitude de mes idées & de mes occupations ne m'avoit pas permis d'envisager jusqu'alors; c'est-à-dire, que la mort de ma belle-sœur rendoit de justes espérances à Sara, & que n'ayant plus en effet que la douleur à combattre dans le cœur de mon frere, il n'étoit pas impossible qu'il prît pour elle des sentimens auxquels j'ai remarqué mille fois qu'il avoit eu regret de  
ne



ne pouvoir se rendre. Pourquoi se feroit-il obstiné à lui refuser son cœur? N'y retrouvoit-il pas toutes les vertus & tous les charmes qu'il n'avoit pû s'empêcher d'admirer? Il me sembloit même que sa patience, au milieu de tant de disgraces, leur donnoit un nouveau lustre; & soit que mon attachement pour elle eut grossi à mes yeux les avantages, soit qu'elle eut tirée effectivement ce fruit de l'adversité, j'avois remarqué mille fois depuis qu'elle étoit chez le Comte, que son esprit, sa douceur, sa politesse, s'étoient perfectionnés par des accroissemens continuels. Dans le moment même où je faisois remonter ainsi mes réflexions sur le passé, je ne laissois pas échapper une remarque présente, qui frappoit d'elle-même mon attention. Informée, comme je m'étois apperçû qu'elle l'étoit, du déreglement de ma belle-sœur, j'admirai qu'il ne lui échappât point de réflexion maligne, ni la moindre marque de

cet-

cette j'oye insultante qu'on ressent si volontiers des infortunes d'une rivale. A peine avoit-elle prononcée son nom, & cet effort qu'elle faisoit sur elle même redoubla l'opinion que j'avois toujours eue de sa douceur & de sa modestie.

Cependant des propositions auxquelles je m'attendois si peu, me jetterent dans un embarras dont je ne sortis point aisément. J'avois besoin de quelque délibération pour examiner si elles ne blessaient aucun droit. Un mariage rompu avec éclat pouvoit-il être renouvelé ? & si la séparation avoit été légitime, permettoit-elle de se rejoindre par un nouveau lien ? D'ailleurs quelle apparence de disposer Patrice à recevoir une nouvelle Epouse au moment qu'il apprendroit la perte de celle qu'il avoit uniquement aimé ? Cette dernière pensée suffisant seule pour m'inspirer ma réponse, je remis la discussion des autres à des tems plus libres, & sans faire d'autre objection à Sara que celle qui se  
 pré-

présentoit si naturellement, je lui demandai si les premiers momens de la douleur étoient un tems propre à faire réussir ses espérances. Elle convint de la force de cet obstacle ; mais n'en demeurant pas moins ferme dans sa résolution, elle me proposa mille expédiens qu'elle croyoit capables de concilier toutes les difficultés. Je me garderai bien, me dit-elle, de paroître d'abord avec vous. Vous le verrez seul, pour lui apprendre sa perte. Votre zèle & votre prudence s'employeront à modérer les premiers mouvemens de sa douleur ; & quand vous le croirez disposé à recevoir ma visite, je m'efforcerai à mon tour de lui faire goûter mes consolations. Si c'est le plaisir d'être aimé qu'il regrette, hélas ! il reconnoîtra bientôt que ce qui lui reste surpasse tout ce qu'il a perdu.

Cet excès d'amour & de bonté m'arracha des larmes & des éloges ; mais toujours effrayé d'un projet où je croyois voir mille difficultés

in-



insurmontables, si je ne m'obstinaï point à le condamner, j'exigeai du moins qu'il fût communiqué au Comte & à la Comtesse de S... & je fis dépendre mon consentement de leur réponse. Quelle fut la douleur de Sara, lorsqu'elle leur trouva la même opposition à ses desirs ! Dans ses premiers mouvemens elle me protesta que rien n'étoit capable de l'arrêter, & que si je refusois de lui servir de guide, elle sauroit prendre sans moi la route d'Espagne, & se rendre à Madrid aussi promptement que moi. Je balançai alors si son intérêt même & celui de Patrice ne m'obligeoient pas d'abandonner le dessein de mon voyage. Mes Lettres pouvoient amener mon frere par degrés à la connoissance de sa perte, & lui ménager de même insensiblement les consolations qui pouvoient rendre la paix à son esprit. Je croyois prévoir qu'après avoir comme épuisé dans l'éloignement la première impétuosité de sa douleur, il seroit assez

assez satisfait d'y trouver un remède plus doux dans la tendresse d'une femme qu'il n'avoit jamais haïe & dont il étoit sûr d'avoir été constamment aimé. Je me ferois peut-être fixé à cette résolution, si la Comtesse n'eut réussi par d'autres motifs à faire changer celle de Sara. Elle lui représenta que devant se regarder comme une femme qui n'appartenoit plus à mon frere que par les desirs de l'amour, la bienfiance lui imposoit des loix qu'elle paroïssoit oublier. Cet avis, sans avoir peut-être toute la solidité que la Comtesse se le persuadoit elle-même, fit tant d'impression sur un caractère aussi vertueux que celui de Sara, qu'il lui fit étouffer ses plus impétueux desirs. Mais avec quelle ardeur ne me conjura-t-elle pas d'embrasser donc ses intérêts, puisqu'elle perdoit l'espérance de les solliciter elle-même? Elle me répéta vingt fois jusqu'aux termes dont elle auroit désirée que je me fusse servi. Elle vouloit les écrire

&

& me charger de sa lettre. Ce fut après mille raisonnemens & mille efforts que je l'obligeai de reconnoître la force de mes premières objections, & de confesser que la precipitation ne convenoit point à ses espérances.

Enfin j'eus la liberté de partir, & ma diligence répondant à mon zèle, je pris à peine le repos nécessaire dans le cours d'un si long voyage. Patrice me reçût avec une ouverture de cœur qui me ffit juger tout d'un coup que je retrouverois dans cet aimable frere toutes les qualités qui me rendoient son amitié si précieuse. Il ne restoit dans sa mémoire aucune trace de nos démêlés. Mais l'empressement avec lequel il me demanda des nouvelles de son Epouse m'annonça presqu'aussi promptement toutes les difficultés de mon entreprise. Il me renouvela les plaintes qu'il nous avoit faites plusieurs fois par ses Lettres, du trop long intervalle qu'elle mettoit entre les siennes; & me faisant tout à la fois cent ques-  
tions



tions sur sa fanté, sur ses occupations & sur la tendresse qu'elle confervoit pour lui, il ne soulagea mon embarras que par le droit qu'il me donnoit de lui répondre avec la même confusion. J'eus moins de peine à donner de la vraisemblance aux prétextes de mon voyage. Le désir de le voir, & l'occasion que son séjour à Madrid me donnoit de connoître l'Espagne, étoient des raisons si naturelles, qu'en le persuadant de mes vûes elles lui inspirerent toute la chaleur que je souhaitois de lui pour me satis-faire. C'étoit dans la dissipation que cet exercice pouvoit lui causer, que j'espérois trouver des momens favorables à mon dessein ; & n'étant point pressé par le tems, qui me laissoit autant de jours à choisir qu'il y en auroit jusqu'à son retour en France, je n'avois pas le moindre doute qu'une entreprise conduite par tant de degrés n'eut enfin tout le succès que j'avois osé m'en promettre.

Cette

Cette facilité à me flatter s'accrut encore par une découverte que je fis dès les premiers jours, & qu'une apparence de verité me fit prendre dans un sens qui étoit propre en effet à l'augmenter; j'appris par le soin que j'eus de m'informer des domestiques de mon frere quelles étoient ses habitudes à Madrid, qu'il voyoit familièrement une jeune Dame, dont le mérite avoit fait impression sur lui. Elle étoit veuve, & cette qualité lui donnant la liberté de recevoir les Etrangers, il passoit chez elle presque tout le tems qu'il n'employoit point à ses affaires. Peut-être me relâchai-je un peu de mes principes, en désirant qu'il eut pris quelque inclination pour elle, & l'intérêt même de Sara Fincer ne m'empêcha point de lui souhaiter cet obstacle. Outre que je ne pouvois me le figurer assez fort pour me faire craindre beaucoup de peine à le vaincre, c'étoit en surmonter un si puissant que de me rendre maître de

de sa douleur, que tout le reste me parut un badinage. Si je ne m'assurai pas tout d'un coup, par lui-même, de ses dispositions pour une femme dont on m'avoit tant relevé les charmes, ce ne fut que pour en tirer plus d'utilité, en faisant servir à mon dessein, sans qu'il en eût la moindre défiance, les lumières que je voulois me procurer par une autre voye.

M'étant fait nommer plusieurs personnes de qui je pouvois les recevoir, je m'attachai à lier connoissance avec un gentilhomme Espagnol qui voyoit souvent la même Dame, & qui, parlant la Langue Françoisé, étoit d'un accès facile pour ceux qui pouvoient l'entretenir dans cette langue. Sur la seule qualité d'ami de cette Dame je l'aurois crû lié avec elle par les mêmes motifs que je desirois à Patrice, si dès la première occasion que j'eus de lui parler d'elle il ne m'en eut fait un portrait qui ne me parut pas venir du pin-  
ceau



ceau d'un Amant. Il me la repré-  
 senta comme une coquette aguérie,  
 qui sous un faux semblant de mo-  
 destie & de douceur cachoit tout  
 l'artifice dont une femme qui ne  
 cherche qu'à plaire est capable, &  
 qui ne se bornant pas même à te-  
 nir un seul amant dans ses chas-  
 nes, s'efforçoit continuellement  
 d'étendre ses conquêtes, avec la  
 seule attention de se déguiser si  
 habilement, que chacun de ses fa-  
 voris se croyoit sûr d'être sans  
 Rival. Il s'étoit guéri d'une mal-  
 heureuse passion qu'il avoit long-  
 tems nourri pour elle, par l'ex-  
 périence qu'il avoit eu de ses tra-  
 hisons; ce qui n'empêchoit point  
 que l'estime qu'il faisoit de son es-  
 prit & de cent qualités rares qu'il  
 lui reconnoissoit encore, ne lui  
 eut fait conserver pour elle  
 une espèce d'attachement, qu'il  
 nommoit plutôt goût qu'ami-  
 tié. Lorsqu'il eut appris dans la  
 suite de notre entretien que Pa-  
 trice étoit mon frere, il me déclara  
 naturellement que le voyant  
 fort

fort assidu chez cette belle Veuve, il doutoit peu que l'amour n'eût beaucoup de part à ses visites, & il me conseilla de lui donner là dessus les avis que je croirois propres à le sauver du danger. Du moins suis je sûr, ajouta-t-il, qu'on se fait une étude de lui plaire; & il m'offrit de m'en faire juger par mes propres yeux.

Loin de m'effrayer de cette peinture, c'étoit précisément une inclination de cette espèce que j'aurois crû capable d'amuser assez Patrice pour le rendre moins sensible au coup que j'avois à lui porter; sans l'exposer néanmoins à s'amollir assez le cœur pour ne pas recevoir aisément un remède qui seroit toujours beaucoup plus fort que le mal. J'acceptai avec joye l'offre du gentilhomme Espagnol, & prévenant mon frere dès le même jour sur l'occasion que j'avois de me lier avec une Dame de sa connoissance, je ne remis pas ma visite plus loin qu'au lendemain. Vous verrez, me dit il froidement,

Tomme V.

K

un

une Dame d'un mérite distingué, & vous n'avez pas besoin d'un autre que moi pour vous introduire chez elle. Je trouvai dans ce discours un air de confiance qui confirma toutes mes idées. Il me resta même si peu de doute, que je ne pus me défendre de quelques réflexions sur l'inconstance du cœur, qu'une seule passion ne suffit pas pour occuper tout entier; & si cette pensée me donna plus d'espoir que jamais de composer aisément avec Patrice, elle servit peut-être à m'inspirer pour le sort de ma belle-sœur une compassion plus vive que je ne l'avois senti.

Patrice me fit souvenir lui-même de l'engagement qu'il avoit pris avec moi. M'ayant présenté à Donna Figuerrez avec une recommandation telle que la bien-séance la permettoit dans la bouche d'un frere, il me donna lieu de m'appercevoir bientôt de la considération qu'elle avoit pour lui. J'aurois commencé dès le premier moment mes observations,



tions, si le Gentilhomme Espagnol, qui étoit déjà dans l'assemblée, ne se fût assez approché de moi pour m'engager dans une conversation, que je ne pus éviter. Un reste de dépit, qu'il conservoit encore de son aventure, le porta sans doute à me faire connoître le caractère de ses Rivaux. L'un, dont la figure étoit fort prévenante avoit été le premier amant de Donna Figuerrez, après la mort, & peut-être ajouta-t-il malicieusement, vers les derniers tems de la vie de son mari. Peut-être encore est-il le seul qu'elle ait jamais aimé de bonne foi. Mais étant sans biens, il lui seroit devenu fort à charge dans la fortune médiocre qu'elle possède, si elle s'étoit picquée d'une fidélité qui ne l'eut fait penser qu'à lui. Il ne seroit pas impossible de justifier ainsi sa coquetterie dans sa source. Quoiqu'il en soit, une disgrâce, pire encore que la pauvreté, força cet amant de s'éloigner de Madrid au moment qu'el

le avoit soumis à ses charmes un riche vieillard, que vous voyez ici, dont le bien pouvoit lui faire trouver plus de douceur que dans son premier engagement. Elle perdit par conséquent du côté de l'amour autant qu'elle gaignoit du côté de la fortune; mais pour réparer cette perte elle se fit bientôt un nouvel esclave de cet Officier, continua t-il en me le montrant vis-à-vis de moi, qu'elle destinoit à remplir les fonctions de l'absent. Ce fut vers ce tems là que je pris pour elle la funeste passion qui m'a long-tems aveuglé. Je suis riche, & d'un âge qui n'a rien de rebutant, non plus que ma figure. On parut charmé de mes soins, & tout l'art du monde fut employé pour assurer ma défaite. Ignorant ce que la suite m'a fait heureusement découvrir, je me crus seul maître d'un cœur que je croyois d'un prix inestimable; ou du moins je n'eus que de legers ombrages de la part du vieillard, qui n'a plus assez de  
fer-

fer-  
né  
se  
qu  
né  
l'O  
en  
ac  
m  
ge  
yo  
fav  
tro  
mé  
illu  
pre  
tir  
ten  
dri  
qu'  
s'ap  
cur  
& M  
acc  
lité  
poi  
cro  
con

fermeté d'esprit pour déguiser une bonne fortune, dont il se croit seul en possession. Je remarquai quelques allarmes qui furent tournées en plaisanterie. En un mot l'Officier plus réservé, jouissant en secret des droits qu'il s'étoit acquis, & le vieillard passant à mes yeux pour un rival peu dangereux par ses desirs, que je croyois réduits à quelques regards favorables, nous nous sommes trouvés associés tous trois au même bonheur; & peut-être mon illusion dureroit elle encore, si le premier amant ne m'en fut venu tirer sans le vouloir. Ayant obtenu la liberté de rentrer à Madrid, il reprit aussi tôt la place qu'il avoit abandonnée; & s'il s'aperçut qu'il avoit des Concurrents, la présence du vieillard & la mienne, qui étoit toujours accompagnée de bien des libéralités qu'il partageoit, ne blessa point sa délicatesse. Mais ne se croyant point obligé à la même contrainte qu'on avoit l'art d'exi-



ger des autres, il se trahit par tant d'indiscrétions qu'elle me firent ouvrir les yeux; & sans rompre trop durement avec la Dame, je me suis retranché insensiblement au commerce de l'amitié, dans lequel j'ai la foiblesse de trouver encore de la douceur. La tranquillité de ce sentiment me fait goûter sans amertume toutes les qualités que je ne saurois m'empêcher de lui reconnoître. Je joins à cette satisfaction un plaisir que vous trouverés peut-être moins innocent; c'est celui d'observer sa conduite & de voir avec quelle adresse elle grossit tous les jours le nombre de ses amans. Le recueil de mes découvertes composeroit une Histoire intéressante par la variété & l'agrément. Mais ce que je ne pénétre pas encore, ajouta-t-il, ce sont les vûes qu'elle a sur Mylord votre frere, & la manière dont il y répond. Je sçais l'origine de leur liaison. Elle est nièce & héritière de notre Ambassadeur en France; l'oc-

ca-

casion du voisinage lui a fait chercher le moyen de se lier avec un homme aimable, sous prétexte de s'informer de la santé de son Oncle. Voyez le soin qu'elle prend de lui plaire, l'attention qu'elle marque pour tout ce qui sort de sa bouche, & l'air flateur dont elle accompagne toutes ses réponses. Il tombera dans le piège, s'il n'a pas déjà le malheur d'y être, & vous lui rendrez un office fraternel de l'en avertir.

Je m'apperçus en effet que Donna Figuerrez étoit uniquement occupée de ses attentions pour Patrice. Au moment que je tournai les yeux sur elle en cessant d'écouter le Gentilhomme, j'entendis le ton qu'elle prenoit pour marquer sa joye ou son admiration. Prévenu par le récit que je venois d'entendre, & plein encore de mon aventure avec Madame de S. . . ., je crus pénétrer ce voile trompeur, & je ne le trouvai point aussi imposant qu'on me l'avoit représenté. Ce-

pendant l'attitude & les discours de Patrice continuoient de me faire juger qu'il en étoit plus ébloui que moi, & je ne doutai point en lui voyant soutenir le même air de prévention, qu'il ne fut plus engagé qu'il ne se l'imaginait peut-être lui-même.

Le soir m'ayant rendu la liberté de l'entretenir seul, il n'attendit point que je le misse par mes questions dans la nécessité de s'expliquer. Vous avez vû Donna Figuerrez, me dit-il d'un air sérieux, & vous lui avez trouvé sans doute un mérite supérieur à son sexe. J'ai voulu vous laisser le tems de la connoître avant que de vous apprendre les raisons que j'ai de la voir. Il continua de me raconter qu'ayant lié connoissance avec elle à l'occasion de quelques lettres qu'il avoit reçues de l'Ambassadeur d'Espagne à Paris, il avoit pris tant de goût pour son esprit, que dans les communications qu'ils avoient ensemble, il



il lui avoit fait l'ouverture d'une partie des événemens de sa vie. L'histoire de son mariage n'avoit pas été oubliée, & n'ayant pû lui dissimuler dans la suite le chagrin qu'il avoit de recevoir si peu de nouvelles de son épouse, cette confiance avoit engagé Donna Figuerrez à lui offrir l'entremise de l'Ambassadeur pour en apprendre. Quoiqu'il fut peu naturel d'employer une voie si étrangere lorsqu'il avoit toute sa famille à Paris, la crainte qu'il ne nous restât contre son épouse quelque ressentiment qui nous rendît trop froids à le servir, lui avoit fait accepter des offres qui n'étoient incommodés pour personne. Les premières lettres de l'Ambassadeur l'avoient rempli de mille idées, qui n'avoient encore pû s'éclaircir. Elles représentoient ma belle-sœur dans un état si brillant, qu'il n'y avoit point reconnu la situation où il l'avoit laissée. L'Ambassadeur, en louant ses charmes, dont il assuroit qu'il s'étoit ins-

truit par ses propres yeux, parloit de la vie agréable qu'elle menoit à Paris, & la donnoit pour un modèle des agrémens réunis de la fortune & de la beauté. Cette lettre dont on n'avoit lû que des articles de cette nature à Patrice, lui avoit causé des inquiétudes que Donna Figuerrez avoit observées. Elle en avoit profité pour pénétrer plus avant dans les secrets de mon frere, & se faisant expliquer mieux ce qui paroissoit le chagriner, elle avoit employé toute son adresse pour réparer le mal qu'elle lui avoit imprudemment causé. Les lettres qui étoient venues à la suite n'avoient jamais apporté de nouvelles qui n'eussent été conformes aux desirs & aux idées de Patrice, & comme nous évitions avec soin dans les nôtres de lui apprendre ce qui n'étoit propre qu'à troubler inutilement son repos, il étoit parvenu à se persuader que l'Ambassadeur s'étoit trompé dans ses premières relations.

Vous

Vous concevez, me dit-il, qu'avec les tendres allarmes que j'ai continuellement pour mon épouse, j'ai dû ménager une connoissance qui me procure chaque semaine des nouvelles si sûres de sa santé & de sa situation. J'ai eu l'injustice de les croire moins certaines de votre main & de celle de ma sœur, & j'ai continuellement le chagrin d'en recevoir trop rarement de mon épouse même, qui ne trouve point, apparemment, les mêmes douceurs que moi dans un commerce de lettres. Cependant le soin que M. l'Ambassadeur a pris constamment de m'informer de tout ce qui la touche, m'a servi de remède contre les tourmens de l'absence, & me console des nouveaux ordres du Roi, qui me retiennent encore ici pour son service. Je vois Donna Figuerrez, ajouta-t-il, comme une ressource que la faveur de l'amour m'a ménagée à Madrid. Je lui parle moins d'elle-même que de mon



épouse, & l'agrément de son commerce me tient lieu du bonheur que je ne puis trouver qu'en France.

On s'imaginera aisément combien ce discours, qui supposoit ma belle-sœur vivante, & sa conduite toujours aussi réglée que ses sentimens, dût me causer d'admiration. La bonne foi de mon frere m'effrayoit; & dans l'indignation que j'eus de le voir trompé si cruellement par des Etrangers, à qui je ne pouvois supporter les mêmes motifs que les miens pour suspendre l'éclaircissement de son sort, je fus prêt de dissiper à ses yeux de si dangereuses ténèbres, qui me sembloient cacher nécessairement quelque mystère odieux. Cependant un moment de réflexion sur l'importance dont il étoit de le pénétrer, me fit modérer aussitôt cette chaleur. J'affectai même d'entrer dans les idées de Patrice, & sans lui communiquer ce que j'avois appris du caractère de  
Donna

Donna Figuerrez, j'éloignai tout ce qui pouvoit nous ramener à cette conversation, pour m'assurer la liberté d'approfondir le lendemain des artifices que je ne voulois pas ignorer.

Il ne se présenteoit point d'autre voie pour me procurer ces lumières, que celle du Gentilhomme Espagnol à qui j'avois les obligations que j'ai rapportées. Malgré l'attachement qu'il conservoit pour son ancienne Maîtresse, je lui avois reconnu un fond de ressentiment qui le disposoit toujours à suivre les nouvelles preuves qu'il pouvoit découvrir de sa perfidie, & à les relever même des plus fortes couleurs, pour se confirmer apparemment dans la résolution qu'il avoit prise de ne plus lui appartenir par l'amour. Je pressentis néanmoins par d'autres épreuves si je ne m'étois pas trompé dans cette conjecture, & croyant pouvoir m'ouvrir à lui sans rien donner au hazard, je lui racontai tout

ce que j'avois appris de mon frere, sans lui cacher que plusieurs faits constans qui détruisoient absolument toutes les suppositions de Patrice, me faisoient soupçonner Donna Figuerrez de quelque noire imposture. Une scène, si nouvelle pour lui, excita toute son ardeur pour en découvrir les ressorts. Comme ce n'étoit pas d'elle-même qu'il devoit attendre des éclaircissemens, il conclut, après quantité de réflexions, qu'il n'en pouvoit esperer de plus certains que de ses lettres. Il connoissoit le lieu où elle les resserroit, & le plaisir qu'il se faisoit déjà de la trouver coupable de quelque nouvelle trahison fut un motif si puissant pour lui, qu'il résolut de risquer tout pour se rendre maître de son secret par ce vol. J'admirai que dès le même jour il eût pu réussir dans une entreprise dont il avoit senti la difficulté lui-même. Il me fit avertir de me rendre chez lui, & triomphant de ce qu'il avoit déjà dé-



découvert, il me montra d'aussi loin qu'il m'apperçut, un paquet des lettres qu'il avoit enlevées avec la cassette où elles étoient contenues.

Il ne m'avoit pas communiqué la voie qu'il devoit employer pour me servir, & quelque satisfaction que je ressentisse de lui voir de si sûrs éclaircissimens entre les mains, je n'osai louer une témérité qui avoit quelque chose de choquant dans mes principes. Je commençai même par lui faire quelque reproche d'une action si peu mesurée, & j'exigeai du moins que les lettres qui ne paroistroient point avoir de rapport à nos vues, demeurassent inviolablement fermées. Il n'en avoit pas fallu lire un grand nombre pour pénétrer le fond d'un horrible complot. L'Ambassadeur avoit conçu une vive passion pour ma belle-sœur dans le même tems que Donna Figuerrez prenoit les mêmes sentimens pour Patrice. Les premières nouvelles qu'il avoit marquées

à Madrid , avoient été accompagnées de l'aveu de ses sentimens, que celle-ci s'étoit bien gardée de lire à mon frere. S'appercevant, au contraire, que le simple récit des divertissemens de ma belle-sœur faisoit sur lui une impression trop vive , & que l'inquiétude qu'il en paroïssoit ressentir pouvoit devenir assez forte pour lui faire abandonner promptement l'Espagne, elle avoit profité des lumières quelle avoit tirées de lui pour engager l'Ambassadeur à ne plus rien écrire qui ne s'accordât avec l'idée que mon frere avoit de son épouse. Son espérance étoit d'attendrir insensiblement son cœur , tandis que l'Ambassadeur auroit la même liberté de former ses attaques sur celui de ma belle-sœur ; & lorsqu'après divers événemens dont je n'ai rapporté que ceux qui étoient venus jusqu'alors à ma connoissance , elle eût appris la mort infortunée de Mylady, elle n'en conçut qu'une espérance plus vive de vaincre  
le

le cœur de Patrice, & de l'amener peut-être à lui offrir sa main avec son cœur.

L'Ambassadeur étoit donc du nombre de ceux qui avoient conspiré contre la vertu de ma belle-sœur, & ses lettres faisoient foi qu'il ne s'étoit pas cru des plus malheureux. Il se plaignoit souvent néanmoins, dans les réponses qu'il paroïssoit faire aux questions de sa Nièce, que l'objet de sa passion ne prenoit pas pour lui des sentimens aussi léricieux qu'il l'auroit désiré pour son bonheur. Il la traitoit de volage & de capricieuse, qui ne paroïssoit chercher que de l'amusement dans les plaisirs, & qui faisoit son moindre embarras du repos & de la satisfaction d'un Amant. Ces plaintes étoient capables de la rétablir un peu dans mon opinion. Je croyois voir par un témoignage qui ne m'étoit pas suspect, que s'il y avoit eu du dérèglement dans sa conduite, il étoit moins venu d'un goût pour la débauche  
gros-



grossière que de la légereté de son humeur, ou comme l'avoit pensé le Comte de S . . . , de la mollesse de ses sentimens. Quelqu'idée qu'on ait dû s'en former sur mon récit, je lui dois cette justice, que l'Ambassadeur, en confessant le degré de faveur où il croyoit être être auprès d'elle, s'applaudissoit de son goût pour une femme si charmante, comme de la plus glorieuse fortune que l'amour pût lui offrir en France. Quel moyen néanmoins de concevoir qu'elle eût pû lui dérober le commerce qu'elle avoit avec un autre Amant, sans la croire assez artificieuse pour l'avoir trompé par de faux dehors? Et dans cette supposition ne faudroit-il pas la regarder comme une coquette d'autant plus raffinée, que ne pouvant devoir dans un âge si tendre tant d'adresse à l'expérience, on ne pourroit l'attribuer qu'à la corruption de son esprit & à la perversité naturelle de son caractère? A moins qu'on ne veuille faire honneur

neur de tant d'art à l'habileté de Madame de S . . . . , qui n'avoit pas besoin, peut-être, d'un espace bien long pour former les élèves.

Mais quel étoit le sort de Patrice d'être retombé en Espagne dans les mains d'une femme du même caractère ? Il n'avoit que la droiture de son cœur pour s'en défendre , car étant attaqué si méthodiquement par une femme aussi habile que Donna Figurrez , je n'ai jamais conçu qu'il eût pû se sauver autrement d'un péril qui se renouvelloit tous les jours. Plein de l'idée de son épouse , il ne lui tomboit pas même dans l'esprit qu'une autre femme pût penser à lui plaire. Ainsi les coquetteries & les avances de l'Espagnole étoient des soins perdus pour elle. Il n'attribuoit ses manières & ses expressions les plus flatteuses qu'à l'agrément naturel de son esprit , & au tour galant d'imagination qui régné assez communément en Espagne. Cette raison , jointe au plaisir qu'il avoit de

de recevoir par ses mains des nouvelles de son épouse, lui faisoit trouver plus de satisfaction auprès d'elle que dans toutes les assemblées de Madrid, où son mérite & sa naissance l'auroient fait recevoir avec distinction. Il n'avoit pas eu le même soin que moi de prendre des informations qui lui auroient fait regarder le commerce d'une femme si dérégulée d'un autre œil. Il étoit donc sincèrement son ami, & toutes les ressources de la coquetterie ne lui avoient pas fait naître un sentiment plus tendre.

Après avoir lû avec beaucoup de soin toutes les lettres de l'Ambassadeur, j'engageai le Gentilhomme à remettre en ordre dans la cassette celles qui n'appartenoient point à notre dessein, & l'ayant fait consentir à me laisser les autres, je le remerciai d'un service, par lequel j'étois bien persuadé qu'il avoit cherché à satisfaire sa curiosité plus que la mienne. Il me ressoit à faire usage  
de



de tant de piéces importantes. Je me représentai quel avoit dû être l'embarras de Donna Figuerrez, en apprenant de mon frere que j'arrivois de Paris, & que n'ayant pû ignorer la mort de ma belle sœur, c'étoit la première nouvelle que j'avois dû lui communiquer à mon arrivée. Elle avoit cru en effet tous ses desseins renversés, mais un coup d'œil lui ayant fait remarquer la tranquillité de Patrice, elle avoit jugé aussitôt que par quelques raisons que j'eusse pû lui cacher sa perte, il étoit impossible qu'il en fût informé; & s'attachant à cette pensée, elle n'avoit rien changé à son enjouement ordinaire. Cependant elle n'avoit pas cru mon silence sans mystère, & l'impatience de le pénétrer ne lui laissoit point de repos. Ainsi dans le tems que je pensois moi-même à la voir secrètement, pour la faire servir, peut-être malgré elle, à ma principale entreprise, elle avoit la même passion de m'entretenir, & je trou-

trouvai à mon retour chez Patrice un billet, par lequel elle me pressoit de me rendre chez elle.

Je m'y rendis sur le champ. L'utilité dont elle me pouvoit être se réduisoit à ménager avec adresse les tristes ouvertures qu'il falloit faire à Patrice. Je laissois à part ses intentions, qui ne me paroissoient pas fort à craindre pour lui, & connoissant néanmoins le pouvoir qu'elle avoit sur son esprit, je ne doutois pas qu'elle n'eût la même habileté pour le consoler que pour lui plaire. Il m'importoit peu à qui je pusse avoir cette obligation, & ce qui étoit capable de m'inspirer de la reconnoissance ne m'imposoit aucune nécessité d'accorder mon estime. Elle me reçut avec un air de douceur & d'insinuation, qui m'obligea de me tenir en garde contre ses vûes. L'exemple de Madame de S.... me revenoit sans cesse à l'esprit. C'étoit néanmoins me donner beaucoup d'avantage sur elle, que de  
me

confesser dès l'entrée de son discours qu'elle fondoit de grandes espérances sur ma bonté; & continuant du même ton, elle me dit qu'elle estimoit assez mon frere pour souhaiter qu'il prît de l'inclination pour elle; qu'ayant appris la mort de son épouse, elle n'avoit pas jugé à propos de l'en instruire, & que j'avois apparemment quelque raison de lui en faire le même mystere, puisqu'il ne paroissoit pas que je l'en eusse informé: que la sienne pour se taire étoit la crainte d'affliger trop un homme pour qui elle avoit les sentimens les plus tendres, quoiqu'elle n'eût point encore été assez heureuse pour toucher son cœur; qu'elle sçavoit, par ses aveux continuels, la vive passion dont il étoit prévenu, & que prévoyant l'excès de douleur auquel il s'abandonneroit en apprenant sa perte, elle auroit souhaité de lui inspirer un peu d'amour avant que de lui faire cette ouverture, dans la vûe de le  
for-



fortifier contre des atteintes si imprévûes ; que si je voulois me prêter à son dessein, en différant, de concert avec elle, des éclairciffemens qui pouvoient être aisément suspendus, elle ne desespéroit pas de triompher à la fin de son cœur, & qu'en prenant quelques informations sur sa naissance & sa considération dans le monde, je trouverois peut-être qu'elle n'étoit point indigne de porter quelque jour le nom de ma belle-sœur.

De ce discours, & de mille instances qu'elle y ajoûta dans le doute où je la laissai quelque tems par mon silence, je ne m'arrêtai qu'à la proposition de différer l'éclaircissement que j'apportoïis à mon frere, aussi long-tems qu'elle le souhaiteroit pour le succès de ses propos vûes. Laisant tout le reste à part, je lui répondis après quelques momens de méditation, que mon frere croyant son épouse vivante, son erreur l'obligeoit à la même fidélité pour les engagements

gemens du mariage, & que je ne pouvois entrer par conséquent dans un complot qui l'exposeroit à s'écarter de son devoir. Mais pourquoi prendre, lui dis-je, un terme si long & si incertain? N'est-il pas plus naturel & plus conforme à vos désirs de profiter pour l'ouverture qui nous arrête, du goût présent que mon frere a pour votre mérite, & de remettre à lui inspirer des sentimens plus tendres, après le service que vous lui aurez rendu en faisant servir votre esprit & le pouvoir de vos charmes à sa consolation? La reconnaissance vous fera peut-être accorder ce que vous vous plaignez de n'avoir point obtenu de l'amour. La fin de ce discours n'avoit pas toute ma sincérité ordinaire; mais c'étoit assez qu'elle n'en fut pas blessée, avec une femme dont je ne devois attendre que de l'artifice. Elle parut goûter mon conseil, & sans me dire quels moyens elle avoit dessein d'employer, elle se chargea d'ap-

Tom. V. L pren-

prendre à mon frere, sa perte & le sujet de mon voyage.

Les jours suivans j'évitai de paroître chez elle. De quelque méthode qu'elle eut commencé à se servir, je m'apperçus que Patrice n'avoit pas sa tranquillité ordinaire, & ne pouvant douter de ce qui l'agitoit, j'étois surpris qu'il ne s'ouvrit point à moi par des témoignages plus déclarés de son inquiétude. Enfin, quatre jours n'étoient pas écoulés, que rentrant le soir chez lui, d'où j'observois de ne pas m'écarter, il monta d'un air furieux dans mon appartement; & la voix comme étouffée par la violence de ses agitations, il se jetta dans un fauteuil, où il demeura quelque tems sans pouvoir prononcer une parole. Il la retrouva néanmoins, mais ce fut pour adresser au Ciel mille plaintes de son sort, avant que de tourner une fois les yeux sur moi. Je le prévins: Quel transport! lui dis je, & qu'auriez-vous appris d'assez terrible pour vous trou-

trou-



troubler à cet excès ? Ah ! toutes vos conjectures n'en approcheront jamais , me repondit-il avec un redoublement de furie , & si vous sçaviez de quelles horreurs on vient de m'empoisonner l'esprit , vous detesteriez la malignité des hommes , qui semble n'en vouloir qu'à l'innocence & à la vertu. Écoutez , écoutez , reprit-il d'un air qui ne me promet point une narration fort suivie ; & vous qui faites profession de vertu & d'honneur , apprenez par l'exemple d'autrui quelle récompense vous en devez attendre. Tout ce qu'il y a de gens d'honneur & de femmes vertueuses au monde n'y font-ils pas intéressés ? Et mêlant ainsi son récit de quantité d'exclamations , il me raconta que Donna Figuerrez , après lui avoir fait pressentir depuis plusieurs jours un secret d'importance , qu'elle paroïssoit embarrassée à lui communiquer , venoit de lui faire enfin une horrible relation de sa femme ; qu'il n'avoit pû être un

moment toulé par de si noires impostures, puisqu'elles n'étoient pas même revêtues du moindre air de vraisemblance; qu'il vouloit m'en faire/juge moi-même, moi qui l'avois connue par une si longue familiarité, & qui avois toujours eu tant de lumières pour pénétrer le fond d'un caractère: qu'au lieu de cette modestie que je lui connoissois, & dont on pouvoit dire qu'elle étoit un modèle achevé pour son sexe, on lui attribuoit la conduite la plus libre & la plus dissolue; qu'on la représentoit à Paris, dans le goût de toutes sortes de débauches, elle qu'il avoit laissée, comme je le sçavois fort bien, dans la Terre du Comte, & qui avoit toujours préféré la solitude de la Campagne au séjour de Paris. Mais, ce qu'il ne pouvoit répéter sans indignation & sans fureur, on parloit d'elle comme d'une femme galante, qui s'étoit fait connoître par plus d'une intrigue, & qui ne se piquoit pas de traiter ses Amans avec trop  
de

de rigueur. C'étoit Donna Figuerrez qui lui avoit vomie toutes ces horreurs , & qui n'avoit pas eu honte de les lui faire valoir comme un service d'importance, elle qu'il avoit prise jusqu'alors pour son amie, & à qui il avoit cru autant de bonté & de candeur que d'esprit & d'agrémens. Il ne l'auroit pas accusé néanmoins d'un si noir excès de calomnie, & sçachant qu'elle entretenoit quelque relation de lettres en France, il auroit mieux aimé se persuader qu'elle avoit été trompée par d'infâmes correspondans; mais sur la chaleur avec laquelle il s'étoit élevé contre tant d'infénales accusations, elle avoit protesté qu'elle n'avançoit rien dont elle n'eût la preuve & le détail dans une multitude de lettres. Elle s'est imaginée, continua Patrice, que j'aurois la crédulité de m'en rapporter à sa parole. J'ai demandé la preuve qu'elle m'offroit dans ses lettres; & j'aurois voulu connoître en effet quel eût été le perfi-



de qui eût osé faire passer si hardiment la malignité de son cœur sur le papier. Mais qu'est-il arrivé ? Donna Figuerrez , après s'être défendue long-tems , sous prétexte de ne commettre personne , à feint de m'aller chercher les lettres prétendues , & revenant au même instant avec des exclamations contrefaites , elle s'est plaint de la perte d'une cassette où tous ses papiers étoient renfermés. Jugez , ajoûta Patrice , quelle impression peut faire sur moi un artifice si grossier. Je l'ai quittée sur le champ , en croyant lui faire grace de ne pas l'accabler d'injures , & j'ai juré de ne la revoir jamais.

Cependant , reprit-il en me regardant d'un œil douloureux , n'est il pas vrai que je suis le plus malheureux de tous les hommes ? Que me veut cette Figuerrez ? Quelle raison la porte à détruire la réputation de ma femme , & à me remplir l'imagination de ces affreuses chimères ? Est-ce elle  
qui

qui les invente ? Les a-t elle reçues effectivement de l'Ambassadeur d'Espagne ou de quelqu'autre correspondant ? Ah ! si j'osois penser que Sara-Fincer eût été capable d'une si lâche vengeance . . . .

Je l'interrompis , & ce nom respectable me parut mêlé si mal-à-propos parmi tant d'investives, que je lui fis honte d'un soupçon indigne de lui. Je l'avois écouté tranquillement jusqu'alors, & réfléchissant sur chaque mot que j'entendois , je n'avois pas eu peine à comprendre tout ce qu'il m'avoit raconté. Il étoit clair pour moi que Donna Figuerrez avoit cru prendre la meilleure voie pour le préparer à sa perte, en lui apprenant que sa femme méritoit peu d'être regrettée. Les lettres qu'elle avoit voulu produire étoient celles que j'avois entre les mains. Aussi Patrice, qui ne me vit donner aucun signe d'étonnement, ni d'autre marque de chagrin & d'ardeur qu'au nom

de Sara-Fincer, parût-il me regarder avec quelque air d'embarras. Il sembloit que malgré toute sa prévention en faveur de son épouse, mon silence fît naître des doutes dans son cœur, & qu'il attendit mes explications pour sortir de cette incertitude, la mienne n'étoit guères moins gênante. Que pouvois-je lui répondre sans m'engager trop, & sans me mettre dans la nécessité de venir tout-d'un-coup au point où je ne voulois arriver que par de nouveaux ménagemens. Loin de penser, comme Donna Figuerrez, qu'il fallût commencer par l'infidélité de sa femme, j'avois cru le devoir laisser dans une ignorance éternelle sur cet odieux article; & sans connoître l'amour par expérience, je jugeois que de toutes ses pertes, celles qu'il éprouve par la perfidie, sont les plus humiliantes & les plus cruelles. Mais étoit il possible de réparer une indiscretion que je n'avois pas prévue? Le pouvois-je du moins sans altérer la vérité, qui



qui méritoit encore plus d'être ménagée? Et puisqu'il en falloit venir tôt ou tard à des éclaircissemens inévitables, pourquoi négliger une occasion que Patrice m'offroit lui même, & où je lui épargnois en quelque sorte toute l'émotion qu'il avoit déjà ressentie.

Cependant les raisons qui m'en avoient empêché jusqu'alors, furent encore les plus fortes. J'en trouvai même une nouvelle dans le doute injurieux qu'il avoit marqué à l'égard de Sara Fincer. Facile à se prévenir contre ceux qu'il croyoit mal disposés pour sa femme, qui me répondoit qu'il n'auroit pas pour moi la même injustice, & que je ne lui deviendrois pas odieux tout-d'un-coup par la seule raison que je ne pouvois paroître aussi affligé que lui de son malheur? Il me sembloit d'ailleurs que Donna Figuerrez méritoit, par la docilité qu'elle avoit eue pour mon conseil, de ne pas demeurer dans l'embarras

où j'en avois jettée, en conservant ses lettres; & si sa coquetterie devoit être punie par quelque humiliation, je n'avois aucune raison de vouloir contribuer à son châ-timent. Il dépendoit de moi, en lui faisant restituer secretement ses lettres, de la mettre en état, non-seulement de justifier la vérité de son récit, mais d'achever tout à-la-fois ce qu'elle avoit entrepris; & s'il étoit à craindre que Patrice ne conçût trop de haine pour la source d'où lui viendroient tant d'affreuses lumières, c'étoit encore une raison de souhaiter qu'elle tombât sur une coquette, qui cherchoit bien moins à le servir, qu'à satisfaire sa vanité ou son ambition, en travaillant à séduire son cœur.

Ma réponse fut donc tournée d'une manière si équivoque, que Patrice ardent à saisir tout ce qui flattoit ses idées, n'y vit que la réfutation des injurieuses confidences de Donna Figuerrez. Un mari moins aveuglé par l'amour  
au-

auroit eu quelque défiance de  
 l'air & du ton que j'affectai, car,  
 non-seulement mes expressions,  
 mais tous les mouvemens exté-  
 rieurs qui accompagnent la voix,  
 furent mesurés avec assez de  
 soin, pour ne pas m'exposer au  
 reproche de l'avoir trompé par  
 de fausses apparences, & je comp-  
 tois moins sur ce que je lui disois  
 de favorable que sur la disposi-  
 tion où il étoit en m'écoutant.  
 Aussi ses réflexions me mirent-  
 elles en danger de me trahir. Je  
 ne pus l'entendre parler de son  
 bonheur avec transport, & se  
 prétendre d'autant plus heureux  
 qu'il excitoit assez d'envie pour  
 irriter la calomnie & la haine,  
 sans le plaindre de son aveugle-  
 ment, & sans l'exhorter même  
 ouvertement à modérer des féli-  
 citations que l'inconstance des  
 choses humaines rendoit sujettes  
 à de grands revers. Rien n'étoit  
 capable de lui rendre ses préven-  
 tions suspectes. Il me prit vingt  
 fois à témoin de la modestie &



de la vertu de son épouse , & ne faisant point attention si je lui répondois , il continuoit de s'applaudir d'avoir en partage une femme dont la sagesse étoit du moins égale à ses charmes.

J'abandonnai au Ciel le soin de guérir sans violence de si puis-sans préjugés , & le jour suivant j'employai toute mon adresse à faire remettre à Donna Figuerrez les lettres de son Ambassadeur , sans qu'elle pût soupçonner à qui elle devoit cette restitution. J'avois prévû fort juste qu'elle ne se reverroit pas plutôt ce trésor entre les mains qu'elle en feroit avertir mon frere. Il balançoit s'il devoit retourner chez elle , & m'avertissant des motifs qu'elle avoit de l'en prier , il me fit des railleries de son obstination , qu'il commençoit à soupçonner de quelque mélange de tendresse. Sa visite fut courte. Je le vis revenir , pensif à la vérité , & le visage assez abattu pour me persuader qu'il n'avoit pas

pas l'esprit tranquille ; mais si déterminé néanmoins à rejeter toutes sortes de lumières, qu'affectant de sourire aussi tôt qu'il me vit, il me dit d'un ton ironique, qu'il venoit de voir le chef-d'œuvre de la malignité. J'ai lu plusieurs lettres, ajouta-t-il, qui contiennent en effet une partie de ce qu'on m'avoit raconté ; mais vous ne douterez pas un moment que Donna Figuerrez ne les ait composées depuis hier, pour réparer l'imprudence qu'elle avoit eue de s'être un peu trop avancée.

J'avoue que cette confiance fit monter mon embarras au comble ; je ne répliquai que par un mouvement de tête, qui ne l'empêcha point de continuer : Mais ce que vous aurez peine à comprendre, tant il est rare, ajouta-t-il, qu'on porte si loin la hardiesse, c'est que piquée du refus que j'ai fait de la croire, & pour confirmer apparemment ses calomnies, elle m'a soutenu que ma femme est mor-

te. Frappé malgré moi d'une si ridicule nouvelle, je n'ai pû m'empêcher de lui répondre plus férieusement, que vous étiez arrivé tout récemment de France, & qu'elle oublioit, sans doute, de vous avoir vû chez elle il y a deux jours. Elle m'a dit que vous n'ignoriez pas plus qu'elle la mort de ma femme, & que j'en recevrois de vous les mêmes assurances. Cette folle effronterie m'a fait sortir de son appartement sans répliquer.

Malgré l'air tranquille & riant auquel il se forçoit encore, il me regardoit si attentivement pendant son discours, que j'eus besoin de toute ma fermeté pour ne pas changer de contenance. Je méditois en l'écoutant quel ton je prendrois pour lui répondre, & lorsqu'il eut fini, je n'eus rien de plus prompt à lui dire qu'une simple réflexion sur l'ardeur de Donna Figuerrez, à qui j'attribuai pour motifs les sentimens de tendresse dont il s'étoit déjà



déjà défié. Ma froideur, joint à l'adresse avec laquelle j'avois évité de lui repondre directement, le persuaderent si bien que tous les discours qu'il venoit d'entendre étoient autant de chimères, que s'il ajoûta quelques mots, ce fût pour plaindre Donna Figuerrez, dont il s'imagina que la tête étoit encore plus dérangée par un accès de folie que son cœur ne l'étoit par l'amour.

Si quelqu'un étoit surpris qu'après avoir souhaité qu'il reçut d'elle l'éclaircissement que j'avois tant de répugnance à lui donner moi-même, je n'aye pas profité d'un commencement qu'elle avoit porté si loin, sur tout lorsqu'il n'étoit question que d'un mot pour achever son ouvrage, je ne me justifierai que par l'étonnement où je fus de le voir aussi éloigné d'ouvrir les yeux à son retour qu'il l'étoit en allant chez elle. Il ne falloit à la vérité, qu'un mot pour lui donner les funestes clartés contre lesquelles il se défendoit

doit si constamment; mais à ce mot étoient attachés tous les effets que je craignois de produire. Ainsi revenant aux premières idées qui m'avoient conduit en Espagne, je résolus d'attendre que la maturité du tems & l'éloignement de sa perte eussent rendu mon entreprise plus aisée. Ce n'étoit pas avoir gagné peu que de lui avoir fait penser du moins, que les malheurs qu'on lui avoit annoncés étoient possibles; & je ne doutai point que de les avoir envisagés avec quelque incertitude, ne fût une raison de s'en consoler plus aisément, lorsqu'il apprendroit, sans aucun doute, qu'ils n'étoient que trop réels.

Il rompit toute liaison avec Donna Figuerrez, & pendant quelques semaines de repos que lui laissa le soin de ses affaires, il me proposa de visiter avec lui les environs de Madrid. Je consentis volontiers à le suivre; mais ne pouvant me dispenser de revoir  
la

la Daine Espagnole , je dérobaï quelques momens avant notre départ pour m'acquitter de cette visite. Elle étoit dans une extrême impatience d'apprendre le succès de ses ouvertures , & je la rendis muette d'étonnement , en l'assurant qu'elles n'avoient fait aucune impression sur l'esprit de mon frere. Mais vous n'avez donc rien ajouté , me dit-elle , pour confirmer mon témoignage ? Elle fut choquée de ma sincérité à lui répondre que de fortes raisons , dont je la priai même de m'épargner le détail , m'avoient fait suspendre mes résolutions ; & me protestant qu'elle sçauroit prendre d'autres moyens pour faire connoître à mon frere que c'étoit moins elle que moi qui la trompoit , elle me jetta dans une nouvelle inquiétude , qui m'accompagna pendant tout le cours de notre voyage. Je remarquai dans ce dernier entretien , que Patrice avoit plus de part à sa tendresse que je n'avois pû me  
li-



l'imaginer d'une coquette aussi raffinée que le Cavalier Espagnol me l'avoit dépeinte. Elle me parla de lui avec un air d'intérêt si vif, elle releva ses bonnes qualités avec tant d'éloges, elle parut si affligée de l'opinion qu'il avoit dû prendre d'elle depuis qu'il l'avoit crue capable de lui en imposer par des calomnies, & si piquée contre moi, qu'elle accusoit avec raison de l'avoir laissée dans le précipice où je l'avois engagée, que je ne pus douter que le mérite de mon frere n'eût fait une véritable impression sur son cœur.

Les ordres du Roi, dont l'exécution retenoit Patrice en Espagne, avoient été remplis par son zèle, & la seule cause de son retardement étoit le délai des Ministres, qui lui avoient fixé, pour la réponse de leur Maître, un tems assez éloigné. Je me trouvai porté par la crainte qui me restoit des menaces de Donna Figuerrez, à faire durer notre promenade jusqu'au

qu'au tems où je prévoyois que notre retour en France pourroit être reculé. Mon frere, à qui je fis cette proposition, la goûta sans en pénétrer le motif. Nous laissâmes à Madrid un de nos gens, avec ordre de tenir prêts nos Equipages pour le jour où nous avions réglé d'y rentrer, & la réponse de la Cour étant une affaire d'un moment, nous comptons de reprendre dès le lendemain la route de France. Rien ne pouvoit flatter d'avantage l'impatience que Patrice avoit de se revoir à Paris.

Pendant notre voyage, mille circonstances me présenterent l'occasion de m'ouvrir à lui; mais après avoir différé si long-tems, je ne me crus obligé, par aucune raison, de me hâter; & le remède que j'espérois de l'ancienneté de ses malheurs se fortifiant de jour en jour, je me persuadai à la fin qu'il ne feroit pas trop tard d'en venir aux dernières ouvertures sur la route de Madrid à Paris.

Paris. Nos entretiens, dans celle que nous fîmes pour satisfaire notre curiosité aux environs de la Capitale d'Espagne, roulerent sur des sujets fort opposés au principal objet dont j'étois rempli. Les propriétés du Pays, la politique, la Religion, les Lettres, fournissoient toujours une matière fort abondante à deux Voyageurs qui s'étoient efforcé d'acquérir quelques lumières par leurs études. Nous n'éprouvâmes point un moment la langueur de l'ennui. Cependant je ne pouvois être continuellement près de Patrice, & le voir dans cette tranquillité, sans gémir de sa situation. La tristesse, la mort, toutes les passions violentes, me sembloient voltiger sans cesse autour de lui, avec une avidité cruelle de trouver l'entrée de son cœur. J'avois perpétuellement ce triste spectacle devant les yeux; & dans l'amertume que j'en ressentois, la tendresse & le zèle me faisoient souvent adresser au Ciel des prières



res ardentes, qui me coutoient un double effort pour les dérober à mon malheureux frere.

Notre projet s'étant exécuté sans obstacles, nous quittâmes Madrid presqu'en y arrivant, & notre diligence à nous en éloigner fut proportionnée à l'ardeur de Patrice pour revoir ce qu'il avoit de plus cher. Il étoit tems de penser que les délais, la dissimulation, les adouciffemens mêmes, ne pouvoient plus m'être d'aucun usage. Ce ne fut pas néanmoins dès le premier jour que je commençai le triste office qui faisoit depuis si long-tems le supplice de mon cœur. J'en laissai passer huit, que j'employai autant à combattre mes répugnances qu'à préparer mes termes. Il me sembloit que c'étoit gagner quelque chose de différer. Enfin, un petit Village, où le mauvais tems nous obligea de passer la nuit, me fit renaître une occasion à laquelle j'avois renoncé mille fois, par le tour philosophique qu'y prit notre conversation.

J'in.

J'interrompis Patrice au milieu d'une réflexion excellente, & prévoyant à quoi ce qu'il m'avoit déjà dit pouvoit le conduire; arrêtez, cher frere, lui dis-je avec un profond soupir, & ne faites pas difficulté de me parler sincèrement. Vous sentez-vous toute la fermeté qui paroît dans vos principes, & croyez-vous que l'usage d'une si haute Philosophie ne surpasse point vos forces? Il parut surpris de cette question. Cependant sans, balancer sur sa réponse; peut-être ne vous promettois-je pas, me dit-il, la même vigueur d'esprit à tous les momens du jour & je me souviens de mille occasions fatales où je me suis trouvé plus foible que mes maximes. Mais dans un instant tel que celui-ci, plein comme je le suis de toutes les idées que nous venons d'agiter, & dans le degré de chaleur dont elles ont enflammé ma raison, il y a peu d'épreuves auxquelles je ne me crusse assez fort pour résister.

sister. Eh bien ! cher Patrice ,  
repris-je , faites donc usage de  
ce moment de force. Je vous  
l'ai caché à regret , & le Ciel m'est  
témoin que tous mes déguisemens  
& mes délais n'ont point eu d'au-  
tre source que la tendre amitié  
que j'ai pour vous. Mais nous  
touchions au moment où vous  
serez éclairci malgré moi. Votre  
femme est morte , vous l'avez  
perdue depuis plusieurs mois ; &  
si c'est une consolation pour vous  
d'apprendre que sa conduite ne  
l'a pas rendue digne de vos re-  
grets , je confirme du moins une  
partie des accusations de Donna  
Figuerrez. J'aurois continué , si  
le mouvement que je lui vis faire  
n'eût été capable de m'inspirer  
de l'effroi. Un air furieux de  
trouble & de désespoir avoit chas-  
sé d'abord la douceur qui étoit  
la parure naturelle de son visage ;  
ce qui n'avoit pas empêché néan-  
moins qu'il ne m'eût prêté toute  
son attention jusqu'au dernier  
mot ; mais après avoir combiné  
ap.



apparemment les faits & les témoignages, ne voyant aucun prétexte pour se défier de moi, & rappelant toutes les relations de Donna Figuerrez, dont j'avois confirmé si nettement la meilleure partie, il perdit pendant un moment tout empire sur lui-même, jusqu'à porter brusquement la main sur la garde de son épée, comme s'il n'eût plus songé qu'à se percer le sein. Je n'attribuerai qu'au secours du Ciel ou à la force réelle de son ame, le second mouvement par lequel il se défendit du premier, car j'étois trop éloigné de lui, pour arrêter un transport si brusque. S'il avoit porté furieusement la main sur son épée, il la retira du même air, après une réflexion d'un moment; & s'étant jetté sur la première chaise, ten levant les yeux au Ciel & en y étendant les bras; il fut long-tems sans me faire entendre un mot ni un soupir. Je m'approchai de lui; il m'écarta d'une main, tandis qu'il

qu'il se couvroit les yeux de l'autre. On l'auroit pris pour un criminel qui étoit effrayé par ses remords, & le crime d'autrui lui causoit autant d'horreur qu'auroient dû faire les siens, s'il eût été coupable.

Le mouvement de sa main ne m'étoit point échappé, & sûr, par celui qui avoit succédé aussi tôt, que le premier transport de son cœur avoit été rétracté, je ne me hâtai point de vouloir dissiper la douleur & la confusion où je le voyois abîmé. C'étoient des sentimens dont je n'appréhendois plus la même violence. J'affectai même de garder long-tems un morne silence, pour lui laisser le tems de s'appercevoir que je partageois sincèrement ses peines; & que si j'avois eu la cruauté de les lui causer, j'avois commencé bien plutôt que lui à les ressentir. Je m'attendois qu'après s'être livré intérieurement à toute l'impression d'un coup si terrible, il alloit m'adresser ou de justes imprécations contre la perfidie, ou des plaintes

Tome V.

M

plus

plus tristes & plus tendres, que je me serois bien gardé de combattre ou de condamner; mais se levant après un quart d'heure de silence, & continuant de se couvrir les yeux de la main, il fit signe à son Valet de chambre, que j'avois déjà fait appeller pour le servir, de le conduire dans le lieu où il devoit passer la nuit. En passant devant moi, il me fit une inclination respectueuse, qui m'excita à lui dire quelques mots pour l'arrêter. Le même signe de main qu'il m'avoit déjà fait pour m'éloigner de lui, me fit comprendre que j'entreprendrois inutilement de le suivre. J'ordonnai à ses gens d'écarter de lui ses armes, & tout ce qui ne sert quelquefois que trop utilement de secours à la douleur.

En me retirant moi-même dans ma chambre, à quel excès d'amertume ne pris-je pas plaisir à me livrer? Quelles furent mes exclamations! Quels cris tendres & douloureux n'adressai-je point au Ciel!



Ciel! O frere digne d'un meilleur fort! Quelles douceurs n'auriez-vous pas trouvé dans ma compassion, si vous en aviez vû tout l'excès, ou si c'étoit une consolation dans l'extrême infortune, de connoître un cœur tendre qui la partage!

J'ajoutai à l'ordre que j'avois donné aux Domestiques, celui de veiller à la porte de sa chambre, & d'y entrer sans affectation au moindre mouvement qu'ils entendraient. Pendant toute une nuit que je passai à genoux devant le Ciel, le cœur gros de gémissemens, qui ne s'exhaloient que par l'ardeur de mes prières, il me vint mille fois à l'esprit d'aller le surprendre, & de lui faire recevoir, malgré lui, les secours de mon zèle. Mais je connoissois son caractère: incapable de se livrer au dehors, lorsqu'il avoit l'ame occupée de quelque sentiment; jaloux de la solitude jusques dans les plus légers intérêts qui étoient capables de

M 2

tou-

toucher son cœur ; combien mon importunité n'auroit-elle pas redoublé ses peines ? Je m'attendois néanmoins qu'il m'accorderoit le jour suivant la liberté de le voir, & j'avois déjà préparé les discours qui convenoient à mes sentimens & à sa situation. Mes espérances furent vaines. En me présentant le matin à sa porte, j'appris de son Valet de chambre qu'il vouloit absolument être seul, & que je n'étois pas excepté de cet ordre. Je n'insistai point, trop content de la modération dans laquelle on me rendoit témoignage qu'il avoit passé la nuit ; ses soupirs avoient été le seul bruit qui s'étoit fait entendre. Tout ce jour fut pour moi un nouvel exercice de compassion & de douleur. Ma peine redoubla le soir, en apprenant du Valet de chambre qu'il étoit atteint d'une fièvre dangereuse, & qu'en touchant ses mains sans affectation, on les avoit trouvées si brûlantes, qu'à peine en avoit-on supporté l'ardeur.

deur. Je fis une nouvelle tentative pour le voir, & s'il ne rejetta point trop durement ma proposition, il me fit faire une réponse qui fut encore une loi plus forte pour la tendresse de mon cœur. Il se figuroit, me fit-il dire, à quel point j'étois touché de sa douleur, & il étoit sensible, à ma compassion; mais dans les transports violens qu'il avoit à combattre, il étoit résolu de ne sortir de sa chambre que mort ou tranquille. Toute la pitié dont j'étois pénétré ne m'empêcha point de sourire tendrement de cette réponse. Je pris le parti de l'abandonner à l'excellence de son caractère; aussi sûr qu'il se rendroit digne de la protection du Ciel, que je l'étois qu'elle n'abandonneroit point tant de droiture & de bonté.

Nous avions déjà passé un jour & deux nuits dans un misérable lieu où nous trouvions à peine les commodités les plus nécessaires à la vie. Le matin du second



jour, étant sorti de l'Hôtellerie pour prendre l'air, je vis de loin une Chaise qui s'avançoit avec toute la diligence de la Poste, précédée & suivie de plusieurs Domestiques à cheval, qui donnoient un air d'importance au Maître de l'Equipage. Un mouvement de curiosité m'ayant fait attendre que ce Cortége passât devant moi pour l'observer, je fus surpris de m'entendre appeler par mon nom, & beaucoup plus encore de voir paroître à la portière de la Chaise, Donna Figuerrez, qui joignoit divers signes de joie & d'amitié aux cris par lesquels elle s'efforçoit tout ensemble & de se faire reconnoître de moi & d'arrêter son Postillon.

Quoique ma première pensée fût de regarder cette apparition comme un contre-tems, je ne pus lui refuser les politesses que je devois autant à notre liaison qu'à son sexe. Elle n'eut rien de si pressant que de me demander  
 si

si j'étois avec mon frere. Il auroit fallu faire trop de violence à la vérité pour le déguiser. Je lui répondis que j'étois arrivé avec lui dans le même Village, & qu'une maladie subite, qui le retenoit au lit, nous forçoit de nous y arrêter. Ensuite m'étant rappelé immédiatement le chagrin qu'elle avoit eu de passer à ses yeux pour auteur ou complice d'une multitude de calomnies, je pensai que le hazard l'amenant ainsi sur nos traces, je devois profiter de l'occasion qu'il m'offroit pour réparer la part que j'avois eue à sa peine. Il entra même dans mes premières réflexions, qu'après m'avoir marqué tant d'estime & de goût pour mon frere, elle pourroit s'employer avec quelque zèle à sa consolation; & de toutes ces idées, je conclus, que sans blesser la bien-séance, je pouvois l'inviter à descendre, pour se reposer un moment dans le même lieu. O Ciel! doutez-vous, s'écria-t-elle

M 4

aussi-

aussi tôt, que mon voyage ne soit fini, lorsque je rencontre ce qui me l'a fait entreprendre? Ce Village est mon terme, puisque je vous y retrouve. Et se faisant aider à descendre, elle m'embrassa avec autant de tendresse & d'ardeur que si elle m'eût pris pour l'objet de son voyage & de ses caresses.

Elle commençoit à se plaindre de mes injustices, autant pour avoir laissé mon frere dans une erreur dont elle s'étoit ressentie par la perte de son estime, que pour l'avoir porté à quitter si brusquement Madrid, qu'il avoit négligé en partant un grand nombre de ses meilleurs amis. J'interrompis ses plaintes par les excuses que je croyois lui devoir sur la première, & je lui confesai, sans détour, que si je m'étois rendu coupable de quelque chose à Madrid, ma faute étoit réparée depuis deux jours, par l'ouverture que j'avois faite à mon frere. Vous jugerez, lui dis-je, par l'é-  
tat



tat où vous l'allez voir, des raisons que j'avois de la retarder. Son impatience augmentant, elle ne parloit que de se faire conduire directement à sa chambre, mais je modérai cette chaleur, en lui apprenant qu'il ne pouvoit être vû qu'avec précaution, & que moi même, qui me flattoit d'en être aimé, j'étois depuis deux jours à solliciter la permission de le voir. Elle me promit d'entrer dans les mêmes mesures, & m'accompagnant à pied jusqu'à l'Hôtellerie, elle eut le tems de me raconter les motifs qui l'amenoient en France. J'en ai trois, me dit-elle avec les graces qui ne l'abandonnoient jamais, & je vous avoue que j'avois besoin du premier pour servir de voile aux deux autres. L'Ambassadeur étant mon plus proche parent, on est prévenu du dessein où j'étois depuis long-tems, de prendre l'occasion de son Ambassade pour faire le voyage de Paris. Mais pourquoi le dissimuler? J'ai l'image de votre frere dans le cœur. Je ne puis

M 5

me

me consoler de l'opinion qu'il s'est formée de moi. J'irois au bout du monde pour le suivre, & le forcer de rendre justice à mes intentions. Vous, qui m'avez attiré sa haine, n'êtes-vous pas obligé ajoûta-t-elle, de lui faire connoître mon innocence ? Je ne défavouai point que ce ne fût un devoir pour moi, & c'étoit l'avoir déjà rempli que de m'être enfin expliqué avec mon frere. Nous arrivâmes à l'Hôtellerie. Je fis proposer à Patrice de recevoir notre visite. Le nom de Donna Figuerrez & son arrivée imprévûe, le réveillèrent de son mortel assoupissement. Non-seulement il se reprocha de l'avoir traitée avec mépris, mais se rappelant toutes les mesures qu'elle avoit gardées pour lui donner les premières nouvelles de son malheur, il reprit avec la reconnoissance qu'il crut devoir à son amitié tous les sentimens d'estime qu'il avoit eu pour son mérite. Cependant il se contenta de lui faire donner ces assurances par son Valet de chambre, &  
s'ex-

s'excusant sur le désordre où elle ne pouvoit douter qu'il ne fût, il la fit prier de trouver bon qu'il se dispensât de la recevoir.

Elle ne parut point choquée de ce refus. Plaignant au contraire sa situation, dont on lui faisoit une triste peinture, elle me dit, de ce ton qui suppose déjà une familiarité bien établie: Hé bien, mon cher Doyen, nous attendrons qu'il consente à nous voir, & nous aurons le plaisir qu'il nous sçait bien proches de lui. Je ne m'opposai point à la résolution qu'elle marquoit ainsi de s'arrêter. La solitude de Patrice ne pouvoit être aussi longue qu'il paroïssoit se le proposer. Les affaires du Roi l'appelloient nécessairement à Saint-Germain, & si sa fièvre ne devenoit pas une maladie assez sérieuse pour justifier son retardement, je sçavois qu'ayant marqué au Roi mon départ de Madrid, il devoit être persuadé que ce Prince comptoit les jours de notre marche. Je chargeai son Valet de lui en rap-



pellier le souvenir, & je regardai même cet avis comme une épreuve qui me feroit juger de la profondeur & du danger de ses playes. Il ne répondit rien au discours de son Valet de chambre, comme s'il eût été également insensible au soin de ses devoirs & à celui de sa vie.

Cette obstination me parut un si dangereux effet de sa douleur, que je commençai à méditer plus sérieusement sur les moyens de le tirer de sa léthargie; mais le jour n'étoit pas fini, que Donna Figuerrez, plus adroite ou moins réservée que moi, avoit trouvé le moyen de s'introduire dans sa chambre, & comptant sur la familiarité dans laquelle elle avoit vécu long tems avec lui, elle avoit gagné, par ses manières insinuantes autant que par la surprise que sa présence lui avoit causée, de se faire souffrir & de se faire écouter. J'appris d'elle-même, à son retour, ce qui s'étoit passé dans cet entretien. Il lui avoit fait des satisfactions fort soumises de la diffi-  
cul-

culté qu'il avoit eue de s'en rapporter à son témoignage ; & parlant de son malheur , en homme qui n'espéroit pas d'y survivre , il l'avoit prié de se charger auprès de moi d'une commission dont il n'avoit pas , me dit elle , la force de s'acquitter lui-même. La vûe du Doyen , lui avoit-il dit , est un supplice plus insupportable pour moi que la mort. Il triomphe , sans doute , du sujet de mes peines. Je l'ai trouvé constamment opposé à mon mariage. Il a dû souhaiter par la même raison de le voir tourner malheureusement. Et comment me persuadera-t-il jamais qu'ayant ma femme devant les yeux , & se trouvant témoin de sa conduite , il n'ait pû s'opposer à tout ce que vous m'avez raconté de son dérèglement ; lui , à qui le ton de Censeur est si naturel , & qui s'est fait , pendant toute sa vie , une étude de chagriner sa famille par des excès de morale ? Comptez qu'il a pris un plaisir malin à voir tomber ma femme par degrés , &

M 7

qu'il

qu'il s'applaudit d'un effet qui semble prouver la supériorité de ses vûes sur les miennes. Ce n'est point une confiance que je vous fais , continua-t-il ; dites-lui de ma part ce que je ne me sens point le courage de reprocher à un frere, mais ce que je suis sûr de ne lui pardonner jamais. Et comme je suis chargé des affaires du Roi , qui ne consistent plus qu'à lui remettre le traité que je viens de faire en son nom avec la Cour d'Espagne , proposez à mon frere d'achever ma commission en le portant à Saint Germain. Je lui aurai la double obligation de me délivrer de sa presence, & de me procurer la liberté de fuir également le reste des hommes, avec qui je ne veux plus avoir le moindre commerce.

Donna Figuerrez , flattée de la confiance qu'il lui avoit marquée par ce discours, & prévoyant, sans doute, que pour le guérir de sa tristesse , autant que pour le desserir qu'elle avoit de gagner son cœur , il lui deviendroit aisé d'employer



ployer dans mon absence tout ce qu'elle avoit d'esprit & d'artifice, n'avoit répondu que pour approuver son dessein, & pour l'exhorter même à n'en pas changer. En me faisant ce récit, dont elle affecta de n'adoucir par aucune politesse tout ce qu'il avoit d'humiliant pour moi, elle entreprit de me persuader aussi, que le repos & la solitude étant ce qui convenoient le plus à sa situation, je devois lui accorder la satisfaction qu'il me demandoit, & me reposer sur elle du soin de calmer son esprit. Ensuite s'imaginant donner plus de vraisemblance à cette promesse par l'aveu formel de ses sentimens, elle me déclara que ne se croyant point indigne de l'affection d'un honnête homme, son espérance étoit de mériter celle de mon frere, par toutes les marques qu'elle pourroit lui donner d'une honnête passion; pour le conduire, s'il étoit possible, à lui accorder quelque jour le nom de son épouse. Vous me voyez engagée par cette

vûe, me dit-elle, non-seulement à ne rien épargner pour rétablir sa santé & son repos, mais à le faire changer de disposition pour vous, & à me faire un mérite de conserver la paix & l'amitié dans votre famille. Partez, mon cher Doyen, chargez-vous de la commission qu'il vous abandonne, & ne doutez pas que mes soins ne vous le fassent retrouver tel qu'il doit être pour vous, lorsque nous vous réjoindrons à Paris; car vous jugez bien, ajouta-t-elle en souriant, que je lui ferai perdre bientôt sa haine pour le monde, & la résolution où il est de le fuir.

Avec quelque chagrin que j'eusse entendu ce long discours, je me sentis moins affligé de l'injustice de mon frere, que l'amitié me fit regarder aussi tôt comme le délire d'un cœur & d'un esprit malade, que je ne fus piqué de la présomption d'une femme que je n'avois pas vûe quatre fois dans ma vie. Comment s'attribuoit-elle le droit de régler ma condui-

te

te & les intérêts de ma famille? Patrice avoit été son ami; & je comprenois bien que pendant plus de quatre mois qu'il avoit passés à Madrid, ayant été peu de jours sans la voir familièrement, il pouvoit avoir eu pour elle une confiance & des ouvertures sur lesquelles elle établissoit une partie de ses espérances. Mais étoit-elle déjà si sûre de sa tendresse, qu'elle se crût autorisée à prendre de l'empire sur ce qui dépendoit de lui; & d'un autre côté se figuroit-elle que j'eusse d'autre dépendance de mon frere, que celle de la tendresse du sang & du zèle de la Religion? Il entroit peut-être dans ce ressentiment un peu de jalousie; mais je la crovois juste, en considérant que Patrice accordoit à une Etrangere des marques de confiance & d'amitié qu'il m'avoit refusées. Le soupçon qu'il avoit de mes sentimens me paroissoit pardonnable dans les premières agitations de sa douleur, mais je ne pouvois lui passer de se

li-



livrer à son injustice, jufqu'à la faire éclater par une conduite auffi dure que fes discours. Enfin, loin de me rendre à la propofition qu'on me faisoit de fa part, je proteftai à Donna Figuerrez que rien ne me feroit consentir à l'abandonner un moment, & que je ne lui ferois pas non plus le tort d'achever une commiffion dont le Roi ne pouvoit demander compte qu'à celui qu'il en avoit chargé.

Donna Figuerrez se fit fans doute un mérite auprès de lui de l'exac-titude offençante avec laquelle elle m'avoit rapporté fes termes, & je n'ose garantir qu'elle n'ajoûta point quelque chose aux miens pour empoifonner ma réponse. Le reste du jour se passa fans aucun incident, & je ne l'employai qu'à réfléchir sur le malheureux prix de mon zèle, qui ne m'avoit jamais attiré de mes freres que des chagrins & des humiliations? Vers le milieu de la nuit, dans le tems que l'amertume de mes idées tenoit le sommeil fort éloigné de mes yeux, j'en-

j'entendis un bruit de Chevaux & de Voitures, que je pris pour l'Equipage de quelque Voyageur. L'espèce de repos dont je jouissois, par la liberté que j'avois du moins de m'abandonner à mes tristes réflexions, n'en fut pas troublé, parce que je n'avois pas le moindre pressentiment des nouvelles douleurs qui me menaçoient. Mais à mon réveil, qui fut un peu retardé par l'insomnie où j'avois passé toute la nuit, Jacin mon ancien Valet, m'apprit que Patrice étoit parti avec ses gens, & qu'il avoit laissé pour moi une lettre qu'on n'avoit remise à Jacin même que lorsqu'il étoit sorti du lit. Je l'ouvris avec tout le trouble que cet avis devoit me causer. Elle contenoit en peu de lignes, que ne pouvant supporter le monde, ni moi, ni lui-même, il alloit se retirer dans quelque solitude, où il ne vouloit plus de communication qu'avec des Etres muets & insensibles, qui ne seroient capables ni de le persécuter, ni de le trahir. Il laissoit, ajoutoit-il

toit-il , dans la chambre qu'il avoit occupée, une cassette dans laquelle je trouverois les Pièces qu'il devoit remettre au Roi, avec quelques instructions qu'il y avoit jointes pour moi , & qui me suffiroient pour répondre aussi parfaitement que lui-même à l'attente de ce Prince. Il me supplioit de lui faire goûter ses excuses, faisant assez de fond sur sa bonté pour ne pas douter qu'il ne les trouvât justes.

Il ne me vint pas le moindre doute que Donna Figuerrez ne fût partie avec lui, & cette pensée augmentant ma douleur, je laissai échapper devant Jacin mille plaintes qui lui firent pénétrer une partie de mes agitations. A l'égard de Donna Figuerrez, il se hâta de m'apprendre qu'elle étoit encore ensevelie dans le sommeil, & qu'il étoit fort trompé si elle avoit été mieux informée que moi du départ de mon frere. Je sentis mon courage renaître sur cette assurance, & formant aussi-tôt un dessein qui me satisfaisoit autant  
du



du côté de Donna Figuerrez, dont il me faisoit tirer une vengeance innocente, que de celui de mon frere, à qui il me donnoit encore l'esperance de me rendre utile malgré lui-même, je donnai ordre à Jacin de faire mettre promptement les Chevaux à ma Chaise. J'étois résolu de partir sur le champ, c'est-à-dire, avant que la Dame Espagnole fût réveillée, & de suivre Patrice avec tant de diligence, que n'ayant point d'autre route que celle de la Poste, il ne pût m'échapper avant la fin du jour.

Mes ordres furent exécutés. Je m'éloignai de l'Hôtellerie avant que Donna Figuerrez eut appelé ses gens; & poussant la vengeance aussi loin, que je crus le pouvoit sans bleffer la charité, je chargeai un homme de sa suite, en montant dans ma Chaise, de lui dire qu'elle me devoit quelque reconnoissance pour le soin que j'avois pris de ne pas troubler son sommeil. Quand j'aurois supposé  
que

que le même motif qui lui avoit fait quitter l'Espagne, l'eut porté à vouloir marcher aussitôt sur nos traces, j'étois sûr qu'il ne restoit point assez de Chevaux à la Poste, pour lui permettre de partir avant le retour des nôtres, & je comptois par conséquent que nous prendrions tant d'avance, qu'il lui seroit difficile de nous rejoindre.

Ce raisonnement supposoit néanmoins que Patrice continueroit de suivre la route de Paris, hors de laquelle on ne trouve pas toujours de Postes réglées pour la communication des autres Villes. Je pouffai jusqu'à Orléans dans cette pensée, en m'informant sans cesse à quelle distance, il étoit devant moi, & s'il n'avoit pas marqué quelque dessein de changer de route. Ce fut à Orléans que je perdis sa trace. On m'apprit à la Poste qu'il y étoit arrivé trois ou quatre heures avant moi, & qu'ayant confié sa Chaise, & quelques autres parties de son Equipage au Maître de la maison, il

il étoit forti à pied avec trois Domestiques qu'il avoit à sa suite. J'abandonnai le dessein de continuer mon voyage, & ne pensant plus qu'à le découvrir, je me flattai que ce soin ne demanderoit pas de longues recherches dans une Ville de Province. Cependant, après avoir employé inutilement une partie du jour, je n'appris que vers le soir qu'il avoit loué un Batteau, dans lequel il s'étoit mis avec un de ses gens, après avoir congédié les deux autres; & que ne s'étant ouvert ni sur le lieu où il alloit, ni même sur le tems dont il avoit besoin pour son voyage, on ne pouvoit en être informé qu'au retour de ses Batteliers.

Quel nouveau sujet d'embarras! La prudence ne me permettoit pas de marcher au hazard. Il fallut attendre pendant deux jours un éclaircissement que je ne pouvois recevoir que par la voie qu'on me proposoit. Je les passai dans mille allarmes, que l'incertitude de leur durée rendoit encore plus cruel-



cruelles. Enfin l'arrivée des Batteliers vint les finir heureusement. Ils avoient conduit Patrice dans une Abbaye de Bénédictins, située à quelques lieues d'Orléans sur le bord de la Loire, & ils revenoient fort satisfait de sa douceur & de ses libéralités. N'ayant pu me donner d'autres lumières, ils ne firent qu'enflammer le désir que j'avois de le rejoindre. Son désespoir, disois-je, l'auroit-il fait penser à rompre absolument avec le monde, & seroit-il capable de s'ensevelir dans la solitude avec le dessein de n'en sortir jamais? J'augurerois mal d'une résolution formée dans le trouble, & j'en appréhenderois les suites. Ces grands sacrifices doivent être le fruit d'une méditation tranquille. La raison & la grace n'aident guères à soutenir un parti violent, quand elles ne l'ont point inspiré. Je me hâtai de partir, avec les mêmes Batteliers qui l'avoient conduit.

*Fin de la cinquième Partie.*

S

AB 106693

(5161)

X 2583730





diere Rang. 005.

I-VI n 735-40

DL 4624 . 80

[Antoine François  
Prévost l'Exiles]

LE DOYEN

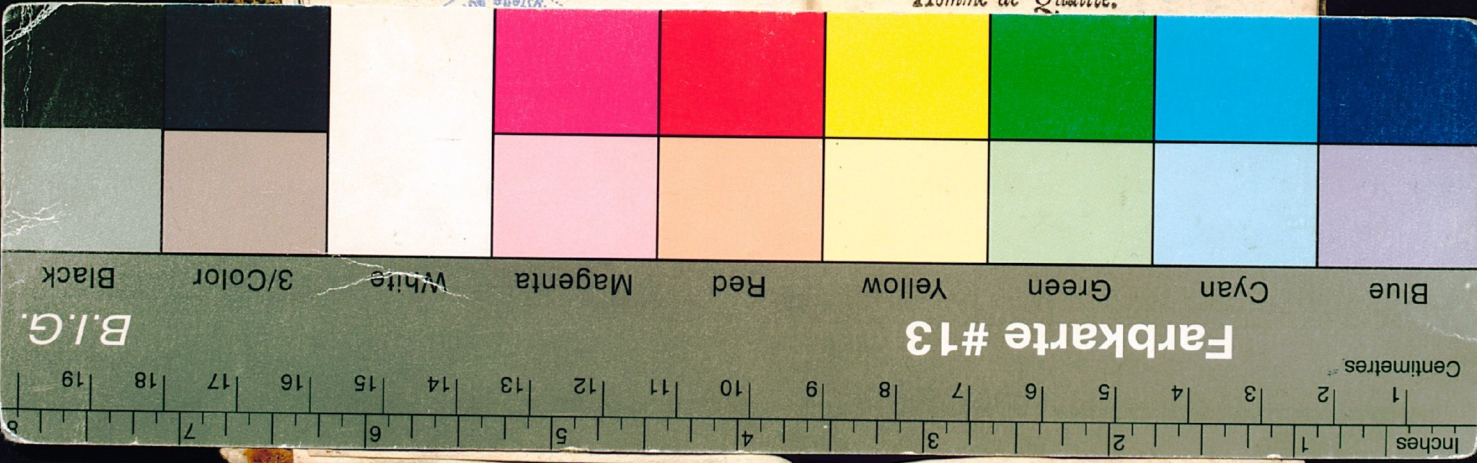
DE

KILLERINE,  
HISTOIRE MORALE

Composée sur les Mémoires d'une  
Illustre Famille d'Irlande, &  
ornée de tout ce qui peut rendre  
une lecture utile & agréable.

Par l'Auteur des Mémoires d'un  
Homme de Qualité.

UNIVERSITÄT



B.I.G.

Farbkarte #13

Centimetres

Inches

